

012548. 5. 13.

LE

TEMPLE

DE

VENUS.



LE
TEMPLE
DE
VENU S.

— 15 —



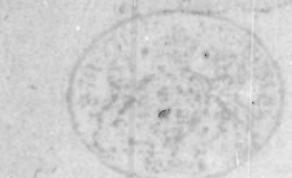
A LONDRES.

1777.

AVANT-PROPOS.

J'ai vu les plus beaux Tableaux de l'Amour ; je vais les exposer aux yeux des Enfans fortunés de la Nature. Ce sont des Miniatures tirées des meilleurs Peintres en ce genre , & qui sont dignes d'être placées dans le Temple de Venus.

Trahit quemque sua voluptas.



DE S I G N O R



LE TEMPLE DE VENUS.

PREMIER TABLEAU.

[*Ne comptons jamais sur nous-mêmes.*]

ALM AÏDE, fille âgée de quarante ans, logeait seule dans une maison de la ville d'Agra. Quoiqu'elle fût assez bien pour pouvoir, sans ridicule, se livrer encore à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyants, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout

A

soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons aussi tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez elle, celui qu'elle paroissoit voir avec plus de plaisir, & qui aussi la quittoit le moins, étoit un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament que par état, quoiqu'il fût Chef d'un College de Bramines. Il étoit dur, haïssoit les plaisirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage pût n'être pas avilie à cette mauvaise humeur. Son ame étoit droite, & sa vertu sincère. Tout Agra le croyoit même plus sage qu'il ne vouloit le paroître; & que, tout durs que fussent ses principes, il ne les eût toujours suivis. L'on avoit d'Almaïde des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entr'elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent désavantageux; & quelle que soit, sur les liaisons intimes, la méchanceté du Public, il n'y avoit personne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaïde, &, soit qu'ils fussent en compagnie, soit qu'ils fussent seuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours sages & mesurés.

Communément ils agitoient quelques points de morale : Moclès , dans ces discussions , faisoit toujours briller sa lumiere & sa droiture. Une seule chose qui auroit pu déplaire , c'étoit que deux personnes , si supérieures aux autres , & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si resserrées , n'eussent point triomphé de l'orgueil , & que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même , ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre , chacun d'eux entrepnoit son panégyrique , & se louoit avec une complaisance , une chaleur , une vanité , dont assurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Tout le reproche qu'on auroit pu faire à Moclès & à Almaïde , c'étoit de mêler quelquefois à leur morale , des peintures vives & trop détaillées du vice : leurs intentions , sans doute , étoient bonnes ; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux , de s'arrêter sur des idées dont on ne fauroit trop éloigner son imagination , si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde & Moclès , qui n'y sentoient pas de danger , ou s'y croyoient supérieurs , ne craignoient pas de dissenter sur la volupté :

7 LE TEMPLE DE VENUS.

il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu; mais ils en convenoient sagement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir; ils s'étendoient sur une matière si intéressante, & s'appesantissoient sur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont il y avoit lieu de craindre qu'ils pourroient être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que, tous les soirs, ils s'amusoient de ces peintures vives, si peu faites pour eux, & que, quelque sujet qu'ils traitassent d'abord, ils retomboient toujours sur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui insensiblement ces discours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde plutôt qu'à son ordinaire, s'y amusoit davantage, & en sortoit plus tard. Almaïde, de son côté, l'attendoit avec impatience, le voyoit avec plus de plaisir, l'écutoit avec moins de distraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air constraint & embarrassé, & elle-

même ne paroifsoit pas être plus contente. Enfin, les laissoit - on seuls, leurs visages repronoient cette joie que ressentent deux Amans, qui, long-tems troublés par une visite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empressement, se plaignoient de ce qu'on ne les laissoient pas assez à eux-mêmes, & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à peu-près la même façon de se parler, mais ce n'étoit plus le même ton ; ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître.

Moclès, un jour, louoit excessivement Almaïde sur sa vertu. Pour moi, dit-elle, il n'est pas bien singulier que j'aie été sage : dans une femme, les préjugés aident la vertu ; mais dans un homme, ils la corrompent : c'est une espece de sottise à vous de n'être pas galans ; en nous, c'est un vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple, qui me louez, en ne pensant que comme moi, mériter pourtant plus d'estime. A ne pas examiner les choses avec cette exactitude de raisonnement, qui les montre telles qu'elles

6 LE TEMPLE DE VENUS.

sont, répondit-il gravement, on imagineroit que je suis en effet plus estimable que vous, & l'on se tromperoit. Il est aisè à un homme de résister à l'amour, & tout y livre les femmes. Si ce n'est la tendresse qui les y porte, ce sont les sens. Au défaut de ces deux mouvemens, qui causent tous les jours tant de désordres, elles ont la vanité, qui, pour être la source de leurs foiblesse, que l'on doit excuser le moins, n'en est peut-être pas la moins ordinaire; & ce qui, ajoutait-il en soupirant & en levant les yeux au Ciel, est encore plus terrible pour elles, c'est le désœuvrement perpétuel dans lequel elles languissent: cette nonchalance fatale livre l'esprit aux idées les plus dangereuses; l'imagination, naturellement vicieuse, les adopte & les étend; la passion, déjà née, en prend plus d'empire sur le cœur, ou, s'il est encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté, que l'on se plaît à se présenter, le dispose à la foiblesse. Quand seule, & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement la force d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu, qui la feroient rougir des illusions qu'elle se

forme ; moins l'objet qui la séduit est réel ; plus elle croit inutile de lui résister : c'est dans le silence , c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible. Qu'a-t-elle à craindre ? Mais ce cœur , qu'elle nourrit de tendresse , ces sens , qu'elle plie à l'habitude de la volupté , se contenteront-ils toujours d'illusions ? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu , peut-elle se flatter que dans un moment , (& qui fera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare ,) où un Amant tendre , ardent , empressé , viendra gémir à ses genoux , & y porter en même-tems ses larmes & ses transports , elle retrouvera , dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la mollesse , ces principes qui , seuls , pouvoient la faire triompher d'une si dangereuse occasion ?

Ah, Moclès ! s'écria Almaïde en rougissant , que la vertu est difficile à pratiquer ! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire , répondit-il , vous qui , avec tous les agréments possibles , née pour vivre au milieu des plaisirs , avez tout sacrifié à cette même vertu , qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux choses mêmes qui sembleroient le moins l'emporter sur elle. Je ne me flatte pas , repliqua-t-elle

A iv

modestement, d'être arrivée à la perfection; mais il est vrai que j'ai tout craint, sur-tout ce désœuvrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces spectacles pernicieux, qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le fais, reprit-il; & c'est à ce soin continual de vous occuper, que vous devez principalement votre sagesse; car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux passions, que l'oisiveté; & si elle prend tant sur nous, qui sommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut sur vous. Il est vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous, repliqua-t-il; & c'étoit ce que je vous disois. Il faut, de plus, considérer que les femmes sont toujours attaquées, & que (si vous en exceptez quelques-unes sans pudeur & sans principes, qui, même sans aimer, osent les premières dire qu'elles aiment,) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces soins, ces pleurs & cette obstination, que nous employons tous les jours, contre les femmes, avec tant de succès. D'ailleurs, si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple..... A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons pas d'avantage sur vous; l'exemple doit même d'autant plus

LE TEMPLE DE VENUS. 9

vous entraîner , que vous êtes galans par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes , répondit-il , puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'ame , que l'on appelle le plaisir d'aimer : moi , par exemple , je suis dans ce cas-là. Quand cela ne feroit pas , repliqua-t-elle , né assez heureux pour être inaccessible aux passions , vous auriez toujours..... Ici , Moclès leva les yeux au Ciel , en soupirant. Quoi ! continua Almaïde , vous reprocheriez-vous quelque chose ? Ah , Moclès ! si vous n'êtes pas content de vous-même , qui peut oser l'être de soi ? Quoi ! vous auriez voulu connoître l'amour ? Oui , répondit-il tristement. Cet aveu m'humilie , mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette funeste tentation. En vous avouant que j'ai été quelquefois obligé de combattre , je me montre sans doute , à vos yeux , avec des foiblesses dont , à votre étonnement , je vois bien que vous ne me croyez pas capable ; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuse , je crains de vous faire encore trop bien penser de moi. Il est moins humiliant d'être tenté , qu'il n'est glorieux de résister à la tentation. En vous confiant mes foiblesses , je suis forcé de vous parler de

mes triomphes : ce que je perds d'un côté, il me semble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne fais si je ne dois pas craindre que vous n'attribuyez à orgueil, un aveu que je ne vous fais que pour éviter le mensonge.

En acheyant ce modeste discours, Mocles baissa les yeux. Oh ! vous ne risquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde ; je vous connois. Eh bien ! vous avez donc été quelquefois tenté de succomber ? Vous ne m'étonnez pas. On a beau marcher d'un pas constant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'est malheureusement que trop prouvé, répondit-il. Hélas ! s'écria-t-elle douloureusement, pensez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je sois exempte de ces faiblesses que vous vous reprochez ? Quoi ! lui dit-il, vous aussi, Almaïde ? J'ai trop de confiance en vous, pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble, qui s'empare des sens & les confond, soit indépendant de nous-mêmes : cent fois, il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui,

LE TEMPLE DE VENUS. 31

naturellement, devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois, je le combattois avec assez de succès : dans d'autres tems, moins forte contre lui ma'gré moi-même, il m'asservissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie ! Je n'en suis pas surprise ; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand & le plus continu de ses soins, de les anéantir ?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit **Montrés**, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à savoir triompher de la tentation ; & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si, pour l'être, l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi, de grace, depuis que vous êtes dans cet âge, où le sang, coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, nous rend moins susceptibles de desirs, avez-vous encore ces momens affreux ? Ils sont beaucoup moins fréquens, répartit elle, mais j'y suis encore sujette. Je suis aussi dans le même cas, répondit-il, en soupirant.

Mais nous sommes fous de parler comme nous faisons , dit Almaïde en rougissant , & cette conversation n'est pas faite pour nous. Je doute , toutes réflexions faites , que nous devions beaucoup la craindre , répondit Mo-clès en souriant , d'un air vain : il est bon de se défier de soi-même ; mais ce seroit avoir trop mauvaise opinion de nous , que de nous croire si susceptibles. Je conviens que le sujet que nous traitons ramene nécessairement à de certaines idées ; mais il est bien différent de le discuter dans la vue de s'éclairer , ou dans celle de séduire ; & nous pouvons , je crois , sans nous tromper , nous répondre de nos motifs , & nous reposer sur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas , d'ailleurs , que vous croyiez que ces sortes d'objets , si dangereux pour les gens qui vivent dans le désordre , puissent faire la même impression sur nous. Par eux-mêmes , ils ne font rien : des personnes de la vertu la plus pure sont quelquefois forcées de s'y arrêter , sans que la discussion la plus exacte de ces matières prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus , comme les choses qui paroissent le plus contraires à la sagesse sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent pas

à s'y complaire. Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle ; & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe ; je n'ose vous le découvrir, parce que je la crois indiscrete, & je ne puis cependant y résister. Je voudrois savoir si jamais on ne vous a fait de propositions d'un certain genre ; si jamais enfin, (pour vous montrer ma curiosité toute entière,) vous n'avez effuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous ?

A cette question, qu'Almaïde n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver. Enfin, prenant son parti : mais oui, répondit-elle, avec embarras ; &, puisque vous voulez le savoir, je vous avouerai naturellement qu'un jour, un jeune étourdi, qui, (car je ne veux rien vous dissimuler) malgré mon aversion pour les hommes, me paroissoit assez aimable, me trouvant seule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir, quand nous sommes parvenues à cet âge heureux, qui ne leur inspire pour nous que du respect, ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une

14 LE TEMPLE DE VENUS:

figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls ; je lui répondis suivant les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui en imposât , il crut que je cherchois moins à lui dérober ma conquête , qu'à lui faire valoir. Il osa même m'assurer que je l'aimerois. Vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne sais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi ; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi , & me prenant brusquement entre ses bras , il me renversa sur un sopha. Dispensez-moi de grace du reste d'un récit qui blesseroit ma pudeur , & qui , peut-être , troubleroit encore mes sens : qu'il vous suffise de savoir..... Non , interrompit Moclès , vous me direz tout ; c'est moins , je le vois , (& je ne le vois pas sans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos sens , ou de blesser la pudeur qui vous ferme la bouche , que la honte d'avouer que vous avez été sensible , & ce motif , loin d'être louable , ne fauroit être trop blâmé. Je puis , je crois même , devoir ajouter à ce que je vous dis , que s'il est vrai que le récit que j'exige de vous , ne vous jette dans une émotion dangereuse , vous ne pouvez le supprimer , ou l'adoucir sans être

coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées ? Oserez-vous compter sur vous-même , quand vous ne vous serez pas éprouvée ? Ainsi donc , ménageant toujours votre ame , vous ignorerez toujours quelles sont ses forces. Almaïde , croyez-moi , l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connoît pas , & l'on ne tombe ordinairement que , pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur toutes les circonstances de votre histoire : ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur vous , que vous pourrez apprendre jusqu'où vont les progrès que vous avez faits dans le chemin de la vertu , ou (ce qui est encore plus essentiel) ce qu'il vous reste encore à détruire , pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs , qui , seule , fait les vertueux.

Je vous obéirai aveuglément , répondit Almaïde. Vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche , & je vais m'en punir , en vous confiant , sans déguisement , les circonstances de mon aventure , qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit , ce me semble , que ce jeune homme m'avoit renversée sur un sopha : je

n'étois pas encore revenue de mon étonnement , qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permit à peine de lui exprimer ma colere , il la lut aisément dans mes yeux ; & , voulant se précautionner contre mes cris , il parvint , malgré ma résistance , à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent. Il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée : je vous l'avouerai pourtant , mon indignation ne fut pas longue. La nature , qui me trahissoit , me porta bientôt ce baiser dans le fond du cœur : il se mêla tout d'un coup , à ma colere , des mouvemens qui ne la laisserent plus agir qu'avec foibleſſe. Tous mes sens se souleverent ; un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines ; je ne fais quel plaisir qui , en le détestant , m'entraînoit , remplit toute mon ame : mes cris se convertirent en soupirs ; & , emportée par des mouvemens auxquels , malgré ma colere & ma douleur , je ne pouvois plus résister , en gémissant de l'état où je me voyois , je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà , s'écria Moclès , une terrible situation ! Eh bien ! continua-t-il , en la regardant avec des yeux enflammés : que vous dirai-je , reprit-elle ? Quand je pouvois , je lui faisois des

des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit ; je dis que je le crois, car je n'oserois l'assurer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit, je sentois expirer mes forces & ma fureur : une confusion singuliere régnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore rendue ; mais quelle résistance ! qu'elle étoit foible ! & que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore ! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir, qu'avec horreur, & la honte qu'il me cause, me le rend aussi présent que si je gémisssois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu ! Ah, Moclès ! comment, sentant tout le prix de cette innocence, que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du désordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté, qui s'étoit emparée de moi ? Comment des craintes si vives ne m'arrachoient-elles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur tant d'empire à la vertu ? Je souhaitois (mais avec quels efforts ! combien ne souffrois-je pas à le souhaiter ?) que l'on vînt m'arracher au sort qui me menaçoit.

B

En même-tems que je formois cette idée ; un mouvement contraire , qui agissoit sur moi avec la dernière violence , & qui , cependant , me déplaisoit moins que le premier , me faisoit desirer vivement que rien ne s'opposât à ma défaite. En rougissant de ce que je sentois , je brûlois d'en sentir davantage : sans imaginer de nouveaux plaisirs , j'en souhaitois ; l'ardeur qui me dévoroit , commençoit à devenir un supplice pour moi , & à fatiguer mes sens.

Quelle que fût l'ivresse dans laquelle j'étois plongée , je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune , qui crioit au fond de mon cœur , & qui , n'ayant pu m'arracher à ma foiblesse , continuoit de me le reprocher , lorsque ce jeune homme , remarquant , sans doute , l'impression qu'il faisoit sur moi , poussa enfin jusqu'au bout les outrages qu'il me faisoit. Il mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore ? Occupée uniquement , autant que mon trouble me le permettoit , à me défendre de ses baisers , dont il m'accabloit sans cesse , je n'avois pas pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois , cette nouvelle insulte réveilla ma fureur : hélas ! ce ne fut pas pour long-tems.

Je sentis bientôt augmenter mon désordre, jusqu'aux efforts que je faisois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins ; tout y contribuoit, toutachevoit de me séduire. Perdue enfin dans les transports inexprimables, dans un ravissement dont il me seroit impossible de vous donner l'idée, je tombai sans force & sans mouvement, entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglans affronts.

Quel état ! s'écria Moclès, & que j'en crains les suites ! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une situation, dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne sais pourquoи mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il est extraordinaire, dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer, & où lui-même paroissoit au comble de l'égarement, ses yeux, dont je ne pouvois soutenir l'éclat & l'expression, changerent; une sorte de langueur, qui vint y régner, en bannit la fureur : il chancela, & en me pressant dans ses bras avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint

(juste punition des maux qu'il m'avoit faits) aussi foible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'humiliation de mon ennemi. Après l'avoir considéré avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama, de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentois plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris la bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit; mais cette confusion secrète, dont j'étois accablée, me la ferma toujours; & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement: j'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable, me faisoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me suis trouvée dans ce danger, que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne

doutai pas , aux mouvemens que j'avois éprouvés , que je n'eussé plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien , lui dit alors Moclès , qu'il est important d'essayer son ame. Mais à propos , comment va la vôtre ? Ce récit a-t-il fait sur vous les impressions que vous craigniez ? Mais enfin , répondit-elle en rougissant , elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'étoit. De sorte que si , à présent , vous trouviez un téméraire , vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée. Ah ! ne me parlez plus de cela , s'écria-t-elle , ce seroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui , répondit-il , avec distraction , cela se conçoit aisément.

En achevant ces paroles , il tomba dans la rêverie la plus profonde : de tems en tems il regardoit Almaïde d'un air interdit , & avec des yeux qui peignoient ses desirs & son irrésolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de son trouble , l'encourageoit ; mais son inexpérience ne lui permettant pas de savoir le mettre à profit , peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre pourachever de séduire Almaïde , n'étoit pas la seule chose à laquelle il rêvât. Retenu par le souvenir

de ce qu'il avoit été, tyrannisé par l'idée des plaisirs, séduit, cessant de l'être, je le voyois tour à tour prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés; une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître, des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout faisoit voir la force de son égarement.

Les regards d'Almaïde & de Moclès, qui, de moment en moment, devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, laissoient entrevoir que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embarras d'amener leur chute. Tous deux étoient également tentés, tous deux sembloient avoir le même desir & le même besoin de connoître. Cette situation, pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante; mais Almaïde & Moclès, loin de savoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient ni se confier leur état, ni se marquer autrement, que par des regards, encore mal assurés, le feu

dont ils se sentoient brûler. Quand même ils se seroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, favoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux ? Quelle honte ne seroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier , s'il trouvoit , dans le cœur de l'autre , quelques restes de vertu ? Et comment pouvoir s'éclaircir , quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence ? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès , elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sageffe , dont elle avoit toujours fait profession , se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe , qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs ; & quoique , pour toutes les femmes , cette loi ne soit pas inviolable , Almaïde , ou tout-à-fait neuve , ou peu faite à la galanterie , craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs , favoit-elle comment Moclès la prendroit ? Peut-être , si elle eût été sûre qu'en la méprisant il eût voulu céder , se seroit-elle étourdie là-dessus ; mais s'il s'en tenoit simplement au mépris ?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes , de quelle maniere ils pourroient se parler , sans s'exposer à la honte de ne pas

réussir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le sophisme; supposé que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à sauver sa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réussît pas, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer, pour se défendre, seulement la moitié de l'art qu'il mit àachever de se séduire, ou à se justifier sa séduction!

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air si sérieux & si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit, pour garder si long-tems le silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, répondit-il, & c'est le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en soyez pas surprise, continua-t-il, & ne soyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il sera dans ma bouche. Je

suis désolé que ce jeune téméraire, qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le tems d'achever son crime. Ah, Moclès ! s'écria-t-elle, & pourquoi ? Parce que , dit-il , vous seriez en état de calmer les doutes qui me tourmentent depuis long-tems , que vous venez de me rendre dans toute leur force , & que notre inexpérience réciproque laissera toujours subsister , puisque vous ne pourriez pas répondre à mes questions , & qu'il seroit trop dangereux pour moi d'interroger , sur ce qui m'agit , une autre personne que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractère & de ma profession , qu'à moins de me connoître , comme vous faites , on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me seroit pas honneur. Il est certain , répondit-elle , que vous pouvez tout me dire sans rien risquer. C'est cela même , reprit-il , qui me seroit presque desirer que vous fussiez plus instruite ; car , ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous , sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié , & de la façon dont vous comptez sur ma discréction , la vérité avec laquelle vous venez de me confier jusqu'à vos plus intimes mouvemens , n'en auroit

convaincu. Sachons toujours ce qui vous occupe , repliqua-t-elle ; peut-être à force de raisonner , viendrons-nous à bout. Oh ! non , interrompit-il , vous ne pourriez me donner que des conjectures ; & ce qui m'occupe est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage , je vais vous dire ce que c'est , & vous jugerez s'il doit m'être indifférent , pensant comme je fais , d'être , sur un pareil article , dans une si profonde ignorance : d'ailleurs , votre intérêt s'y trouve joint au mien , puisqu'il n'est pas possible que , vertueuse comme vous êtes , vous ne soyez pas tourmentée des mêmes idées que moi. Vous m'effrayez , lui dit Almaïde ; parlez , je vous en conjure. Eh bien , lui dit-il , je pense qu'il est possible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pourroit-il , s'écria-t-elle , & d'un air assez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux ? Sans doute , reprit-il , & je vais vous en convaincre. Vous n'avez , vous , jamais éprouvé les douceurs de l'amour ; (car quelque chose que vous en puissiez croire , il n'est pas douteux que ce qui vous est arrivé avec ce jeune homme , ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite ;)

moi , je l'ai toujours fui : est-ce là de quoi nous croire si parfaits ? Mais , direz-vous , nous avons eu des desirs , & nous en avons triomphé. Est-ce donc une si grande victoire que celle-là ? Savions-nous ce que nous désirions ? Sommes - nous même bien sûrs d'avoir eu des desirs ? Non , notre orgueil nous a trompés : ce que nous avons pris pour les desirs les plus ardents , étoient sans doute de bien légères tentations. Ce n'est peut-être que par ignorance que nous nous y sommes mépris : plût au Ciel ! Mais s'il est vrai (comme je le crains bien) que la seule envie de nous exagérer nos triomphes , ou de croire seulement que nous en remportions , nous ait trompés là-dessus , dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu ? Nous nous sommes flattés d'être vertueux , pendant que nous étions plus imparfaits que ceux que nous osions blâmer , & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela est vrai , dit Almaïde , vous venez de faire là une affligeante réflexion ! Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente , repliqua-t-il , d'un air triste , & d'autant plus que , pour me guérir de mes doutes , je ne vois qu'un moyen qui , tout simple qu'il est , ne

laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle : comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à savoir ce que vous avez pensé. Il vous faut connoître, comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi ; mais, comme je vous le disois tout-à-l'heure, nous ne savons réellement ce qui en est, & vous n'en allez plus douter. En quoi consiste la vertu ? Dans la privation absolue des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut savoir quelle est la chose qui les flatte le plus ? Celui-là seul qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut seule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvée, ne la connoît pas. Que peut-il donc sacrifier ? rien, une chimere; car, quel autre nom donner à des desirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore ? Et si, comme cela est décidé, la difficulté du sacrifice en fait seule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une idée ? Mais après s'être livré aux plaisirs, & s'y être trouvé sensible, y renoncer, s'immoler soi-même, voilà la grande, la seule, la vraie vertu, & celle que ni vous, ni moi, ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde; il est certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en sommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignoit qu'en laissant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne sentît combien les raisonnemens qu'il employoit étoient faux: nous avons osé le croire; & dès ce moment, nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien aise, continua-t-il, & je vous loue sincérement de ce que vous sentez que tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir, sur l'un & sur l'autre, que des idées fausses. D'ailleurs, car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul, on est sans cesse tourmenté du desir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame exercée, malgré elle-même, par ce mouvement de curiosité, en a sûrement plus de négligence sur ses devoirs: en proie à ses distractions fréquentes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le tems que, sans cette tourmentante idée, qui l'obsede toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle savoit à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connoître,

elle seroit plus tranquille : plus tranquille, elle seroit plus parfaite ; il faut donc connoître le vice, soit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une situation à ne pouvoir guere faire faire que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivreroit de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner : elle demeura quelque tems interdite ; mais l'envie qu'elle avoit d'être éclairée sur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant sur sa terreur, elle me parut enfin plus surprise qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle, d'une voix tremblante, que nous en serions plus parfaits ? Mais vraiment, repliqua-t-il, je n'en doute pas ; car, considérez de grace la position où nous sommes, & jugez s'il en est de plus horrible. Je ne le vois que trop, dit-elle, elle est réellement épouvantable !

Premièrement, continua-t-il, nous ne savons pas si nous sommes vertueux : état triste pour des gens qui pensent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il est, n'est pas le seul malheur qu'entraîne notre situation : il n'est que trop certain que, content de la privation

que nous nous sommes imposée, il y a mille choses plus essentielles, peut-être sur lesquelles nous nous sommes crus dispensés de nous observer. Par conséquent, à l'ombre d'une vertu, qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, sans être de la même importance, a cependant des inconvénients considérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous supposant tels que nous nous sommes crus jusqu'ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choisie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'est pas douteux que ce sera du plus léger qu'il se chargera.

Je vous entendis, dit-elle, en soupirant; vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de scrupules ne me livrez-vous pas, continua-t-elle, en baissant les yeux? & comment n'en être pas tourmentée, quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer, en fait lui-même naître tant? Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fonds moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose (& plût au Ciel que je ne supposasse rien!) que, fatigués de notre incertitude,

sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous tirer, nous voulons connoître le plaisir & juger de ses charmes par nous-mêmes, quel seroit le danger de cette épreuve? De ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu? Pour des ames un peu foibles, j'avoue que cela seroit à risquer; mais il me semble que, sans trop de présomption, nous pouvons compter un peu sur nous-mêmes. Si, comme, à ne vous rien cacher, je le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on le dit, ce ne fera pas la peine de nous livrer à des choses, à la privation desquelles, flatteuses ou non, l'on a attaché de la gloire: si au contraire elles peuvent porter dans l'ame un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raisonnement, que sans doute Almaïde auroit détesté, si elle avoit été plus à elle-même, fit sur une ame qui n'attendoit plus, pour succomber, que l'apparence d'une excuse, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux incertains & troublés, je sens comme vous, lui dit-elle, la nécessité

nécessité absolue de cette épreuve ; mais avec qui la pourrions-nous faire en sûreté ?

A ces mots , elle se pencha languissamment sur Moclès , qui , peu à peu , s'étoit approché d'elle , au point qu'en ce moment il la tenoit entre ses bras. Je crois , lui répondit-il , que si nous la vouillions hazarder , ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous sommes sûrs l'un de l'autre ; & comme nous ne pouvons douter que ce ne soit par une plus grande recherche de la vertu , que nous nous déterminons à des actions qui semblent la blesser , nous sommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curiosité , qui ne part que d'un si bon principe. De quelque façon que ce puisse être enfin , nous y gagnerons , puisqu'au moins le souvenir de notre chute nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondit rien , elle pa-roissoit encore incertaine. Moclès , qui vouloit , à quelque prix que ce fût , la déterminer , lui proposa , pourachever de la vaincre , de ne tenter cette épreuve que par degrés , afin , disoit-il , que s'ils trouvoient dans leurs premiers essais assez de volupté pour fixer leurs doutes , ils n'allassent pas plus loin. Elle y consentit : bientôt ils s'égarerent ,

& irritant leurs desirs par des choses qui, quoiqu'elles fussent faites sans graces, & avec mal-adresse, n'en prenoient pas moins d'empire sur leurs sens. Ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire, tous deux trouvant trop, ou trop peu, dans ce qu'ils sentoient, jugerent à propos de poursuivre, ou ne purent s'arrêter, &.....

Moclès fut le premier qui revint de son égarement: il parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde; & sa raison reprenant peu à peu son empire, à l'étonnement succéda l'horreur: il sembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit; il cherchoit à en douter; à se flatter qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop sûr enfin de son malheur, il leva douloureusement les yeux sur lui-même, & se retrâçant tout ce qu'il avoit fait pour séduire Almaïde, combien sa criminelle passion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amère.

Almaïde enfin ouvrit les yeux; mais encore troublée, ne distinguant pas les objets aussi bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuse qu'affligée. Soit enfin que le désespoir où elle le voyoit, lui fit sentir sa chute,

soit que d'elle-même elle reconnût tout ce qu'elle avoit à se reprocher : Ah, Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue. Moclès en convint ; il s'accusa de l'avoir séduite, la plaignit, tâcha de la consoler, & lui parla, en homme vraiment humilié, sur le danger qu'il y a de compter trop sur soi-même. Enfin, après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur & le repentir le plus sincère, sans oser la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde, restée seule, n'en fut ni moins honteuse, ni plus tranquille : elle passa toute la nuit à pleurer & à se reprocher tout, jusqu'au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus austere. Almaïde, toujours inconsolable, quelques jours après, suivit son exemple.



II^{me} TABLEAU.[*L'Age d'or.*]

O tor, passion divine ! toi, sans qui rien ne respire ; parcelle de l'Esprit créateur de l'univers ; vivifiante activité, qui fait que l'homme ressemble à la Divinité, mais moins par la sublimité des pensées, que par les tendres mouvemens d'un cœur qui se transforme en ce qui lui est cher ; c'est par toi que l'Etre suprême semble revêtir l'homme de son pouvoir : il lui fait produire son semblable au milieu d'un torrent rapide de volupté, au milieu de mille ravissemens, dont le souvenir lui rend si cher cet autre lui-même.

O amour ! ces Peuples se livroient sans crainte, comme sans crime, à tous tes délicieux transports : les autres Nations rendent hommage à leurs Divinités furieuses par l'effusion du sang des victimes. Ceux-ci honoroient la puissance génératrice de l'univers, en augmentant le nombre de ses admirateurs.

On taisoit, il est vrai, tes doux mystères, à cet âge trop tendre pour y être initié ; mais

Fitôt que , parvenus à ce printemps , où tu commences à faire sentir tes premières ardeurs , de jeunes cœurs commençoient à éprouver tes feux : on ne leur faisoit pas un crime de leurs désirs .

Une tendre mère étoit charmée de reconnoître , dans sa fille , ces premières inquiétudes que cause la surprise d'un sentiment jusqu'alors ignoré .

Un pere voyoit , avec le même plaisir , les premières impressions des charmes de la beauté sur son fils .

Tous deux épiaient ces Amans , non pour les contraindre , mais pour jouir de la vue de leurs caresses innocentes & naïves , de leurs tendres dialogues , & enfin du spectacle touchant de leurs transports mutuels . L'orgueil d'une noblesse chimérique , ni l'intérêt avide , ne mettoient point de distinction entre les conditions . La pudeur hypocrite , ni une fantastique bienféance , ne défiguroient pas , par un tas de pompeux hailles , les charmes de la beauté : elle faisoit gloire de paroître toute nue , parée des ornemens de la nature . Quand , frappée de ses charmes naissans , deux jeunes cœurs se sentoient mutuellement épris , ils ne rougissent pas de promener leurs avides regards

sur toutes les merveilles que , secondée par l'amour , elle lui faisoit remarquer pour la premiere fois. D'où vient , disoit un Amant , le subit changement que j'apperçois ? Pourquoi , à l'aspe&t de cette aimable fille , me sens-je si puissamment ému ? Pourquoi mes yeux , à la voir sans surprise , y remarquent-ils tout-à-coup tant d'attraits ? Pourquoi se remplissent-ils d'un feu qui répand dans mes sens une si douce émotion ? L'Amante étonnée faisoit les mêmes questions à l'auteur de son trouble. Pourquoi , lui dit-elle , avec un tendre sourire , vous vois-je paroître avec tant de joie par-tout où je porte mes pas , soit que je m'amuse avec mes compagnes , soit qu'excitée par une rêverie dont j'ignore la cause , je cherche à m'aller occuper seule de mes pensées dans ce bosquet , ou près de cette fontaine ? Pourquoi , me regardant dans le crystal de ses eaux , me fais-je bon gré de me trouver belle par rapport à vous ? D'où vient le doux saisissement que je ressens , quand , vous glissant le long de ces broussailles , vous venez me surprendre au moment que je desire votre retour ? Par quel charme secret nos deux cœurs semblent-ils éprouver , de concert , les mêmes mouve-ments ? A ces délicieux accens , l'Amant vole

dans les bras de son Amante ; il la couvre de baisers ardens ; leurs bouches confondues exhalent des soupirs plus suaves que les parfums les plus exquis : il semble que leurs ames s'efforcent de changer de demeure. Arrêtez , s'écrie l'Amante , d'une voix foible & entrecoupée ; ne troublez plus , par vos transports , le plaisir que j'ai de vous entretenir ; satisfaites ma curiosité : j'allois vous demander pourquoi cette différence que la nature..... Mais quoi ! vous redoublez encore vos caresses ?..... Ah ! cessez , ou je vais expirer ; j'éprouve des plaisirs qui me furent inconnus : ils sont trop vifs pour n'avoir rien de douloureux : une ardeur secrète se répand dans mes veines ; cessez d'allumer un feu qui deviendroit un tourment..... Mais que faites-vous , cruel ?..... Votre fureur m'effraye. Voulez - vous me ravir la vie ? Voulez-vous dévorer celle qui vous aime ?..... Ah ! je me meurs..... Quelles ravissantes délices !..... Redouble , cher Amant : que ces tendres liens ne sont-ils éternels ! Mais tu ne m'aimes plus : ne m'as-tu fait éprouver ces douceurs que pour m'en priver à l'instant ? Quoi ! tu redeviens sensible ; ma joie est extrême. Acheve , cher Amant ; mais modere la rapidité de tes trans-

ports ; ménage de si précieux instans....
 Ah !... Ah !... moi-même... Achevé...
 fais que nos ames confondues... Ciel ! est-il
 possible que ta bonté ait rendu les créatures
 susceptibles de tels ravissements ?

Tandis que ces heureux Amans, oubliant
 le reste de l'univers, semblables à ces pré-
 cieux métaux que dissout l'ardeur d'un feu
 violent, coulent & s'unissent pour ne former
 qu'un corps ; tandis que, plus fortement liés
 que n'est le lierre à la plante qui le soutient
 & le nourrit, ils font des efforts pour ne
 devenir qu'un même corps ; ceux à qui ils
 doivent la vie, cachés derrière un arbre, les
 observent d'un œil curieux & content ; ils
 sortent tout-à-coup pour applaudir à leurs
 succès : le visage de ces Amans ne se couvre
 pas d'une rougeur que répand la honte d'une
 action criminelle ; la joie, au contraire, la
 plus vive y répand la sérénité. Venez, disent-
 ils, venez être témoin de notre bonheur ;
 nous n'ignorons plus la cause de votre ten-
 dressse pour nous : nous ne connaissons,
 jusqu'à présent, d'autres plaisirs que de res-
 pirer & de jouir de la lumiere : enfin, nous
 comptons les premiers instans de notre vie,
 de ce moment heureux. Oui, chers enfans,
 répondent ces approbateurs, vous êtes main-

tenant au nombre des Concitoyens : de vous sortiront les gages chéris de votre tendresse. Que votre postérité puisse s'accroître au point de pouvoir se charger seule de tous les soins de la société ! Que j'aurai de joie , ma chere fille , s'écrie la mere , en la serrant entre ses bras , quand je pourrai répandre , sur le cher nourrisson , en qui tu te verras renaître , des caresses dont mon amour ne fauroit se rafasier sur toi !

La nouvelle du bonheur de nos Amans se répand bientôt. Une foule de jeunesse initiée comme eux à ces doux mysteres , les environne , les couronne de fleurs. Après mille félicitations , mille souhaits heureux , ils forment , autour d'eux , un cercle de jeux & de danses. Les jeunes filles & les jeunes hommes , accordant leurs voix , chantoient ces paroles : O divinité ! disoient-ils , tu as révélé à ce couple heureux tes secrets adorables ; tu les as conduits , par de secrettes inspirations , au degré suprême de la félicité des mortels ; tu as plongé leurs ames , éprises de tendres feux , dans ses bains les plus voluptueux ; tu les as comme associés au plaisir éternel que tu prends à produire des créatures pour les rendre heureuses. Cette aimable fille , repronoient ses compagnes ,

augmentera notre nombre d'une jeune beauté, qui fera un jour les délices d'un Amant : nous l'emporterons sur votre sexe ; nous aurons l'avantage de multiplier vos plaisirs : la nature bienfaisante nous rendra toujours supérieures , par les mains qu'elle nous fournira , d'exciter des mouvemens d'amour & de reconnoissance , mais qui n'égaleront jamais votre tendresse pour les possesseurs de nos cœurs. Vous vous flattez vainement , chères moitiés de nous-mêmes , disoient les jeunes hommes , vous vous flattez vainement de l'emporter sur nous : les plaisirs vifs & récents que vient de lui faire éprouver un de nous , rangent cette beauté de notre parti : elle nous donnera un fils , qui fera expirer plus d'une belle sous les efforts de ses tendres embrassemens.

Pourquoi , s'écrie l'un d'eux , ô généreux Amans ! vous disputer l'avantage de rendre une personne chérie plus heureuse dans vos bras que vous ne desirez l'être , livrés aux dévorantes caresses de son amour ? Cessez ces obligeantes disputes ; écoutez mon récit ; il vous prouvera que la Nature, cette juste dispensatrice , a fait les choses à peu près égales. On dit qu'autrefois , secondeé par les plaisirs , elle produisit deux chefs-d'œuvre ,

votre sexe & le nôtre; mais l'ouvrage achevé, il s'éleva une contestation entre ces génies, ministres zélés des intentions de cette mère commune: chacun vouloit s'attribuer la gloire de quelque invention. L'un disoit: c'est moi qui ai tracé ce trait noble & hardi; l'autre, c'est moi qui ai formé ce que la symétrie de ce contour a de gracieux. Ceux au contraire qui avoient assemblé & fourni les matériaux de ces beaux édifices, prétendoient en avoir tout l'honneur. Mes enfans, leur dit la Nature, vos secours m'ont été tous également nécessaires; & je prétends vous faire connoître que vos efforts seront impuissans, s'il ne regne entre vous une union parfaite: &, pour que vous en sentiez tout le prix, je vais vous séparer de demeure, en laissant, entre vous, pour médiateur, le desir continual de vous rejoindre. Elle divisa donc la troupe charmante des plaisirs en deux parts: allez, leur dit-elle, animer & faire mouvoir ces deux abrégés de l'univers: que ceux-ci président au feu qui prépare la composition d'un nouvel être, & aux canaux, qui sont la source de l'existence. Ceux-là auront, pour demeure, le séjour de la vie. Permettez-moi, belle jeunesse, de vous décrire ce lieu charmant.

44 LE TEMPLE DE VENUS.

Dans une contrée parsemée de lys & de roses , s'élève une éminence doucement arrondie , qui se sépare , de part & d'autre , en deux côteaux d'une forme & d'une beauté ravissante ; l'herbe fine & légere , qui croît au bas de ces monts , releve la blancheur des fleurs qui les couronnent , & l'incarnat de celles qui bordent le vallon qu'ils laissent entr'eux , au milieu duquel est un antre taillé avec un art admirable : à l'entrée , préside sur un trône de pourpre , le roi & le plus exquis de tous les sens : c'est-là , dis-je , le palais de la vie , le lieu où , à l'aide des desirs , elle rassemble la troupe des plaisirs , auparavant divisée. La volupté les unit par les liens les plus doux. Tous concourent , avec une égale ardeur , au but chéri que se propose leur souveraine , sans qu'aucun de ces aimables artistes pût s'attribuer plus de gloire que l'autre.

C'étoit sous cette noble & riante image ; que cet ingénieux Péranymphe représentoit aux jeunes époux les délices de l'union conjugale. Oui , ajoutoit-il , mes chers compatriotes , l'Etre suprême a placé , au centre de nous - mêmes , la source de l'existence ; il en a disposé les organes avec un art merveilleux ; il en a fait la résidence des plaisirs

Les plus vifs & les plus délicats; & pour nous porter, par un attrait tout-puissant, à nous perpétuer nous-mêmes, il a voulu que nous ne commençassions à connoître distinctement qui nous sommes, que quand nous commençons à désirer de contribuer à la production d'une nouvelle créature; & c'est en donnant l'existence à d'autres nous-mêmes, que nous sentons, dans toute leur étendue, les douceurs & les charmes de cette base de toute félicité & de tout sentiment agréable; mais il est bien difficile de décider quel sexe ressent plus vivement les douces atteintes de cette charmante ivresse, dans l'instant heureux où il en est possédé. Vous conviendrez tous que de deux Amans, celui-là est redétable, sur qui les plaisirs font l'impression la plus vive.

Aussitôt toute cette jeunesse enjouée applaudissoit à cette ingénieuse allégorie. Souvent même, l'imagination pleine de ces agréables idées, chaque couple d'Amans courroit faire une douce expérience de ces judicieuses réflexions, puis se rassembloit pour finir la fête.



III^{me}. TABLEAU.

[*Lettre de JULIE à son Amant.*]

J'ALLAI me promener dans des bocages qui sont près de notre maison. Oh! mon doux ami, je t'y conduissois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble; j'y marquois des asyles dignes de nous retenir: nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses; elles ajoutoient au plaisir que nous goûtions d'être ensemble; elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais Amans, & je m'étonnois de n'y avoir pas remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant, il en est un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raison, je destine une petite surprise à mon ami. Il ne sera pas dit qu'il aura toujours de la déférence, & moi jamais de générosité: c'est-là que je veux lui faire sentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut

mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste, de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons pas ensemble dans le bosquet, *sans l'inséparable coufine.*

Lettre à JULIE.

QU'AS-TU fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie? Tu voulois me récompenser, & tu m'as perdu: je suis ivre, ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux: cruelle! tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes levres; il fermenté, il embrâse mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire & d'enchanteinent! jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame; &, tant que les charmes de Julie y feront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentimens & des soupirs, tu seras le supplice & le bonheur de ma vie.

En approchant du bosquet, j'apperçus, non sans une émotion secrète, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues, prendre un nouvel éclat.

En y entrant, je vis, avec surprise, ta cousine s'approcher de moi, & d'un air plaisamment suppliant, me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassai cette charmante amie; &, toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne font jamais rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis.... la main me tremble.... un doux frémissement..... ta bouche de roses..... la bouche de Julie..... se poser, se presser sur la mienne, & mon corps serré dans tes bras ? Non, le feu du Ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embrâser. Toutes les parties de moi-même se rassemblerent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit, avec nos soupirs, de nos levres brûlantes, & mon cœur se mouroit sous le poids de la volupté... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, & tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine fais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur?.... C'est un tourment horrible.... Non, garde tes

tes baisers, je ne les saurois supporter. ils font trop âcres, trop pénétrans; ils perçent, ils brûlent jusqu'à la moëlle. ils me rendroient furieux. Un seul, un seul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, & ne te vois plus la même: je ne te connois plus comme autrefois, réprimante & sévere; mais je te sers & te touche sans cesse unie à mon sein, comme tu fus un instant. O Julie ! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, & je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds. ou dans tes bras.

Lettre de JULIE.

.... Je ne sais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais; & si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses, & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, est malade depuis trois jours; & quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi; mais

comme elle est mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mère & au mien : à l'heure du souper, toute la maison est déserte, hors la cuisine & la salle à manger. Enfin, la nuit, dans cette saison, est déjà obscure à la même heure ; son voile peut dérober aisément, dans la rue, les passans aux spectateurs, & tu sais les êtres de la maison. Ceci suffit pour me faire entendre.

Oh ! comme je vois à présent palpiter ton cœur ! comme je lis tes transports, & comme je les partage ! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons pas cette courte vie, sans avoir un instant goûté le bonheur.

Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens, sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance & de tes sacrifices. Viens avouer, même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

Lettre à JULIE.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie, me

voici dans ton cabinet ; me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vit tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brûlans ; toi, qui vis naître & mourir mes premiers feux, pour la seconde fois, tu les verras couronner : témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidèle & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant ! tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il est plein de toi, & la flamme de mes désirs s'y répand sur tous tes vêtements. Oui, tous mes sens y sont énivrés à la fois. Je ne sais quel parfum, presqu'insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement, éparses, présentent à mon ardente imagination celles de toi-même, qu'elles recelent. Cette coiffure légère, que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir ; cet heureux fichu, contre lequel, une fois au moins, je n'aurai pas à murmurer ; ce déshabillé élégant &

simple ; qui marque si bien le goût de celle qui le porte ; ces mules si mignonnes, qu'un pied souple remplit sans peine ; ce corps si délié , qui touche & embrasse..... Quelle taille enchanteresse..... au devant deux légers contours..... O spectacle de volupté!..... La baleine a cédé à la force de l'impression.... Empreintes délicieuses , que je vous baise mille fois. Dieux! Dieux! que sera-ce quand.... Ah ! je crois déjà sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse main ! Julie , ma charmante Julie ! je te vois , je te sens partout , je te respire avec l'air que tu as respiré ; tu pénètres toute ma substance. Que ton séjour est brûlant & dououreux pour moi ! il est terrible à mon impatience. Oh ! viens , vole , ou je suis perdu !

Il me semble entendre du bruit : seroit-ce ton barbare pere ? Je ne crois pas être lâche. Mais , qu'en ce moment la mort me seroit horrible ! mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel ! je te demande encore une heure de vie , & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O désirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles !..... On ouvre ! on entre !..... C'est elle ! c'est elle ! je l'entrevois , je l'ai vue , j'entends refermer la porte. Mon cœur , mon foible cœur , tu succombes

à tant d'agitations. Ah! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable.

.....
Oh! mourons, ma douce amie! mourons, la bien-aimée de mon cœur! Que faire désormais d'une jeunesse insipide, dont nous avons épuisé toutes les délices? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti depuis cette nuit inconcevable; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah! je n'avois senti qu'un vain songe! Mes sens abusoient mon ame grossiere; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef - d'œuvre unique de la nature! divine Julie! possession délicieuse, à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine! Non, ce ne sont pas ces transports que je regrette le plus: ah, non! retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes, pour lesquelles je donnerois mille vies; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois; rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée, & que tu m'as si bien fait

gouter. Rends-moi cet abattement si doux, rempli par les effusions de nos cœurs; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, & ces gémissemens si tendres, durant lesquels tu pressois, sur ton cœur, ce cœur fait pour s'unir à lui.....

Je n'imaginois pas une autre félicité que de sentir ton visage auprès du mien, ta respiration sur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens! Quelle volupté pure, continue, universelle. Le charme de la jouissance étoit alors dans l'ame; il n'en sortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour, à une situation si paisible!.....

Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être. — Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable, qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine, tu m'inspirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage, prends de la mienne ce qui m'en reste, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'Ange, ame céleste, il n'y a que des senti-

mens comme les tiens qui puissent honorer
tes attraits ! Toi seule es digne d'inspirer un
parfait amour, toi seule es propre à le sen-
tir. Ah ! donne-moi ton cœur, ma Julie !
pour t'aimer comme tu le mérites !



IV^{me}. TABLEAU.

[*Mysis & Glaucé, ou les Amans parfaits.*]

LES filles d'Athènes célébroient une fête où elles devoient couronner la plus belle d'entre elles. Les beautés des confins les plus éloignés de l'Attique, vinrent à la ville pour cette solemnité. Glaucé s'y rendit aussi. Jamais le prix de la beauté ne fut disputé par tant de rivales dignes de l'obtenir; jamais il ne fut donné par un concert plus unanime. Toutes les compagnes de Glaucé s'accorderent à mettre, sur sa tête, la couronne de myrthe & de roses. Elle ne combattit que pour se défendre de la recevoir.

Le triomphe de Glaucé fut celui de Mysis: elle n'en étoit flattée que par le plaisir de le rapporter à son Amant. Elle lui avoit dit de venir le lendemain, mais elle lui avoit défendu de l'accompagner pendant le chemin. Sa passion, exempte des tumultes du vice, ne l'étoit pas de l'émotion de la vertu: elle vouloit être tranquille lorsqu'elle paroîtroit devant sa mere.

Lorsque Mysis & Glaucé furent seuls, Glaucé dit : Que j'aurois souffert à la fête, sans l'amour que j'ai pour toi ! Quelle douleur d'humilier ! Quelle épreuve, pour la pudeur, de triompher ! Je ne me suis consolée que par l'opinion qu'on m'a donnée que je suis digne de toi. Eh ! qu'en avois-je affaire ? Tu me le dis, je te crois. Ne me persuades-tu pas mieux que tout l'univers ensemble ? N'en doutes pas, reprit Mysis ; c'est un rayon de la vérité, qui frappe ton cœur ; elle est toujours sensible. Ecoute-moi, ajouta Glaucé, je ne puis différer de t'ouvrir toute mon ame. Lorsque je ne te vois plus, une douce tristesse s'empare de mes sens. J'imagine alors que si je te voyois, je serois satisfaite : je te revois & je desire encore. Tu fais l'objet de ces desirs ; celles qui t'ont aimé, ne te l'ont pas laissé ignorer. Que veut mon cœur, explique-le moi ; que me demande-t-il ?

Tu cherches le secret de ton bonheur & du mien, répondit Mysis. Ce sont les mystères sacrés de l'hymen que tu veux pénétrer ; lui seul a droit de les révéler. Quand tu saurois. Hélas ! cette connoissance te tourmenteroit plus qu'elle ne te soulageroit. C'est ton bonheur & le mien que tu me dérobes. Tu crois donc, continua Glaucé,

qu'il est quelque chose de difficile à l'ardeur que j'ai de combler tes vœux. Parle, tu vas me connoître : ordonne, j'agis.

Le croirai-je, Glaucé ? Il n'est rien qui ne cede à cette ardeur. Ta gloire, ta vertu. Ma gloire, dit-elle en l'interrompant, est à t'aimer ; ma vertu, à te prouver que je t'aime.

Le voilà enfin ce cœur, ajouta Mysis transporté ; il existe, il est à moi. Ce cœur que j'imaginois, sans le concevoir, assez vertueux pour se contenter de l'être de sa seule passion, assez fort pour se résoudre à la dernière faiblesse, ce cœur unique, les Dieux me l'ont donné.

Acheve, éclaire-le donc, dit encore Glaucé, n'en es-tu pas le flambeau ? Il est en moi de te procurer un bonheur que j'ignore : parle, explique-toi : tu m'offenses, si tu doutes ; je meurs, si Cesse, reprit Mysis, cesse de consumer un cœur tout de feu. Que te dirai-je ? La tourterelle gémit, l'agneau tremble, l'oiseau chante, ton cœur aime. Tous obéissent à l'impression de la nature ; tous suivent, sans le savoir, la pente de l'instinct. Lui seul te parle, tu l'écoutes & ne peux l'entendre. Que te dirai-je encore, ajouta Mysis en finissant ? Plus heureux, si l'hymen nous unit,

alors rien ne sera caché à ton amour; rien n'échappera au mien. Jusques-là j'offenserois les Dieux, je t'outragerois plus qu'eux, si je te donnois la lumiere que tu me demandes.

J'oubliaois, continua Glaucé. garde bien le secret que je vais te confier. Mon pere disoit hier à ma mere: je crois qu'il conviendroit de donner Glaucé à Mysis. Ce discours me mit dans une si grande agitation, qu'il me fut impossible de la cacher. Je crus que mon cœur sortoit hors de moi. Si l'hy-men a d'autres douceurs que l'amour, tu l'as vu, elles me sont inconnues. Je fais seulement que, par ses nœuds, je serai toute à toi, & que tu feras tout entier à moi: ce fut de cette idée que vint mon émotion.

Alectrion, pere de Glaucé, ayant instruit ses parens & ses amis du mariage de sa fille avec Mysis, tous rendirent justice à son choix. Les charmes des deux Amans en étoient animés d'une nouvelle vie. Une expression plus touchante ajoutoit encore à leurs graces, l'ame de la beauté; le bonheur reposoit au fond de leur cœur, leurs physionomies en étoient les images. Mysis ne quittoit plus Glaucé, & il étoit aussi assidu auprès d'elle, que s'il n'eût pu la voir que l'instant qui

couloit. Ainsi l'on jouit d'un beau jour, comme si on ne devoit jouir que de lui.

J'avois cru, disoit Glaucé, que je deviendrois plus tranquille, à mesure que notre hymen s'approcheroit. Chaque instant, le sentiment qui m'attache à toi me paroît arrivé au plus haut degré où il puisse être porté; chaque instant il augmente encore. Tu donnes à mon ame une force nouvelle; je la sens s'étendre & s'accroître. Avec quelle violence elle s'élance vers la tienne! avec quelle vivacité elle implore notre union! O destin! passe les jours qui me séparent de la fête après laquelle je soupire. N'exauce pas des vœux indiscrets, Dieu puissant qu'elle invoque! Quel Dieu, continuoit Myfis, pourroit me consoler de la perte du bien que tu m'enleverois? Celui d'entendre, celui de recevoir les assurances du plus parfait amour. Est-il donc un moment qui ne soit précieux au cœur que tu préferes? En peut-il être un seul qu'il ne ménage avec la plus grande économie? Oter à tes jours, c'est ôter à ma vie. C'est affoiblir, diminuer mon existence. Tu m'aimes, je t'adore; peut-elle être plus heureuse? Eh! pourquoi, reprit Glaucé, ne dis-tu pas que je t'adore aussi? Penses-tu que tes sentimens soient au-dessus des miens?

Garde-toi de le croire. L'amour est tout entier dans mon cœur. Il y repose avec ses tendres feux dans toute sa gloire & dans toute sa beauté. N'en doutes pas ; un Dieu seul peut inspirer ce que je ressens : il prépare lui-même l'hommage que je te rends.

Le jour heureux qui doit combler les vœux de ces Amans, arrive enfin. Quelle joie éclata dans toute l'assemblée, charmante Glaucé, lorsque tu vins te placer parmi les Vierges de ton âge, qui devoient, ce jour même, devenir de tendres épouses ! Etoit-ce donc l'amour qui s'étoit chargé du soin de ta parure ? On le disoit hautement : tout l'art d'une mortelle ne sauroit donner tant de charmes. Tu étois vêtue de cette robe superbe, dont la couleur sembloit être empruntée des rayons du Soleil. Cette mître éclatante, que l'on prenoit pour sa couronne, ceignoit ta tête. Un voile semé de fleurs, qui étoit attaché au haut, voltigeoit légerement dans les airs au gré des zéphirs. Les graces se jouoient dans tes cheveux parfumés de l'essence la plus précieuse. Lorsque ton bras se monstroit, on ne favoit auquel donner la préférence, ou à lui, ou au portrait de Mysis. Que de beautés tu découvrois !

Mysis, conduit par les Prêtres de l'hymen,

se rendit à la place de Glaucé. Elle trembla, elle rougit ; ses compagnes la remirent à Mysis. Tous deux, avec leur famille, arrivèrent enfin aux autels de l'hymen. Les torches sacrées paroissoient jeter une lumiere plus pure & plus ardente. Les entrailles des victimes ne furent jamais plus heureuses : jamais les Ministres de l'hymen n'avoient senti, dans l'exercice de leurs fonctions, une joie si douce & si intime.

Le reste du jour ne fut qu'une fête domestique : la danse, la table & le chant leur offrirent tour à tour des plaisirs qui devoient les conduire au terme de leur amour. Tous deux entrerent enfin dans le lit conjugal, comblés des caresses & des souhaits de leurs parens.

Témoin des délices de leurs chastes embrassemens, l'amour même ne put les exprimer. Que de plaisirs ! Il en étoit qu'un silence profond accompagnoit ; d'autres s'exhaloient en tendres exclamations, unique voix d'un cœur si pénétré, qu'il ne suffissoit pas à jouir de son bonheur. La surprise & l'étonnement précédèrent tous les ravissemens de Glaucé. Elle ne pouvoit rien refuser à son Amant ; mais elle ignoroit tout ce qu'il exigeoit d'elle. Saisie tout-à-coup, ravie hors d'elle-même,

quel charme tu répands dans tout ce que je suis , s'écria-t-elle , d'une voix languissante ! Un nouvel être se fait sentir en moi ; une autre vie m'anime ; tu me donnes des sens plus heureux : une ame inconnue se développe dans mon sein ; tous mes vœux sont surpassés : il ne m'en reste plus qu'un à faire. Partage mon bonheur , ou je cesse de m'y livrer. Je te rends heureuse , chere Glaucé , disoit Mysis , & tu doutes de ma félicité ! Tes baisers de feu ont fait passer ton ame en moi ; c'est elle que je respire : pourquoi donc ne la reconnois-tu pas ? Seroit-elle si intimement unie à la mienne , que tu ne pusses la reprendre ? Non , si l'Etre des Dieux n'étoit pas plus étendu que le nôtre , les Dieux mêmes ne seroient pas plus heureux que nous. Tu les as reçues ces lumières que tu demandois avec tant d'empressement , disoit Mysis ; juge comme il faut aimer , pour avoir la force de les refuser. J'en ignorois & le crime & le charme , répondit Glaucé. Non , je ne m'étonne plus que tant de coëurs perdent leur innocence. L'instinct instruisoit la raison ; la raison même ne rejettoit pas les leçons de l'instinct. J'éprouvois que toi seul étois l'aurore de mes jours. Je ne les compte que de l'instant que je t'aimai. Adorons l'hymen ,

qui nous permet de goûter les dons de l'amour. Me trompai-je ? Quoi, dit-elle saisie & transportée ! tu la fais renaître à ton gré, cette ame fortunée, dont tu m'animes quand il te plaît. Fais des vœux que le Ciel les exauce. Je défie le Ciel de te donner une épouse qui t'aime comme moi. Dieux ! reprit Mysis, est-ce-là la vie que vous nous destinez ? O Dieux ! vous daignez donc admettre les mortels qui vous servent, au partage de votre divinité ? Que d'encens ! que d'hommagés nous vous devons ! Hymen, amour, tendre & chere Glaucé, qui réunis en toi tout ce qui peut rendre heureux ton Amant, le sentiment de notre bonheur pourra-t-il le mériter ? Que le Ciel ordonne ; il ne peut que trop exiger de notre reconnoissance.

Le bonheur de ces Amans subsista toujours dans toute sa vivacité. Egal, sans uniformité, leur amour n'avoit pas besoin de ces témoignages infidèles, qui l'entretiennent seuls dans les ames ordinaires. Le sentiment l'inspiroit, le sentiment lui suffisoit ; ils en sentoient la douceur, lorsqu'ils s'en répertoient l'assurance : quelquefois ils s'aimoient sans se le dire ; ils ne s'aimoient pas moins. Leur amour avoit des transports, il avoit des

des langueurs ; c'étoit toujours l'amour : l'expression étoit différente , le sentiment étoit le même. Leurs noms , consacrés par le bonheur de leur vie , devinrent les noms de tous les Amans heureux.



V^{me}. TABLEAU.

PENDANT qu'Aristée & moi nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie; nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. O Dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste? A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dresserent sur ma tête: une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour. A mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le Soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais: j'y vis la jaloufie; son aspect étoit plus sombre que terrible: la pâleur, la tristesse, le silence l'entouroient, & les ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous; elle nous mit la main sur le cœur; elle nous frappa sur la tête, & nous ne vîmes & nous n'imaginâ-

mes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels ; allez trouver une Déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse Divinité, à la lueur des langues enflammées des serpents qui sifflaient sur sa tête : c'étoit la Fureur ; elle détacha un de ses serpents, & le jeta sur moi : je youlus le prendre ; déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide ; mais dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers ; mon ame fut embrâsée, & dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la jalouſie à la fureur, & de la fureur à la jalouſie. Nous abjurions le nom de nos Maîtresses. Aristée crioit, Camille ; moi, je criois, Thémire : si Camille ou Thémire étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Nous quittâmes ces lieux ; il nous sembloit que les cruelles Déesses ne nous avoient agité que pour nous faire pressentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Nous voulions voir Thémire & Camille ; ces objets puissans de notre amour & de notre jalouſie ; mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir, lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le Berger Licas avec Camille ; que fais-je, s'il ne lui parle dans ce moment ! O Dieux ! l'infidelle prend plaisir à l'entendre.

On disoit l'autre jour, repris-je, que Tirschis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide : il l'a aimée ; sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas chantoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Tircis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : malheureux que je suis ! elle les a mises sur son sein. C'est un présent de Tircis, disoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher & les fouler aux pieds.

Il n'y a pas long-tems que j'allois avec Camille faire à Venus un sacrifice de deux tourterelles ; elles m'échapperent & s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit, sur des arbres, mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours ; je les lisois & relisois sans cesse : un matin, je les trouvai effacés.

Camille, ne désespere pas un malheureux qui t'aime : l'amour qu'on irrite peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le poursuivrai jusques dans le Temple, & je le punirai, fût-il aux pieds de Venus.

Cependant, nous arrivâmes près de l'antre sacré, où la Déesse rend ses oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre ; les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdis l'heureux Aristée : déjà il avoit embrassé sa Camille ; & moi, je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin ; je sentis ma jalousie redoubler à sa vue ; je sentis renaitre mes premières fureurs ; mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'est ainsi que les Dieux renvoient les Furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O Dieux ! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le Soleil a parcouru

70 LE TEMPLE DE VENUS.

sa carriere ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'Oracle ; je n'ai pas demandé si tu m'aimois : hélas ! je ne voulois que savoir si tu vivois encore. Venus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse , lui dis-je , un infortuné , qui t'aurais haïe , si son ame en étoit capable. Les Dieux , dans les mains desquels je suis , peuvent me faire perdre la raison : ces Dieux , Thémire , ne peuvent pas m'ôter mon amour. La cruelle Jalouſie m'a agité , comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles : j'en tire cet avantage , que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi , après l'affreuse situation où m'a mise la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi , viens dans ce bois solitaire ; il faut qu'à force d'aimer , j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime , Thémire , de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elisée , que les Dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent ; jamais les forêts de Dodone , qui parlent aux humains de leur félicité future , ni les jardins des Hespérides , dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits , ne furent plus

charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un Satyre, qui suivoit une Nymphe, qui fuyoit toute éplorée, nous vir, & s'arrêta. Heureux Amans, s'écria-t-il, vos yeux savent s'entendre & se répondre; vos soupirs sont payés par des soupirs: mais moi, je passe la vie sur les traces d'une Bergere farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune Nymphe, seule dans ce bois, nous apperçut & soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel amour me fait voir un Amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine; il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit mené dans ce bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit sa lyre: elle attire les rochers, les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les levres de Thémire; je

72 LE TEMPLE DE VENUS.

Je trouvai ensuite sur son sein : il s'étoit sauvé à ses pieds , je l'y trouvai encore ; il se cacha sous ses genoux , je le suivis ; & je l'aurois toujours suivi , si Thémire , toute en pleurs , Thémire irritée , ne m'eût arrêté : il étoit à sa dernière retraite ; elle est si charmante , qu'il ne sauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette , que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits , reste immobile sous la main avide qui s'approche , & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes , & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prières , elle devint plus sévere : enfin , je fus téméraire ; elle s'indigna ; je tremblai : elle me parut fâchée , je pleurai ; elle me rebûta , je tombai , & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs , si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur , & n'y eût rappelé la vie.

Non , dit-elle , je ne suis pas si cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir , & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans , si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa ; je reçus ma grace , hélas ! sans espérance de devenir coupable.



VI^{me}. TABLEAU.

LYCERIDE entra brusquement dans ma chambre ; l'égarement de ses yeux, la précipitation de ses mouvemens, le désordre de sa chevelure & de ses habits, tout annonçoit en elle un trouble & une agitation extraordinaire. J'étois encore au lit ; elle s'assit près de moi ; elle m'embrassoit, elle vouloit parler, mais elle étoit trop émue, & sa bouche ne rendoit que des sons mal articulés. J'aime tendrement cet aimable enfant : je crus qu'elle venoit d'essuyer quelque disgrâce ; j'essayai, par mes caresses, de lui rendre sa tranquillité ; enfin, peu à peu elle se remit ; & dès qu'elle eut recouvré l'usage de la parole : ah ! ma chere Leucosie, s'écria-t-elle, qu'ai-je à vous apprendre ? Hier, au coucher du Soleil, il me semble voir Biblis ; elle s'approche de moi d'un air mystérieux ; elle m'enveloppe la tête d'un voile blanc, & m'ordonne de la suivre. J'obéis sans hésiter : vous savez quelle est ma confiance en cette femme. Nous traversons la ville jusqu'aux Esquilles : nous entrons dans une rue étroite & détournée ; alors le peu de jour qui nous

avoit éclairées jusques-là , nous abandonne entièrement. Le silence qu'observoit Biblis , l'ignorance des lieux , la nuit affreuse qui nous environnoit , me pénéstroient d'une horreur secrète , dont je ne pouvois me défendre. Eh , où me conduisez-vous , ma chere Biblis , lui ai-je demandé ? Elle ne me répond rien : une porte s'ouvre , & nous descendons à tâtons dans un souterrein obscur , où conduisoit un degré tortueux.

Imaginez-vous , ma chere Leucosie , de quelle frayeur j'étois pénétrée. Biblis , après m'avoir guidée quelque tems dans l'obscurité , me quitte tout-à-coup. Vous êtes , me dit-elle , dans le Temple d'un Dieu ; gardez-vous , quoi qu'il vous arrive , de troubler , par vos cris , la célébration des mysteres. En finissant ces mots , elle s'éloigne de moi.

La surprise me rendoit immobile ; je ne savois que penser. De quelle nature sont donc les mysteres qui se célébrent ici , me suis-je dit à moi-même ? Pourquoi les couvrir d'une nuit si épaisse ? Mais les Dieux s'expliquent sur la maniere dont ils veulent être adorés. Ce n'est pas à nous à pénétrer des secrets dont ils sont jaloux : il me suffit de savoir que je suis dans leur Temple. Sans doute oh respecte ici l'innocence , & Biblis m'aime trop , pour m'exposer à quelques périls.

Ces courtes réflexions m'ont tranquillisée. J'ai étendu les mains autour de moi, pour m'assurer si je n'avois point de compagne de mon aventure, à qui je pusse demander des éclaircissements, & j'ai prêté l'oreille avec attention pour entendre s'il ne se feroit pas quelque bruit qui servît à diriger mes pas.

Du sein du silence qui régnoit autour de moi, il s'échappoit, de tems en tems, des soupirs, non de ces soupirs douloureux que nous arrache un sentiment amer ; ils alloient jusqu'à mon cœur, mais ils y portoient moins la compassion, qu'une certaine émotion douce, qui faisoit couler dans mes veines un feu subtil. J'éprouvois un sentiment inconnu ; je tressaillois ; j'étois hors de moi-même ; je désirois, je craignois, sans connoître, l'objet de mes désirs & de ma crainte. Un petit bruit, qui s'est fait entendre, m'a forcé de redoubler mon attention ; il étoit tel que celui que fait un pas léger & suspendu. Le bruit semble s'approcher de moi ; dans le moment, on prend une de mes mains : vous connoissez ma timidité, ma chere Leucosie. Seule dans un lieu où tout me paroissoit incompréhensible, quand j'ai senti qu'une main étrangere saisiffoit la mienne, ne devois je pas crier ? Néanmoins, j'ai gardé le silence, pour ne pas

désobéir à Biblis ; mais , sans rien dire , j'ai fait mes efforts pour me débarrasser. Pourquoi me fuyez-vous , charmante Lyceride ? (me disoit une voix basse , trop forte pour être la voix d'une femme , mais si sonore , si douce , si touchante , que ce ne pouvoit être celle d'un mortel.) Pourquoi me fuyez-vous ? Que craignez-vous de mes caresses & de mes transports ? Je suis le Dieu qu'on révere en ces lieux. Eh ! que me servent l'encens , les victimes que l'on m'offre , les honneurs dont on m'accable , si je n'aspire qu'au bonheur d'être aimé de vous , sans pouvoir y réussir.

Vous êtes un Dieu , ai-je repris , encore plus effrayée ! Eh ! qu'exigez-vous de moi , hors le respect & la crainte ? De l'amour , a repris vivement la voix. Ah ! le respect & la crainte , s'ils sont faits pour moi , ce n'est pas de vous que je les exige , vous de qui dépend mon bonheur , vous dont la possession me flatteroit mille fois plus que l'immortalité même. Arrêtez , aimable Lyceride , ne troublez pas , par vos froideurs , la félicité d'un Dieu qui ne se servira de son pouvoir , que pour vous rendre heureuse , si vous voulez l'être par son amour.

Jugez de mon embarras , ma chere Leu-

tosie. Que pouvoit répondre une jeune fille, sans expérience, à un Dieu puissant qui la pressoit, car je ne doute pas que ce soit un Dieu ? Il n'y a rien d'humain dans toute mon aventure. Vous croyez donc, ai-je repliqué, que je m'abuse ainsi sur le foible pouvoir de mes charmes ? Vous êtes un Dieu, le cœur me le dit ; jamais l'approche d'aucun mortel ne m'a occasionné le saisissement que j'éprouve ; mais votre puissance m'alarme plus qu'elle ne me rassure. Qu'ai-je à prétendre, si je me livre à vos transports, jouer d'un goût passager, aujourd'hui l'objet de vos désirs, demain de votre indifférence, peut-être de vos mépris ? Si je consens à vous écouter, & que je prenne de l'amour, à quel affreux désespoir vais-je être livrée ? Ne fais-je pas comme les Dieux aiment, & les sermens d'amour vous engagent-ils plus que les hommes ?

Ah ! m'a répondu la voix, ne jugez pas de mes sentimens par ceux des autres ; ne me forcez pas à détester la grandeur suprême, qui me ferme l'entrée de votre cœur. L'ardeur que je ressens, ma chere Lyceride, n'eut jamais d'exemple, ni dans le ciel, ni sur la terre : demandez-m'en des preuves. Eh ! que ne ferois-je pas pour m'assurer votre pos-

session ? Oui , j'en jure par votre beauté , par ces desirs vifs & pressans , qui me transfor-
tent hors de moi-même , par ces feux brû-
lans qui me ravissent & qui me dévorent ,
vous seule pouvez faire mon bonheur ; & si
votre cœur se laissoit aller à quelques mou-
vements de reconnoissance , la mienne n'au-
roit pas de bornes. Mais vous êtes muette ,
& mes transports , tout vifs qu'ils sont , ne
fauroient même vous émouvoir. Ah ! destin
cruel , je n'avois que trop prévu mon mal-
heur. J'ai combattu jusqu'à ce jour pour ne
pas vous montrer un amour inutile ; mais
mon feu se déclare enfin vaincu par sa pro-
pre violence. Junon me favorise ; c'est elle-
même , sous la figure de Biblis , qui vous a
conduite en ce lieu si favorable à ma flam-
me , en ce lieu , qui pourroit être , pour vous
& pour moi , le théâtre du plaisir le plus pur ,
& où je ne sens qu'augmenter mon martyre.
O ma Déesse ! voyez l'état où vous réduisez
mon cœur ; & si le vôtre est fermé pour l'a-
mour , qu'il s'ouvre du moins à la pitié.

Le Dieu , en tenant ce discours , insensi-
blement me tenoit embrassée ; je ne songeais
pas à me défendre : un baiser qu'il m'a donné ,
m'a tirée de ma distraction. J'ai voulu m'é-
chapper de ses bras ; mais le feu de ses levres

brûlantes avoit déjà passé dans mon ame ; je m'efforçois de me dérober à ses embrassemens, & je ne trouyois de force que pour y répondre.

Enchanté d'un désordre qu'il augmentoit encore par l'emportement de ses caresses, il m'a témoigné son ravissement par mille nouveaux baisers mêlés de nectar & d'ambroisie. Non, l'amour lui-même ne pourroit pas mieux les assaisonner. Je ne te le cacherai pas : si les desirs de mon Amant, content de leurs progrès, eussent expiré sur mes lèvres, & ne se fussent pas portés plus loin, mes bras n'auroient fait des efforts que pour le retenir.

Mais hélas ! ses transports indiscrets m'ont bientôt rendue à moi-même. Cruel, (lui ai-je dit, en recueillant ce qui me restoit de forces pour me défendre & pour lui parler,) qu'osez-vous entreprendre ? Vous savez sans doute inspirer de la foiblesse ; voudriez-vous en profiter pour me séduire ? Je suis innocente, vous êtes un Dieu, respectez-vous vous-même ; laissez-moi fuir.... Me fuir, ingrate, m'a-t-il répondu, quand je quitte les Cieux pour vous ! je ne vous ferai pas valoir ce sacrifice. Que ne puis-je vous en faire d'autres ! Mais ne méritai-je pas de vous des sentiments plus doux ? Quelle est, après vous,

la mortelle qui pourroit me les refuser? Ah! me suis-je écriée, contentez-vous de toute ma tendresse: eh! quelle autre vous aimeroit mieux que moi? J'en atteste les Dieux que je crains, je ne ressentis jamais ce que je sens pour vous; & c'est assez de vous dire que, dans le trouble où je suis, je n'ai pas trop de toute ma raison pour me défendre.

Vous m'aimez, Lyceride, a repris mon Amant? O aveu qui m'enchante! vous m'aimez, redites-le moi encore: vous m'aimez!.. Le Dieu, emporté par l'excès de sa reconnaissance, m'a prodigué, avec une nouvelle ardeur, les caresses que mes reproches avoient suspendues: j'ai fait ce que j'ai pu pour lui résister; mais hélas! que pouvois-je y faire? C'est un Dieu; je ne suis qu'une foible mortelle.

Comment vous les détaillerai-je, ma chere Leucosie, ces caresses si vives, ces protestations si tendres de mon Amant? Charmante Lyceride, me disoit-il, je vous aime, j'en jure par le Styx, je vous aimerai toujours. Mais hélas! que deviendrois-je, si, même dans des siecles reculés, je venois à vous perdre? Quel supplice pour moi! Jugez de mon désespoir par mes transports présens: combien ne regretterois-je pas de ne pouvoir mourir

mourir avec vous ? Il y va de mon repos ; les Dieux ne me refuseront pas cette grace : vous jouirez de l'immortalité dont vos appas vous ont rendue digne.

Comment , je serois immortelle , lui ai-je dit , comblée de joie : ah ! mon cher Amant , je vous aimerai donc toujours ! . . . Comme je prononçois ces mots , un bruit sourd s'est fait entendre ; le Dieu s'est dérobé de mes bras : Je vous quitte , m'a-t-il dit , mais c'est pour vous revoir bientôt , & vous revoir immortelle : *j'en vais parler à Jupiter* ; & dans le moment il s'est retiré.

Quelle séparation ! Ah , ma chere Leucosie , que j'ai souffert ! tous les plaisirs m'ont abandonnée avec mon Amant : ils n'ont laissé dans mon cœur qu'un vuide affreux. L'horreur des ténèbres qui m'environnoient , a redoublé ; & pour mettre le comble à mon abattement , des remords se sont fait sentir ; car , quelqu'innocente que je sois , je n'en ai pas été pour lors exempte. Sans doute la vertu se plaint toujours , quelque précaution qu'on ait prise pour la rassurer , & la pudeur s'alarme même de la jouissance des plaisirs permis.

Quoi qu'il en soit , maintenant je ne me reproche rien. Si je me suis livrée aux

transports du Dieu, ce n'est qu'à titre d'épouse : j'ai pour garans de sa foi, ses sermens ; j'ai sa candeur & sa tendresse. Il m'a-voit à peine quittée, lorsqu'une voix incon-nue m'appela par mon nom. Je me suis avan-cée du côté d'où elle venoit : on m'a tendu la main, & je suis sortie du Temple par la même porte par laquelle on m'y avoit introduite.

Lyceride finit ainsi son récit : elle cher-choit dans mes yeux à pénétrer ma pensée ; j'hésitois si je devois la désabuser ou non, prévoyant combien il alloit lui en coûter de larmes. Je songeais à me tirer de cet em-barras, lorsqu'on frappa à la porte à coups redoublés. Lyceride fut forcée d'y courir.

C'étoit Biblis, qui s'annonça bientôt elle-même par des battemens de mains & des éclats de rire immodérés. Elle sauta au col de Lyceride. Ah ! nous avons donc en vous une Déesse de plus, lui dit-elle, en l'acca-blant de caresses ? Certes, l'Olympe ne pou-voit faire une meilleure acquisition. Entrez, Dieu charmant, s'écria-t-elle, en parlant à un jeune homme qui étoit demeuré sur le pas de la porte ; venez donner à votre Déesse de nouvelles assurances de l'amour que vous lui avez juré, & lui confirmer le don de l'im-mortalité.

Quoique cette scène fût assez singulière, elle me surprit peu. Le récit de Lyceride m'avoit préparé à quelque chose de semblable.

Elius, jeune Sénateur Romain, étoit le Dieu de l'aventure; il avoit long-tems aimé Lyceride sans succès: les Netturales lui avoient donné lieu d'imaginer une petite trahison, que la crédulité de son Amante avoit rendue facile.

Dès que Biblis lui eut fait signe d'entrer, il vint se précipiter aux pieds de la belle abusée, qui comprenoit enfin combien elle avoit été prise pour dupe. La pudeur & la honte couvraient ses joues d'une rougeur forcée, & le dépit les baignoit de larmes. Elle vouloit éclater en reproches, elle vouloit se débarrasser des bras de son Amant; mais ses forces l'abandonnoient.

Punissez-moi, prenez ma vie, disoit Elius, en la serrant étroitement; je vous ai trompée, je suis un perfide; mais je vous aimois, je vous aimerai toujours; vous me méprisiez; j'étois désespéré.

Tandis qu'Elius tâchoit ainsi d'appaiser son Amante, nous réfléchissons, Biblis & moi, combien l'ambition aide aux progrès de l'amour, & quels avantages ont les Dieux pour

se faire chérir des belles , indépendamment du mérite. Cependant les pleurs de Lyceride commençoient à se sécher : Elius parloit bien ; il étoit aimable , il soupiroit , il versoit des larmes qui paroifsoient naturelles ; il étoit tel , enfin , qu'il faut être pour nous persuader. D'ailleurs , le passé parloit encore en sa faveur ; la belle étoit tendre ; la colere dure peu dans un jeune cœur , & le raccommodelement ne tarda pas à se faire ; il fut célébré par mille caresses innocentes , où l'amour se peignoit si naïvement , que Biblis & moi nous nous sentions émus , quelqu'émoussée que dût être notre sensibilité. Privé que l'on est du goût & des sentimens délicats , on n'en est pas moins sensible aux amorces du plaisir ; on n'en est pas plus sourd à la voix des passions.



VII^{me}. TABLEAU.(*L'Esclave.*]

ESCLAVE en Turquie, ma première Patronne étoit une Mingrelienne, belle & blonde comme elles le font toutes; cependant ce n'étoit pas une beauté à la Turque. Dans ce pays, outre une certaine grandeur & des traits réguliers, il faut qu'une femme soit fort grasse; & celle-ci, femme d'Oiga, n'avoit que ce modeste embonpoint, dont nos dames de France se font tant d'honneur.

Les Turcs, extrêmement jaloux les uns des autres, le font fort peu des Esclaves Chrétiens. Ce font, disent-ils, des brutes qui n'ont pas assez d'instinct pour juger de la beauté d'une femme. Cette opinion, reçue chez la plupart d'entre eux, donne lieu à des aventures galantes, que les femmes Turques, qui n'ont pas, à beaucoup près, si mauvaise opinion de nous, savent fort bien mettre à profit.

Il est vrai qu'un Esclave qui a part aux bonnes grâces d'un Turque, risque d'être brûlé vif, quand son amoureux commerce

est malheureusement découvert avec une femme, ou d'être circoncis, si c'est avec une fille.

Mon Patron n'étoit point entiché de l'hérésie dont je viens de parler; mais sa philosophie, lui faisant mépriser ce qui fait crier le vulgaire des époux, il remettoit à Mahomet la vengeance d'une injure qui ne l'empêchoit pas de dormir un quart d'heure de moins. Un homme d'un caractère si benin méritoit de vivre à Paris.

J'appris tout ce que je viens de dire le lendemain de mon entrée dans sa maison, par un Esclave Provençal, que je trouvai à la porte d'un bain public, où j'avois conduit ma Patronne. Cet homme, qui, depuis dix ans, étoit captif à Constantinople, avoit fait plusieurs maisons, & savoit l'histoire scandaleuse d'une bonne partie de la ville. L'appétissant déshabillé que celui d'une Turquie, qui, renfermée chez elle, se croit à couvert des regards étrangers! Ma Patronne, de retour du bain, se mit, comme nous disons en France, à son aise; & comme j'étois dans la maison, Ecuyer, Femme de chambre, Cuillier & Maître d'hôtel, je l'aidai à se défaire de ce que ses habits avoient de plus embarrassant, & j'allai ensuite finir l'ouvrage qui restoit à faire dans la maison.

Oiga donnoit tant de tems aux affaires publiques & à l'étude , qu'il n'en avoit pas de reste pour sa femme. Fakma , c'est le nom de cette belle Mingrelienne , auroit mieux aimé un peu plus d'attention pour sa personne , que tant de dévouement au bien public , & une si forte attache à l'étude. Gens qui négligent leurs femmes pour cultiver leur esprit , en sont rarement bons marchands.

Certain jour de Divan , que je jouois du flageolet dans un coin de la salle où la Patro ne prenoit le frais , elle me fit approcher , & prenant le flageolet de mes mains , elle essaya d'en tirer quelques sons. Je lui dis en riant que je lui montrerois à en jouer , pour peu qu'elle le voulût : elle y consentit. Je plaçai ses doigts sur les trous , & je lui fis faire des intonations , qui lui parurent si ridicules , qu'elle ne put s'empêcher d'en rire , en se laissant aller sur les carreaux où elle étoit assise. L'occasion étoit belle pour qui auroit eu l'esprit d'en profiter. Ses yeux parloient ; mais je n'entendois pas encore si bien ce langage , que l'idiome Turc.

Je me hazardaï pourtant à porter une main tremblante sur sa gorge , qu'elle avoit entièrement découverte , suivant l'usage : elle la

retint avec la sienne ; & certain mouvement que nous fimes comme de concert , ayant mis ma bouche où je voulois placer ma main , Fakma ne s'opposa pas aux petits profits que je tirai de cette méprise.

Comme je me sentois beaucoup de dispositions à faire de grands progrès dans l'étude des mœurs Ottomanes , je me préparois à tenter de nouvelles découvertes , lorsque Fakma , m'arrêtant en si beau chemin , prit ma tête entre ses mains , me baisa au front , se levant précipitamment , gagna le jardin. On pouvoit , je crois , sans passer pour fat , concevoir de grandes espérances pour la suite , avec des commencemens si favorables ; cependant , je demeurai un peu sot , en la voyant s'éloigner à grands pas. Je me consultai long-tems sur ce que je devois faire dans cette occurrence. Si j'avois été plus expert , j'aurois profité de cet instant de follesse , sans lui donner le loisir d'en revenir ; mais je délibérai si long-tems , que la Patronne eut le tems de se remettre , & le courage de m'envoyer en ville , à propos de rien.

J'arrivai fort tard au logis , sans m'être acquitté de la commission qui avoit servi de prétexte à m'en faire sortir.

Je me jettai , en arrivant , aux pieds de

Fakma, à qui je demandai pardon de ne m'être pas acquitté de sa commission. Elle me releva avec bonté; & me faisant asseoir à ses côtés, elle me demanda ce qui avoit occasionné mon retard. Je lui dis que j'avois rencontré un de mes amis; que nous avions été ensemble au cabaret; qu'il espéroit même me procurer une prompte liberté. Fakma, à ce mot de liberté, changea de couleur. Je lui dis, pour la rassurer, que mon dessein n'étoit pas de profiter de ses secours. Fakma parut si contente de ma résolution, que je ne feignis point de lui découvrir qu'elle étoit seule la cause de mon refus.

Cette assurance ne me parut pas la toucher beaucoup. J'en fus surpris; & pour augmenter mon étonnement, elle me quitta d'un air sec, qui me glaça d'effroi. J'avois lieu de craindre qu'indignée de ma hardiesse, elle ne la découvrît à son mari. Dans cette idée, je me crus perdu. Je délibérois si je ne me retirerois pas à Pera, chez M. l'Ambassadeur, pour y mettre ma vie en sûreté, quand Fakma traversa le lieu où j'étois, sans daigner me regarder, ni faire attention aux larmes que je répandois. Je la suivis à quelque distance, résolu de ne rien épargner pour la flétrir. Elle entra dans son appartement, dont tou-

tes les fenêtres étoient encore fermées. J'avais à peine fait quelques pas dans l'obscurité, que je me sentis arrêter. Quoique persuadé qu'il n'y avoit que la Patronne & moi qui fussions dans la maison, la frayeur me fit pousser un cri, & mes pleurs redoublerent.

Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après m'être senti embrassé tendrement, j'entendis la voix de Fakma, qui me disoit de me rassurer. Elle me conduisit sur un sopha, où elle m'accabla de tant de caresses, que j'eus tout le tems de me remettre. Revenu de mon trouble, je lui fis de tendres reproches sur son indifférence : je lui attribuai la cause de mes larmes, sans y faire entrer pour rien la crainte que j'avois eu de perdre la vie.

L'aimable Mingrelienne me serra dans ses bras, & m'avoua qu'elle n'en avoit agi ainsi, que pour éprouver si je l'aimois véritablement ; mais que, graces au Prophète, elle étoit parfaitement convaincue de ma tendresse pour elle. Je ne m'amusai pas à lui conter fleurette ; & pour lui prouver qu'elle avoit lieu de rendre de justes graces à Mahomet, je me mis en devoir de lui donner des marques d'une tendresse égale à la sienne.

O lumiere de ma vie ! s'écria-t-elle, quand elle crut s'apercevoir de mon dessin ; jour

de mes jouts, soleil de mon ame, je te jure par le livre de gloire, que ce n'est qu'à la force de mon amour, que tu dois ma condescendance à tes desirs.

Entourés de l'ombre, & dans un profond silence, nous n'exprimions nos pensées que par nos soupirs. Fakma, la sensible Fakma, à qui une honnête expérience avoit rendu ce langage plus familier, qu'à moi ignorant, mais ardent novice, employoit, dans ce muet entretien, des expressions qui n'égalerent jamais les plus brillantes fleurs de rhétorique.

Ainsi la maison & le sopha du bon Oiga furent le temple & l'aurel sur lequel j'offris mon premier sacrifice à Venus.

De combien d'autres ne fut-il pas suivi ? Il n'y avoit, je crois, aucun endroit du logis, où la Déesse de Paphos ne vît fumer notre encens. Cependant nous nous conduisions avec tant de circonspection pour de jeunes Amans, (car Fakma n'avoit pas plus de vingt ans,) que ni le voisinage, ni le Patron, ne s'apperçurent jamais de notre intelligence. Il est vrai que ce dernier, grâce à sa façon de penser, oublioit le plus souvent qu'il avoit une femme jeune & belle, qu'il laissoit presque toujours seule avec un Esclave

d'assez bonne défaite. Pendant tout le tems que je demeurai dans cette heureuse maison, je ne m'apperçus, en aucune façon, qu'il eût le moindre soupçon de notre commerce.

J'appris à Fakma à boire du vin. Quoique rigide observatrice des préceptes de l'Alcoran, mon exemple & mes raisons la persuaderent : elle en goûta, le trouva bon, & en but. Je l'excitois. Quatre ou cinq verres de cette liqueur enchanteresse lui donnerent une gaieté extraordinaire ; l'amour brilloit dans ses yeux. Que nous fimes de folies ! Fakma, empreinte de vin, étoit la plus aimable des femmes. Quels tendres emportemens ! quel raffinement de plaisirs !

Mais le plaisir ne peut pas toujours durer. Mon Patron Oiga mourut. Ses parens, qui s'emparerent du peu de bien qu'il laissoit, renvoyerent Fakma en Mingrelie, & me vendirent à l'Aga des Janissaires.

L'Aga des Janissaires, nommé Ibrahim, avoit épousé la plus jeune sœur du Grand Seigneur. Cet honneur est extrêmement gênant pour ceux qui le reçoivent. Il faut avoir, pour des femmes d'une si haute naissance, des égards qui ne s'accordent pas avec la

liberté dont les Turcs veulent jouir dans leurs amours. Cependant Mirzela , sa femme , ne le contraignoit pas sur ce chapitre ; elle profitoit de l'indifférence de son mari , pour se dédommager des plaisirs qu'il portoit d'un autre côté. D'ailleurs , sa naissance la mettoit en droit de prendre des licences qu'on auroit réprimées dans une autre. Ainsi , ces époux , à l'imitation de ceux de France , se passoient réciprocquement certains défauts d'attention , pour se procurer la liberté de vaquer , chacun de son côté , à ses petites affaires , sans que l'un parût avoir plus de sujet de se plaindre que l'autre.

Mirzela passoit pour une de ces femmes qui paroissent n'avoir presque pas de sensibilité pour toutes choses , mais qui avoit réellement une bonté d'ame , qui ne lui laissoit que la liberté de faire du bien. Tous mes confreres d'esclavage se louoient beaucoup de sa douceur , & chacun s'empressoit de servir , avec zele , une si bonne Patronne , & de l'amuser de leurs jeux. Je fus un de ceux qui l'amusa le plus avec mon flageolet. Comme elle s'étoit fait voir à moi le visage découvert , Ibrahim en fut instruit , & me fit donner , sous la plante des pieds , cent coups de bâton. Après cette expédition , il me fit

porter dans un petit réduit , où je fus plus de quatre jours sans pouvoir marcher.

Une nuit que , retiré dans ma petite cellule , où j'avois passé le tems de mon indisposition , & dans laquelle on m'avoit laissé , je ne fais à propos de quoi ; une nuit , dis-je , que je comparois les plaisirs , dont j'avois pris jusqu'à satiéte chez le bon Oiga , & les tribulations que j'essuyois chez Ibrahim , j'entendis heurter doucement à ma porte . Après que je l'eus ouverte aussi doucement qu'on y avoit frappé , une voix me dit , car je ne voyois personne , suis-moi en silence , & ne crains rien si tu es discret . Cette façon mystérieuse sentoit trop le bâton , pour que je ne résistasse pas d'abord à ce que l'on me commandoit ; c'est pourquoi je ne marchai qu'après m'être fait tirailler , & qu'on m'eut juré , par le Temple de la Mecque , qu'il y avoit toute sûreté pour ma personne , si je favoisois me taire .

La voix qui m'exhortoit à prendre courage , appartenloit à un corps qui , après m'avoir fait traverser les cours , une grande partie du jardin , m'introduisit dans un lieu où l'on me banda les yeux . Je ne consentis qu'avec répugnance à me soumettre à ce cérémonial , qui me paroissoit de mauvais augure ;

mais il n'étoit plus tems de reculer. Après avoir fait plusieurs tours dans différens appartemens, on fit asseoir l'aveugle malgré lui, sur des carreaux fort douillets : on le laissa réfléchir pendant un petit quart d'heure, sur une aventure qui avoit tout l'air d'en être une amoureuse.

J'entendis ouvrir une porte, & presqu'au-sitôt je sentis quelque chose à mes côtés. Je n'avois pas l'usage de la vue ; mais mes mains suppléant à ce défaut, je m'apperçus bientôt que j'étois avec une femme qui n'avoit presque point d'habillement.

Comme l'aveuglement du corps n'avoit pas passé jusqu'à l'esprit, il me fut facile de comprendre de quoi il étoit question ; & je me disposois d'atteindre au but où il me sembloit que j'étois attendu, quand une réflexion cruelle me plongea dans une entière léthargie de mon corps.

J'avois été introduit avec trop de mystère & de facilité dans le lieu où je me trouvois, pour ne pas conjecturer que tout devoit y obéir à mon conducteur. Or, ce pouvoir sans bornes ne pouvoit être émané que de celui d'Ibrahim ou de Mirzela. Et s'il étoit vrai, comme je n'en doutois pas, que je fusse entre les bras de la dernière, l'Aga, qui avoit

su que je l'avois vu une fois à visage découvert, pouvoit fort bien être instruit de cette intrigue par le même canal. Il étoit vraisemblable de croire, & qu'il faisoit volontiers une occasion si favorable de répudier une femme qu'il n'aimoit pas, sans que le Sultan pût y trouver à redire, & qu'il me feroit porter la peine de mon crime.

Un engourdissement subit étoit la suite d'une réflexion si naturelle.

Vainement la Dame qui me pressoit dans ses bras, essayoit de ranimer le feu dont elle n'avoit vu qu'une lueur passagere ; rien n'étoit capable d'appaiser un tremblement universel. Ses soupirs ardens, ses baisers tout de flamme ne purent effacer de mes esprits l'image de la mort cruelle dont j'avois déjà senti les avant-coureurs. Enfin, lassée de prodiguer inutilement à un marbre les caresses les plus vives, elle se retira d'autrè de moi, en poussant un profond soupir.

On vint me reprendre un moment après pour me reconduire à la porte de ma cahute, où je me renfermai, l'esprit & le corps dans une agitation difficile à exprimer. Je me donnai long-tems la torture pour deviner qui pouvoit être l'objet dont j'avois si mal reconnu les transports. Je ne connoissois de Mirzala que

que le visage , encore ne l'avois-je vu qu'un instant ; & le voile épais dont elle avoit été toujours couverte dans les autres occasions , ne m'avoit laissé que la liberté de juger confusément de sa taille. J'ignorois donc si elle étoit belle à la Turque ou à la Françoise ; & supposé que j'eusse eu cette connoissance , je n'aurois pu décider si c'étoit elle ou une autre qui m'avoit prodigué tant de caresses infructueuses , puisque le trouble de mes sens n'a-voit pas permis à mes mains de parcourir les beautés qui s'étoient trouvées à ma dis-cretion.

Je passai huit jours sans remarquer rien qui pût éclaircir ou dissiper mes doutes ; mais la nuit du huitième , on vint me repren-dre , en observant les mêmes cérémonies. Je me laissai conduire avec beaucoup de docilité , & plus encore de hardiesse. J'avois banni toute crainte de mon ame ; je suivois mon guide avec d'autant plus de sécurité , que pendant cet intervalle , il ne m'étoit rien arrivé de sinistre , comme cela auroit été immanquable , pour peu qu'Ibrahim eût eu connoissance de mon aventure. Je marchois plein d'ardeur & de zèle , bien résolu de me dédommager , avec la femme de l'Aga , des coups de bâton qu'il m'avoit fait donner ,

sans penser que peut-être j'allois en chercher d'autres , ou quelque chose de pire.

Je me hâtais de réparer ma faute passée d'une maniere qui nous satisfaisoit également la Dame & moi ; & j'affouvis ma haine contre Ibrahim avec toute l'ardeur qu'une longue abstinence & un vigoureux tempérament me purent fournir.

Que la vengeance est douce dans ce moment ! J'aurois souhaité en égaler les marques au nombre des coups que j'avois reçu ; & ma compagne , à ce qu'il me paroifsoit , auroit été bien de cet avis.

Mais hélas ! foibles vermissœux que nous sommes ! pourquoi la nature , en ne mettant point de bornes à nos desirs , nous a-t-elle donné si peu de forces pour les satisfaire ?

Je reposois doucement entre les bras de la Dame , quand le Ministre de nos plaisirs vint m'en arracher : je pris le chemin de ma cellule , où , sur un méchant grabat , je me remis des fatigues de l'amour.

Je dormis la grasse matinée ; mon gardien , contre son ordinaire , ne vint pas me réveiller. Cette attention pour mon repos me fit augurer , à n'en presque plus douter , que mon entrevue avoit été avec la femme de l'Aga.

Mon silencieux Mercure vint le soir me chercher comme à l'ordinaire ; & sans observer la circonstance de me bander la vue, il me fit entrer dans un appartement à demi-éclairé ; il me laissa là , en me recommandant le silence.

A peine fut-il sorti , que je vis venir une grande personne , que la foible lumiere qui nous éclairoit , me fit paroître encore plus jaune qu'elle n'étoit. Sa couleur n'étoit pas analogue à celle qui s'empare d'une fille ennuyée du célibat. C'étoit une Jonquille pâle , qui , après un mur examen , avoit quelque chose de fort agréable à la vue , d'autant plus qu'un vermillon naturel , répandu sur les levres & les joues de cette Esclave , perçoit à travers cette couleur , & donnoit à son visage un éclat qui ne frappoit pas moins les yeux par sa vivacité , que par la nouveauté de l'objet.

Ces observations ne furent pas l'ouvrage d'un instant ; mais comme j'eus depuis occasion de la revoir , le loisit de les faire ne m'a pas manqué.

Cette fille étoit de Visapour , où il s'en trouve quelquefois de cette couleur ; elle leur est aussi naturelle que le noir aux Africaines. Je reculai deux pas à son aspect , & déjà je

me repentois d'avoir donné tant de marques de tendresse à une pareille figure, lorsqu'elle s'approcha de moi d'un air riant. Venez, me dit-elle à l'oreille, je vais vous conduire à l'heureuse Mirzala. A ces mots, je suivis la Jonquille, qui me fit traverser plusieurs appartemens, en me serrant la main avec une action dont elle portoit l'explication dans ses yeux. Nous nous arrêtâmes dans un lieu plus éclairé que les autres, où elle me dit que je devois attendre sa maîtresse, qui sortoit du bain.

Je m'occupai, pour m'amuser, à considérer ma nouvelle introductrice ; elle étoit grande & extrêmement bien faite. Quoique ce ne fût pas une beauté, son visage avoit quelque chose de si délicat, que j'oubliai, pendant un moment, que je n'étois pas venu là pour elle. J'achevai de me perdre, quand par hazard ou autrement, la *simare*, dont elle étoit couverte, s'ouvrit & me fit découvrir des beautés que je ne m'attendois pas à voir. J'allois profiter des leçons de Fakma, qui m'avoit guéri de ma timidité auprès de son sexe, quand Mirzala se fit entendre.

Alors la belle Jonquille, se rاجustant, me fit entrer dans un appartement, où je trouvai la Patronne couchée sur une pile de carreaux, qui composoient une façon de lit.

Les Musulmans qui ne connoissent en cette vie d'autres plaisirs que ceux des sens, apportent tous leurs soins à goûter les douceurs de l'amour dans toute l'étendue de la sensualité, qui semble être née avec les Orientaux, & comme les habits forment quelquefois un obstacle embarrassant, les plus voluptueux ont pris le parti de s'en dépouiller entièrement, malgré l'étroite défense, pour être plus à leur aise. Aussi ont-ils imaginé une façon de vêtement si commode, qu'un Turc est déshabillé & revêtu en deux secondes. Je ne doute pas que la volupté n'ait autant & plus de part à cette façon de se vêtir, que la nécessité de faire, suivant leur loi, de fréquentes ablutions.

Mirzala, que je reconnus sans peine, étoit donc dans un état où je me vis bientôt moi-même, par les soins de l'aimable jaune qui se retira, emportant avec elle mes habits, sans que je m'en apperçusse.

La femme d'Ibrahim avoit la peau d'une blancheur éblouissante. J'ai dit qu'elle sortoit du bain. Cette propreté lui avoit donné une fraîcheur qui ne paroissoit altérée que par la violence de ses désirs. Elle me tendit les bras d'un air si engageant, que je m'y précipitai avec une ardeur que rien ne pouvoit

égaler que la sienne : nous fûmes dans un instant au milieu des plaisirs.

Le visage de ma Patronne ne lui faisoit pas tout-à-fait tant d'honneur que le reste. C'auroit été une beauté enchanteresse , si elle avoit eu un peu moins d'embonpoint , ce qui la faisoit paroître petite , quoiqu'elle fût de la belle taille des femmes : ses cheveux étoient d'un noir de jay ; elle avoit les yeux petits & vifs. Sa bouche étoit un peu grande ; mais ses levres , que le feu qui la consumoit intérieurement rendoit un peu seches , quoique vermeilles , ne s'ouvroient que pour faire voir deux rangs de perles orientales. Ajoutez à cela une action tendre , qui , répandue sur ses plus légers mouvemens , me faisoit souvent déplorer l'insuffisance qui m'empêchoit d'y répondre. Dans un de ces momens où la nature est forcée de se reposer pour agir ensuite avec plus de vigueur , Mirzala me fit une espece de confidence des sujets de chagrin que lui donnoit son époux , & que depuis deux ans qu'ils étoient mariés ensemble , elle n'avoit pas joui , à beaucoup près , de tant de félicité qu'elle en avoit goûté avec moi depuis qu'elle m'avoit à son service. Elle m'ayoua ensuite , avec beaucoup d'ingénuité , qu'elle avoit déjà trouvé occa-

sion de se consoler des froideurs d'Aga avec un Esclave Suisse, qui avoit obtenu, pour prix de ses services, sa liberté. Je fçus, par les suites, qu'elle l'avoit procuré à bien d'autres.

Charmen vint avertir la Patronne qu'il étoit tems de me faire retirer, & je sortis d'au-
près de Mirzala, qui me régala d'une petite bourse de sequins. Je demeurai fort étonné de ne point trouver de poches pour serrer mes especes; & déjà je cherchois mes habits avec inquiétude, quand la jaune me dit en souriant qu'elle alloit me les faire retrouver dans la chambre prochaine, où je la suivis.

La belle Jonquille aida gracieusement à m'habiller. Il paroifsoit à ses yeux qu'elle auroit volontiers souffert que je lui eusse dit quelque chose; mais j'avois tant parlé à Mirzala, que je n'étois pas en état de four-
nir à une nouvelle conversation. Charmen me remit entre les mains du Gardien qui m'avoit amené, & qui me reconduisit jusqu'à ma porte.

Cependant Charmen, amoureuse jusqu'à l'excès, ne perdit pas de vue sa proie. Je ne fus jamais plus surpris que de la voir arri-
ver le lendemain dans ma chambre. Il étoit minuit. Cette charmante fille me dit qu'ayant

conçu pour moi une passion violente, elle avoit tout risqué pour me la faire connoître.

Il y auroit eu de la barbarie à ne pas répondre aux avances d'une pauvre Esclave, qui avoit tout risqué pour me prouver sa tendresse. J'ai toujours eu beaucoup de commisération pour les souffrances du beau sexe; & je les ai soulagées autant qu'il a été en mon pouvoir. Je fus si flatté des impressions que mes attraits avoient fait sur le cœur de Charmen, que je la tirai, avec une douce violence, auprès de moi, dans l'intention de lui faire comprendre que je n'avois pas l'âme aussi dure que l'étoit le grabat où je reposois.

Satisfait de me voir répondre à son attente, la belle Jonquille prit place à mes côtés; & sans me prévenir, à l'exemple de sa maîtresse, par des discours & des caresses emportées, elle attendit en patience les effets réels de la passion que je l'assurai d'avoir conçu pour elle, la première fois qu'elle s'étoit offerte à mes regards.

Je trouvai, dans la possession de Charmen, une difficulté que je n'avois pas rencontrée chez la femme d'Oiga, ni avec Mirzala. Mais loin d'en être rebuté, mon ardeur augmentant, je franchis ce doux obstacle, qu'on

recherche toujours avec tant d'empressement, & que l'on trouve si rarement.

Charmen soutint mes efforts, en soupirant moins de la douleur qu'ils lui causoient, que de l'excès du plaisir qu'elle ressentoit. Il n'est jamais si flatteur que lorsqu'il est précédé d'une légère peine.

L'aimable Jonquille n'avoit ni les vivacités de Fakma, ni les transports lascifs de Mirzala. C'étoit une tendre langueur, que ses soupirs, plutôt que son action, faisoient passer jusqu'au fond de mon cœur. Contente de posséder ce qu'elle aimoit, elle n'attendoit pas de moi ces efforts amoureux, que Fakma s'efforçoit d'exciter, & que Mirzala exigeoit.

Les feux de l'amour sembloient dissiper les ténèbres qui nous environnoient, & j'apercevois à chaque instant, par les yeux de mes mains, un détail de beautés que je n'avois encore vu qu'en gros. Le corps, qui n'en faisoit qu'un avec le mien, étoit couvert d'un cuir poli & élastique ; il exhaloit naturellement une odeur suave, que les parfums les plus exquis n'auroient pu égaler, & qui compensoit agréablement, sur-tout dans la nuit, la blancheur qui manquoit à son principe.

Deux monts, je ne dirai pas d'albâtre ; mais qui en avoient la fermeté, également

distans l'un de l'autre , auroient rappellé à la vie un moribond prêt à la quitter. Combien d'autres perfections , différentes en leur espèce , composoient un tout d'une beauté plus facile à imaginer qu'à décrire!

Non , les plus doux instans de ma vie ont à peine égalé ceux que j'ai passé , mais trop rapidement dans la possession de l'adorable Charmen.

Une catastrophe termina nos plaisirs. Mirzala fut surprise par Ibrahim dans un commerce amoureux. Comme il levoit son cimetière pour lui fendre la tête , Mirzala , plus adroite , lui porta plusieurs coups de son poignard dans le sein , qui le firent tomber à ses pieds. Elle fut conduite au Grand Seigneur , & les Esclaves furent vendus.

Un jeune Turc m'acheta cent sultanies. Il me mena chez lui , & me présenta à sa mère & à sa sœur , qui étoient sans voiles , & assises les jambes croisées.

Sulmen , la veuve du Visir déposé , qui étoit une femme d'environ quarante ans , conservoit encore des restes de beauté , & Zambak , sa fille , promettoit , à seize ans , de l'emporter un jour sur les plus belles Odaliques du séraïl. Sa blancheur ne pouvoit être effacée

que par le lys ; sa taille étoit avantageuse , & sa jambe comme on la veut en France. Zambak avoit déjà acquis cet embonpoint charmant , qui fait naître l'envie de le toucher dès qu'on l'apperçoit.

Mustapha , son frere , étoit un garçon de vingt ans , bien fait , doux , civil , & auprès du sexe , d'une timidité qui n'étoit pas concevable dans un homme de son âge & de sa Nation.

Tels étoient les Maîtres que la fortune m'a-voit donnés.

Je devins bientôt le confident de mon jeune Patron : il étoit content de moi ; j'allois au-devant de tous ses desirs ; mais ma complaisance pour lui avoit un autre objet que sa satisfaction. J'étois bien aise de parler à sa sœur , & de la voir de près. Mon intention étoit d'attirer les bonnes graces de Zambak.

Un jour , je trouvai Mustapha absorbé dans une profonde rêverie , je lui en demandai la cause ; il ne me répondit rien. Je le pressai ; il m'avoua enfin qu'il étoit amoureux de l'Esclave Françoise , qui servoit sa sœur ; mais que la cruelle n'avoit pas daigné jusqu'alors faire attention ni à ses soupirs , ni à ses regards.

Vous vous y êtes sans doute mal pris , dis-je à Mustapha. Je suis sorti , il est vrai ,

si jeune de ma patrie, que je n'ai jamais bien connu le caractère de ses habitantes ; mais j'ai oui dire à des connoisseurs, que le beau sexe François n'étoit point taxé d'inhumanité : faites en sorte que je parle à l'Esclave, dis-je en continuant ; je suis persuadé qu'elle ouvrira son cœur à un Compatriote, & je vous rapporterai fidelement ce qu'elle m'aura dit à votre sujet.

L'amoureux Patron y consentit, & nous arrêtâmes de feindre de nous promener dans le jardin, quand nous jugerions que chacun seroit retiré.

Le soir même, nous nous rendîmes dans le jardin. Je tirai mon flageolet ; Mustapha étonné de cette nouveauté, ne pouvoit revenir de sa surprise ; je le mis en deux mots au fait de mon projet, qu'il avoua être merveilleusement bien imaginé. En effet, après que j'eus joué quelque tems, nous entendîmes ouvrir une porte ; & Mustapha fut charmé de reconnoître la Françoise, qui rentra, & revint peu après, tenant Zambak par la main.

Les curieuses s'avancerent sur le bord de la terrasse, & nous nous fimes connoître. Le lieu étoit élevé, & nous ne pouvions nous faire entendre qu'en parlant haut. Cette dif-

ficulté, que nous n'avions pas prévue, nous mettoit dans le cas d'être découverts par Sulmen, quoique son appartement fût assez éloigné. La fille de Sulmen vouloit se retirer, quand je m'avisaï de faire monter Mustapha sur mes épaules. Cette situation le mit à portée de parler à sa sœur avec moins de risque. Il lui fit entendre que son intention étoit de lui procurer quelquefois d'autres divertissemens que ceux qu'elle avoit goûtés jusqu'alors. Il pria la Françoise de l'aider à déterminer sa sœur, & celle-ci s'y prêta de fort bonne grace.

J'eus audience à mon tour, & à l'aide du dos de mon Patron, j'achevai de résoudre Zambak à nous promettre de tout tenter pour converser de plein-pied. Nous nous retirâmes fort satisfaits de l'aventure & résolus de la pousser à bout. Une échelle de corde me parut suffire à nous faire parvenir les uns aux autres; & le jour venu, nous allâmes au *Bezeftin*, le Patron & moi, acheter ce qui étoit nécessaire pour en faire une. Je la fabriquai avec tant de diligence, qu'elle fut en état de servir la nuit suivante.

Mustapha avoit averti en secret sa sœur de se tenir prête au premier coup de flageolet. Nous nous rendîmes au pied de la terrasse,

munis de l'échelle , & après avoir fermé exactement la porte du jardin. Nos belles nous attendoient avec une impatience qui me parut de bon augure. Je jettai l'échelle , qu'elles attacherent au balcon de la terrasse avec deux crochets de fer que j'y avois ajusté. Nous montâmes ; & suivant notre plan , Mustapha prit sa sœur à part , & je liai conversation avec la Françoise.

J'entrai d'abord en matière , & je peignis la passion du fils de Sulmen avec des couleurs si vives , que son objet me parut fort disposé à ne le plus faire languir. J'en fus surpris , mais mon étonnement cessa quand , après avoir prié la prétendue inhumaine de me dire qui elle étoit , elle m'eût fait son histoire.

Mademoiselle Tonton B..... étoit une grande & grosse brune , née à Paris , quartier de la Butte St. Roch. Dès sa plus tendre jeunesse , elle avoit consacré sa virginité à Venus , par le ministere d'une vénérable Dame , qui tenoit boutique d'honneur à juste prix dans la rue du Champ-fleuri. Une réputation ; depuis long-tems décidée , avoit enfin attiré à Tonton la distinction de la Police. Le Magistrat , toujours attentif à récompenser le mérite , lui avoit fait expédier un ordre pour

aller travailler à la propagation de l'espece dans nos colonies. On l'avoit embarquée avec d'autres Antivestales, destinées, comme elle, à satisfaire l'amoureuse impatience de nos nouveaux Colons. Le vaisseau & sa cargaison étoient tombés, par je ne fais quel heureux hazard, entre les mains d'un honnête Corsaire, qui avoit débarqué à Constantinople une trentaine de *Houris*, d'une espece si singuliere, que, de mémoire d'homme, on n'avoit vu la pareille dans la ville Impériale. Il n'y eut alors fils de bonne mere qui ne voulût partager un trésor si rare. Après avoir passé par différentes mains, Mademoiselle Tonton étoit enfin tombée chez Sulmen.

Cette fille, qui avoit toujours ignoré le grand art de faire languir un Amant, ne se sentoit pas la force de résister aux desirs d'un homme, qui d'ailleurs avoit sur elle un pouvoir despotique. Je vis le moment qu'elle alloit apprendre à Mustapha, qu'il étoit le maître d'en user avec son Esclave comme & quand il lui plairoit. J'arrêtai cette fougue, en lui faisant comprendre qu'elle perdroit l'estime de son Patron, si elle se jettoit à sa tête. Il faut, disois-je, lui tenir la dragée un peu haute; il en sentira mieux le prix de ce que vous valez. Nous méprisons des faveurs

qui ne nous coûtent que la peine de les demander : amusez le Patron par des espérances que vous serez la maîtresse de combler quand il vous plaira.

Tonton se rendit sans peine à de si bonnes raisons, & résolut de faire soupirer un particulier après un bien dont le Public avoit toujours disposé à son gré.

J'avois mes raisons pour reculer le prétendu bonheur de Mustapha. Je craignois que le premier instant de la possession de son Esclave, ne l'en dégoûtât pour toujours. Les Turcs sont délicats sur l'article ; ils recherchent avec empressement ce que Tonton ne se souvenoit pas d'avoir perdu. Ce commerce cessant dans le commencement, je n'aurois pas eu la liberté de tenter fortune auprès de Zambak.

Je demandai à Mademoiselle Tonton si elle n'avoit pas connoissance de certaine invention qui pouvoit seule réparer le désordre que les empressemens du Public avoient pu causer chez elle : elle me confessa que plusieurs fois elle avoit vu renouveler sa virginité ; qu'elle savoit la recette d'un remede qui ne laissoit pas la plus légère trace d'incontinence ; mais qu'elle manquoit de deux ou trois ingrédiens qui perfectionnoient

ce miraculeux secret. Je me chargeai d'en faire l'emplette.

Le fils de Sulmen, impatient d'apprendre le succès de mes soins officieux, nous joignit. Je le laissai avec Tonton, & me rendis auprès de Zambak, qui me reçut d'abord un peu fièrement. J'eus lieu d'en être surpris, après ce que je savois de la facilité des femmes de sa Nation; cependant je ne me rebuurai pas. Je louai sa beauté, que j'élevai bien au-dessus de celle de la plus parfaite des filles qui naissent des pommiers du septième Paradis. Une louange si délicate me valut quelque chose.

Zambak se radoucit; je pris une de ses mains, qu'elle me laissa baïser tant que je voulus. Je tentais de pousser mes conquêtes plus avant, quand nous crûmes entendre un bruit, qui nous obligea de faire une retraite précipitée: ce n'étoit cependant qu'une terreur panique.

Je cachai, avec soin, notre échelle dans ma chambre, qui touchoit à celle de Mustapha. Ce jeune homme étoit enchanté de Tonton; il ne cessoit de m'en parler, en attendant avec impatience le doux moment qui devoit mettre le comble à son bonheur. Je trouvai chez les Juifs ce qui étoit néces-

faire aux réparations que Tonton devoit faire à ses appas secrets, & je le lui donnai à la première vue, qui étoit le soir même. Nous étions convenus tous quatre, que chaque nuit nous ferions le même manege.

Zambak avoit de la peine à se résoudre de descendre dans le jardin ; mais elle y consentit, quand on lui eut fait comprendre que je ne pouvois jouer du flageolet dans un lieu si proche de Sulmen, sans risquer d'en être entendu. Nous avions choisi pour asyle un petit bois à l'extrémité du jardin, trop étendu, pour que les sons harmonieux pénétrassent jusqu'à la maison. Ce fut dans cette retraite que Mustapha vit couronner sa tendresse, quand Tonton crut pouvoir se fier à son secret. Le Patron trouva tant de douceurs dans la possession de son Esclave, qu'il la nomma, par excellence, *Chécher Para*, qui signifie petit morceau de sucre.

J'avois beaucoup avancé mes affaires auprès de Zambak ; j'étois maître de toute sa petite oie ; mais elle s'obstinoit à ne pas me permettre davantage. Mustapha, occupé de sa tendresse, ne prenoit pas garde à nos actions : d'ailleurs il m'avoit dit plusieurs fois qu'il me laissoit volontiers avec sa sœur, espérant qu'elle m'ameneroit au point de me faire circoncir, & de l'épouser.

Il l'avoit en effet chargée de me séduire, & Zambak ne dissimuloit point que sa résistance eut un autre motif. C'étoit en vain que, par les caresses les plus insinuantes, je m'efforçois d'exciter chez elle une ardeur semblable à la mienne. Elle m'avouoit, sans détour, qu'elle se faisoit une extrême violence pour y résister, mais qu'elle ne m'accorderoit jamais ce que je lui demandois, si je ne lui promettois de l'épouser, en me faisant Musulman; que c'étoit dans l'espérance de parvenir à ce but, qu'elle me laissoit parcourir tous ses charmes, afin d'irriter le feu dont elle voyoit bien que j'étois dévoré, & qu'elle n'appaiseroit jamais, si je ne lui jurois de prendre le turban.

A cela, je baïssois la tête, & Zambak se débarrassoit de mes bras, sans que j'eusse la force de la retenir: c'étoit ainsi que se terminoient nos entrevues.

L'embarras n'étoit pas de promettre tout pour ne rien tenir; il y avoit une autre difficulté. Notre commerce pouvoit avoir l'in-dé-cré-tion de se déclarer de lui-même. Il étoit naturel de penser qu'il pouvoit résulter un tiers d'une liaison si intime entre deux jeunes gens; & cette découverte me mettoit dans l'alternative du mariage ou du feu.

Hij

C'étoit, il est vrai, s'alarmer d'un mal avant qu'il fût arrivé. Aussi cette considération ne m'arrêta pas long-tems ; d'autant plus que j'espérois que Tonton, qui avoit un si beau secret contre le défaut de virginité, pourroit peut-être en avoir un contre la fécondité.

J'interrogeai Tonton sur l'article. Elle avoit été en trop bonne école, pour ignorer le fin de la profession. Aussi me dit-elle qu'elle n'avoit jamais été mere, quoiqu'elle eût fait tout ce qu'il faut pour la devenir ; que cette stérilité pouvoit être autant une suite de la disposition de ses organes, que d'une petite précaution dont on l'avoit instruite de bonne heure, & dont elle avoit toujours usé dans les occasions critiques. Elle ne fit point difficulté de m'en instruire.

Tonton me demanda en riant si mon dessein n'étoit pas d'éprouver le secret dont elle me faisoit part, sur Zambak. Je crus ne devoir rien dissimuler avec elle, & j'avouai que c'étoit mon intention. Vous n'aurez pas, me dit-elle, beaucoup de peine à y parvenir. Ma Patronne, qui ne me cache rien de ce qui se passe entre vous, est persuadée que vous ne vous ferez jamais Turc pour elle ; mais je lui ai fait une peinture si vive des plaisirs de

l'amour, que, pour peu que vous promettiez, elle ne demandera pas mieux que de s'abuser elle-même.

Je tressaillis de joie à cette assurance, qui me détermina à tout risquer. Je remerciai l'obligeante Tonton avec tant d'ardeur, & elle se prêta de si bonne grace à mes remerciemens, que je crois que, si nous avions été en place commode, nous aurions fait une répétition du secret qu'elle venoit de m'enseigner.

Mustapha avoit de très-bon vin muscat de Tenedos. Tonton & moi apprîmes à Zambak à en boire. Le premier verre lui parut mauvais, le second passable, le troisième meilleur; insensiblement elle s'y accoutuma: plus elle buvoit, moins elle étoit en garde contre mes attentats. Enfin, Bacchus, d'accord avec l'amour, me fit remporter une demi-victoire.

L'avantage que le vin m'avoit donné sur la sœur de Mustapha, avoit eu trop de charmes pour moi, pour que je négligeasse l'occasion d'en remporter de plus grands. Plein de cette douce espérance, je me rendis auprès d'elle la nuit suivante, avec de nouvelles provisions de vin & d'amour.

Zambak me reçut à son ordinaire; je lui

versai de ma liqueur , qu'elle me jeta au visage. Etonné de cette brusque incartade , je lui en demandai la raison. Ses pleurs répondirent pour elle. Je me précipitai à ses pieds , en la priant de m'instruire de la cause d'un traitement si rigoureux. Oses-tu bien me le demander , double traître , me dit-elle , en versant un torrent de larmes? Regarde , ajouta-t-elle , ouvrant sa simare , regarde l'état où tu m'a mise. Qui voudra de moi à présent ? Le Grand Seigneur vient de me faire demander pour orner son séraïl. Oserai-je paroître devant ses yeux dans l'état où je suis , sans qu'il me punisse sévèrement de l'avoir trompé? Me voilà donc privé à jamais du plus grand honneur auquel une mortelle puisse atteindre. Je lui dis que je savois les moyens de lui rendre les apparences de sa première innocence : elle parut douter quelque instant de l'inaffidabilité d'un si rare secret.

Ce ne fut pas sans peine que je persuadaï Zambak de la bonté du remede que je lui vantois ; elle voulut sur le champ en faire l'épreuve. J'y consentis à une condition. Je vous remettrai , lui dis-je , dans l'état où je vous ai trouvée ; mais puisque je dois vous perdre pour toujours , souffrez que je goute encore avec vous des plaisirs qui vont faire le bonheur d'un autre.

Zambak, à ces mots, m'embrassa étroitement, & me serra dans ses bras. Elle se livra sans retenue à toutes mes caresses, & je me plongeai dans une mer de délices, en présence de Tonton, qui en avoit bien vu d'autres.

J'appliquai ensuite mon remede; & pour lui prouver combien il étoit efficace, jerecommençai avec elle. Cette fleur, qu'un instant voit périr, sembloit n'avoir repris naissance que pour se faire cueillir plus difficilement la seconde fois que la premiere. Zambak, après que je lui eus remis le secret, me combla de ses plus tendres caresses, me remercia, me nomma vingt fois le soleil de son ame, & me promit solemnellement de se souvenir de moi au milieu des grandeurs qui l'attendoient.

Omar étoit un des plus zélés de la Loi de Mahomet. Il me traita fort doucement, comptant par-là m'attirer dans sa Religion, & faire de moi un Prosélyte. Ce bon homme, qui avoit soixante ans, avoit renoncé aux femmes par un principe de piété. Il ne s'occupoit que de la conversion de ses Esclaves, & de l'éducation d'une niece destinée à épouser un Scherif, (ce sont des descendans de

Mahomer.) Ceux de cette famille ne contractent pas d'alliance avec les Etrangers. Son domestique étoit composé d'une Espagnole qui avoit apostasié, d'un Anglois qui branloit dans le manche, d'un Maltois, & de moi.

Omar avoit recommandé à la Renégate Espagnole, nommée Mariquilla, de ne rien épargner pour ma conversion ; de me faire même beau jeu pour m'attirer dans le piège. Mais sa laideur étoit une opposition réelle à ses avances, qui n'étoient que trop intelligibles. Elle étoit seche, & encore plus basanée ; elle se donnoit pour une pucelle de trente-cinq ans : mais, sans la chicaner sur cet article, il étoit aisé de voir qu'elle supprimoit du second les années qu'elle avoit été en nourrice & à l'école.

Je lui faisois cependant exactement ma cour. Elle m'avoit choisi pour servir à la chambre de Nédoua, sa maîtresse ; mais je n'en étois pas plus avancé. Un maudit voile, que portoit Nédoua, étoit un obstacle perpétuel à ma curiosité, d'autant plus que je ne paroissois jamais devant elle, sans avoir pour témoin Omar, ou la Gouvernante éternelle. J'avois tenté divers moyens sans qu'aucun m'eût réussi, quand je m'avisai de mettre

en jeu le principe de nos plaisirs, c'est-à-dire, de jouer du flageolet.

Il me parut que, contre l'ordinaire, on n'y faisoit pas grande attention. J'avois déjà joué pendant quelques jours jusqu'à m'époumonner, sans que personne me fit l'honneur de le remarquer. Je ne savois plus, comme on dit, de quel côté me retourner, lorsqu'un jour que j'étois seul au jardin, pendant le tems de la troisième priere, je vis de loin une personne voilée, qui, de la terrasse du jardin de notre maison, me faisoit signe, avec un mouchoir, d'approcher d'elle. J'y volai, ne doutant point que ce fût Nédoua, le Patron & la Renégate Espagnole étant à la Mosquée.

En effet, c'étoit elle-même qui me dit, quand je fus à portée d'en être entendu, qu'elle me prioit de lui apprendre si c'étoit moi qui, depuis quelques jours, prenoit la peine de l'étourdir régulièrement avec un maudit instrument, dont elle ne pouvoit entendre les sons aigus sans frémir : j'aurois pu dire en ce moment, à l'imitation de Sosie, (cette fille n'aime pas assurément la musique.) Quoique surpris d'un effet contraire à celui que j'attendois, je lui avouai que c'étoit moi-même ; mais en même-tems je l'assurai

que, puisque mon harmonie avoit l'honneur de lui déplaire, je m'abstiendrois dorénavant de lui en écorcher les oreilles ; &, pour lui prouver mon ardeur à la satisfaire, je voulus, en sa présence, faire un sacrifice de la machine harmonieuse.

Non, non, Chrétien, s'écria-t-elle, en voyant mon dessein, je ne veux pas te priver de ce qui fait ton amusement ; il suffit que je n'entende pas jouer d'un instrument si aigre : montre-le moi, ajouta-t-elle, en se baissant & me tendant la main. Nous étions à une trop haute distance l'un de l'autre, pour que cela pût se faire commodément ; mais il y avoit à côté de la terrasse une petite loge qui servoit à serrer les outils du jardinage. Je montai d'abord sur la porte, puis sur le toit ; de-là, en m'élançant, j'atteignis le balcon de la terrasse, & me voilà dessus, le tout en un clin d'œil.

Nédoua, surprise de me voir si près d'elle, fit un mouvement pour se retirer : je l'arrêtai par ses habits, & mettant un genou en terre, je lui présentai respectueusement le flageolet, qu'elle prit en hésitant. Après l'avoir quelque tems tenu sous son voile, elle me le rendit. Je saisis ce moment pour lui baisser la main ; elle ne fit qu'un médiocre

effort pour la détacher de ma bouche, que je coloïs dessus. L'autre main vint au secours de celle que je tenois ; je la pris aussi, & baissant avec ardeur, tantôt l'une, tantôt l'autre, j'entendis Nédoua pousser un demi-soupir.

Je quittai ses genoux, & la prenant dans mes bras, elle se laissa porter sans résistance jusques dans sa chambre. Je la priois avec instance de me permettre de la voir, lorsque j'entendis ouvrir la premiere porte de son appartement, qui étoit toujours exactement fermée quand elle y étoit seule. Je décampai au plus vite par le même chemin que j'étois venu.

Je m'enfonçai dans le jardin, pour me remettre à l'aise de l'émotion qui m'agitoit. Je me plaisoïs à réfléchir sur une aventure, dont le commencement me faisoit espérer une joyeuse conclusion : la beauté des mains que j'avois baïsées, étoit si parfaite, que c'étoit un admirable préjugé pour les appas cachés de la cousine du Prophète ; & le peu de résistance que Nédoua avoit opposée à mes empressemens, me faisoit croire qu'une si belle proie ne pouvoit m'échapper, pour peu que je trouvasse l'occasion de me revoir seul avec elle.

Je ne pouvois voir Nédoua facilement que le Vendredi. J'écrivis un petit billet, dans lequel je lui marquois, en peu de mots, de contrefaire la malade le Vendredi prochain, pour se dispenser d'aller à la Mosquée. Si, dis-je, elle feint la plus légère indisposition, je suis de la famille; si, au contraire, j'attendrai que mon mérite ait fait une assez forte impression sur elle, pour la réduire au point où je la veux.

La nuit vint, & bercé par tant de douces idées, je gagnai ma chambre, & me couchai; je m'endormis si profondément, que Mariquilla s'étoit glissée dans mon lit; (car j'en avois un dans cette maison.) Que dis-je? elle étoit à mes côtés, sans que j'en eusse rien senti. Je ne m'éveillai qu'à certain empotement de sa part, qui n'étoit pas une preuve de chasteté, dont elle faisoit parade; & si, dans ce moment, ma situation lui donna quelques espérances, elle eut le déplaisir de les voir avorter, lorsqu'à mon réveil je m'aperçus que Mariquilla n'étoit pas celle qui s'étoit emparée si fortement de mes sens pendant mon sommeil.

Vainement étoit-elle dans un état de pure nature. Ses caresses redoublées m'inspirerent d'autant plus de mépris & de haine, que je

m'imaginai que son entreprise étoit concer-
tée avec Omar : je le croyois à la porte , ac-
compagné du Cadi , à dessein de me forcer
à la circoncision , attendu l'état dans lequel
je me trouvois surpris avec une Mahomé-
tane.

Cette idée s'empara si fortement de moi ,
que , la repoussant brusquement , pour ne pas
dire avec brutalité , je me tirai des bras de
l'emportée , en l'apostrophant dans des ter-
mes qui auroient dû la couvrir de honte , si
elle en avoit été susceptible.

Je gagnai l'écurie , au dessus de laquelle
je couchois , & j'attendis , entre deux che-
vaux , qu'il plût à cette Espagnole de me
céder mon lit. L'impatience me prit ; je
remontai dans ma chambre , je n'y trouvai
personne : cependant Mariquilla ne pouvoit
en être sortie sans que je l'eusse vue. Je fis
une perquisition si générale , que je décou-
vris , à moitié de la hauteur du mur , une
espèce de fenêtre ; je jugeai que la Renégate
avoit pris ce chemin pour se rendre chez
moi & en sortir. Je remis au jour à m'en
éclaircir entièrement , & je passai le reste de
la nuit dans un sommeil inquiet.

J'appris le lendemain que l'Espagnole étoit
au lit , malade , & je ne m'en embarrassai

guere : son absence me facilita les moyens de faire lire mon billet à Nédoua. Je le lui présentai à la vue , tout ouvert , ne voulant pas le lui donner , crainte d'accident. Cependant , comme elle me tendoit la main , je le lâchai ; elle me le rendoit , quand Omar entra. Nous demeurâmes si surpris , que je le laissai tomber ; mais revenant promptement à moi , je le mis dans ma bouche , après l'avoir ramassé , en disant au Patron que je commençois déjà à faire usage de ses *leçons* (*). Le bon-homme en fut si charmé , qu'il m'embrassa fort affectueusement. J'avalai le billet , qui n'étoit pas d'un grand volume.

J'eus peine à modérer ma joie , quand je crus pouvoir facilement conjecturer , par la force d'agir de Nédoua , qu'elle ne me savoit pas mauvais gré de ma témérité passée. J'en tirai un préjugé flatteur pour toutes celles que je méditois.

Enfin , le jour que j'avois marqué à Nédoua , arriva : c'étoit pour le Vendredi , que je lui avois écrit de contrefaire la malade. Effectivement , le Patron , sa niece & Mari-

(*) Les Turcs croient que le nom de Dieu est écrit invisiblement sur tous les petits morceaux de papier qu'ils ramassent ; ils ne manquent jamais de les avaler.

quilla allerent le matin à la Mosquée, d'où, environ une heure après, on rapporta Né-doua, qui s'étoit trouvée mal pendant la priere. Je fus autant & plus charmé de cet accident, qu'Omar n'en fut alarmé en l'apprenant à son retour. Je fus de lui que cette incommodité, qui avoit passé légerement, n'avoit laissé à sa niece qu'une foiblesse qui l'empêcheroit d'assister à la priere de l'après-midi.

Il restoit à endormir & à écarter le Maltois & l'Anglois, pour être le maître de la maison pendant l'absence du Patron & de la Gouvernante, qui devoient aller entendre la lecture de l'Alcoran à la Mosquée. Mes compagnons étoient fort ivrognes de leur naturel, & ils ne manquoient jamais d'aller boire dans quelque *Bague*, quand ils en avoient les moyens; je leur procurai ce plaisir.

J'accompagnai, jusqu'à la Mosquée, Omar & Mariquilla. En sortant avec eux du logis, j'avois semé, dans la cour, à peu près deux douzaines d'*aspres*, que mes camarades ramaſſerent soigneusement, dès qu'ils les apperçurent. A mon retour, je trouvai mes gens sur la porte d'Omar; ils me demanderent, avec empressement, si je voulois rester à la maison, pendant qu'ils iroient sur le port appren-

dre , s'ils le pouvoient , des nouvelles de leurs parens.

J'étois trop complaisant , pour leur refuser ce petit service : ils partirent. Je fermai exactement la porte après eux ; & quand je fus bien assuré que personne ne pouvoit rentrer sans ma permission , je volai sur la terrasse , de-là , par une fenêtre ouverte , j'entrai dans la chambre de Nédoua , qui , couchée sur une pile de carreaux , dormoit ou feignoit de dormir. Je levai son voile.

Jamais je n'ai rien vu de si brillant. Les lys , les roses , tout ce qu'on peut imaginer de plus frais & de plus beau , étoit répandu sur son visage. Je demeurai saisi d'admiration à la vue d'un si parfait assemblage de belles choses. Mes yeux éblouis , ne pouvant en rapporter l'éclat , furent forcés de se baïsser sur une gorge..... Ami Lecteur , donnez carriere à votre imagination : je ne sache point de termes qui puissent exprimer tant de charmes ; & ces charmes avoient à peine seize ans. Nédoua se réveilla , fixa sur moi des yeux..... je crus voir les Cieux ouverts.

Ma langue embarrassée cherchoit vainement à se délier pour exprimer ce que sentoit mon ame : un mouvement d'adoration , dont je ne fus pas le maître , me précipita aux

aux pieds d'une Divinité. Un instant me remit de ma surprise : je levai sur elle un œil timide, qu'un sourire gracieux rassura : j'osai regarder fixement le Soleil.

La niece d'Omar me tendit, d'un air enfantin, une main qu'il sembloit que je voulusse dévorer par d'avides baisers, quoique naturellement hardi, pour ne pas dire effronté, auprès des Turques, la divine Nédoua m'avoit inspiré une retenue qui ne cherchoit qu'à s'évanouir ; son action me fit hazarder des témerités qui me réussirent.

J'étois trop entreprenant, pour rester en si beau chemin. *Vous me faites malade*, disoit, dans son langage, Nédoua, d'un ton languissamment dououreux. Enfin, je me vis au comble du plus parfait bonheur, & incorporé dans la famille du Prophète.

La niece du Schérif étoit d'une grande simplicité. Elle me fit les questions les plus ingénues sur la nature du mélange de plaisir & de douleur qu'elle venoit d'éprouver. Un babillard auroit essayé de lui en faire comprendre les causes, avec un verbiage qui l'auroit ennuyée sans l'instruire ; heureusement pour elle que je ne l'étois point. En revanche, j'avois une pratique qui la mit au fait par des expériences sensibles & réitérées.

Nos plaisirs furent mêlés d'une vive crainte: Un inconvenient que je n'avois ni prévu, ni prévenu, me jetta dans un horrible embarras. Peut-on songer à tout, dans certains momens?

J'avois pris des précautions pour que la simare & le caleçon de Nédoua ne reçussent point de macule, & j'avois totalement négligé les carreaux de satin blanc, sur lesquels je l'avois trouvée couchée. Celui d'entr'eux qui avoit supporté le fardeau amoureux, pouvoit faire découvrir, finon tout le mystere dont il avoit été témoin, du moins une partie. Cette observation me fit trembler de frayeur. Ce fut en vain que je lavai, que je frottai; je faisois le mal plus grand qu'il n'étoit.

Nédoua qui, malgré sa simplicité, conçut le sujet de mes craintes, augmentoit ma douleur & mon embarras par ses pleurs & ses regrets. Partagé entre le soin d'arrêter les uns, de calmer les autres, & celui de corrompre le témoin, j'étois dans une perplexité d'esprit inconcevable. Je pris enfin le parti de séquestrer le carreau; il est vrai qu'on pouvoit s'appercevoir qu'il manquoit; mais un pareil meuble ne peut-il pas s'égarer ou se perdre?

Je gagnois mon appartement, résolu de le dérober aux plus exactes perquisitions, quand je vis quelques poulets qui venoient au-devant de moi. J'étois leur pourvoyeur; leur vue me fit naître une idée. J'en pris un que j'égorgeai au pied de la terrasse; je jettai le coussin dans son sang, observant que ce fût du côté qu'exigeoit le déguisement. J'instruis Nédoua de ce qu'elle avoit à faire: elle devoit dire que, voulant se servir du carreau pour s'appuyer sur le balcon de la terrasse, elle l'avoit fait tomber sans y penser. Cette scène devoit être jouée dans le moment que l'oncle & Mariquilla entreroient dans son appartement.

L'heure du retour de la Mosquée arriva; je quittai la belle Nédoua. Le Patron & Mariquilla revinrent, & le stratagème réussit à souhait.

Cependant je n'étois pas sans inquiétude; je craignois que l'ingénuité de Nédoua ne fit découvrir à l'Espagnole ce que j'avois tant d'intérêt qu'elle ignorât. Sa jalouſie m'auroit perdu sans ressource. L'honneur d'appartenir au Prophète par les femmes, ne m'auroit pas fait trouver grâce devant sa postérité.

La nuit même Mariquilla vint dans ma chambre. Je la reçus moins mal que la pre-

miere fois , parce que je crus qu'elle alloit m'apprendre des nouvelles du jour , & que je voulois , sur cela , m'assurer de sa discré-
tion. Elle ne me parla que de son amour ; je
lui laissai concevoir des espérances qu'elle
porta aussi loin qu'il lui plut. Je ne fais si
elle ayoit aimé l'Anglois avec autant d'a-
charnement qu'elle en avoit pour moi ; mais ,
selon ses discours , il n'y avoit rien qu'elle
ne fût capable d'entreprendre pour unir son
sort au mien.

Le lendemain , je trouvai moyen de ren-
dre à Nédoua une visite nocturne , sans met-
tre personne dans ma confidence. Mon ap-
partement n'étoit séparé de celui qu'occupoit
Omar , que par une petite galerie , dont on
ne faisoit point usage , quoique ce fût par-là
que Mariquilla s'introduisoit chez moi , au
moyen de la fenêtre dont j'ai parlé. L'Espa-
gnole avoit la clef de la porte de la galerie ,
du côté de l'appartement de Nédoua , con-
tigu au sien. J'avois d'abord imaginé de m'in-
troduire auprès de la niece d'Omar , par cette
voie ; mais il auroit fallu tromper ou endor-
mir sa Gouvernante. Le premier étoit ris-
quable ; le second étoit fort facile : j'aurois
fait prendre du pavot à l'Espagnole , & pen-
dant son sommeil , je me ferois introduit au-

près de son Eleve. Tout cela avoit ses inconveniens. A force de chercher, je trouvai un expédient bien plus sûr.

La porte du jardin se ferloit tous les soirs ; il étoit question d'entrer dedans pour esca- lader la terrasse : on ne pouvoit forcer la porte , ni en avoir une clef. Par où donc s'y introduire ? Par le soupirail de la cave. Oui, ce fut le chemin que je pris. La cave , qui étoit sous une partie de la maison , avoit deux soupiraux , un dans la cour , l'autre dans le jardin ; par le moyen d'une corde & de deux crochets , je me dévalois par l'un , & me guin- dois par l'autre , du jardin sur la terrasse , & de-là chez Nédoua , où je m'introduisois par une fenêtre.

L'aimable enfant que la parente du Prophète ! Elle me demandoit si naïvement un enfant mâle qui pût augmenter la race des Schérifs , que j'avois bien de la peine à m'em- pêcher d'en rire. Cependant je l'assurois que tout ce que je faisois tendoit à lui donner cette satisfaction ; mais que si elle vovoloit que ses prières fussent exaucées , il falloit gar- der un profond secret sur cette affaire ; & elle me le promettoit fort affectueusement.

Autre puérilité. Elle ne me permettoit pas de la toucher , que préalablement nous n'eus-

sions assuré le cousin de Mahomet , que la propagation de sa famille étoit l'unique but de notre union copulative.

¶ Ce fut dans ce tems que j'appris une chose assez plaisante , & que j'avois ignorée jusqu'alors. Je n'avois eu en France qu'une connoissance fort superficielle des femmes ; leurs beautés cachées l'avoient toujours été à ma vue ; & n'ayant jamais eu de commerce intime qu'avec des Turques , j'ignorois que les autres femmes comme elles fussent pourvues d'un certain ornement naturel , dont les Musulmans de l'un & de l'autre sexe sont obligés de se priver par un article de leur Loi.

¶ Je ne sais à quoi pensoit le luxurieux Mahomet , quand il les chargea de cette obligation. L'ornement dont je parle fait une beauté où l'œil s'arrête avec volupté. L'Instituteur de l'Ordre de la *Toison* devoit en avoir une haute idée.

¶ Quoi qu'il en soit , Mariquilla , devenue Mahométane , devoit se conformer aux usages ; & je la trouyai un jour consultant un miroir , qui l'aïdoit à remplir le précepte en question. Mahomet enjoint aux deux sexes de se faire eux-mêmes cette opération. Les Turcs se servent pour cela d'un rasoir , ou de petites pincettes ; ils ont bien certaine terre ,

qui, mêlée avec de l'orpiment, fait le même effet ; mais son fréquent usage expose à de fâcheux accidens ; & les Turcs préfèrent le rasoir, ou une petite douleur, à cette composition, qui rend la partie sur laquelle on l'applique, comme du maroquin, & y laisse souvent des marques désagréables.

Mariquilla, qui ne fut pas autrement surprise de se voir découverte, me mit au fait de l'opération. Je l'exhortai à ne pas négliger une chose si essentielle à la Religion qu'elle avoit embrassée, d'autant plus que l'amour qu'elle avoit conçu pour moi l'auroit peut-être fait rentrer dans sa première Religion, pour m'engager à l'épouser, ayant résisté jusqu'alors à prendre le turban.

Quel Esclave avoit jamais été plus heureux que moi ? Nédoua me combloit d'amour ; Mariquilla étoit à mon très-humble service. Pouvois-je donner le nom de travail à celui dont j'étois chargé ? Le souvenir de ma patrie s'effaçoit peu à peu au milieu de tant de plaisirs. Les exhortations ridicules & souvent réitérées d'Omar, dont le zèle ne se ralentissoit pas, malgré mon incrédulité, faisoient le seul désagrément que j'essuyasse chez lui. Tant de bonheur pouvoit-il durer long-tems ?

Un accident cruel, une catastrophe terrible mit à deux doigts de ma perte, & me fit voir la mort & toutes ses horreurs.

La facilité avec laquelle j'avois à m'introduire pendant la nuit auprès de Nédoua, & les plaisirs dont je me rassasiois avec cet aimable enfant, avoient endormi ma prudence sur le compte de Matiquilla. L'amoureuse Castillane étoit venue deux ou trois nuits dans ma chambre sans m'y trouver. Surprise de mon absence, elle ne m'en parla pas, & se mit en sentinelle sur la galerie; elle me vit aller & revenir par le soupirail. La nuit suivante, cachée dans le jardin, dont elle avoit la clef, elle ne douta plus que son Eleve ne fût l'objet de mon empressement, & celui de mes froideurs pour elle, en me voyant monter sur la terrasse.

Poussée d'une horrible jalouse, l'Espagnole résolut ma perte, & me dénonça à Omar. Pendant qu'une nuit, enivré d'amour, je dormois dans les bras de la niece du Schéritif, il me porta un coup de poignard dans le côté. A ce terrible réveil, j'envisageai, du premier coup d'œil, les supplices qui m'étoient préparés. Omar, certain de mon crime, se préparoit à redoubler, quand Nédoua, qui s'étoit réveillée au cri que j'avois

poussé, se précipita au-devant du coup qu'elle reçut dans le bras.

Le furieux Schérif, outré de honte & de désespoir, faisoit tous ses efforts pour m'arracher des bras de sa niece, qui, de son corps d'albâtre, couvroit le mien ensanglé.

La vue de mon sang, celle de Nédoua, étendue presque sans vie, exciterent chez moi une fureur que je n'avois jamais ressentie. Je tombai sur Omar ; deux coups de son poignard, dont je l'avois désarmé, me firent raison de la barbarie qu'il avoit exercée sur moi & sur cette aimable fille. Il tomba mort à mes pieds.

L'image de ma maîtresse expirante, le sang que je perdois, firent une si violente impression sur mon corps & mes esprits, que je tombai sans mouvement entre le cadavre d'Omar & le corps de sa niece.

Revenu de mon évanouissement, je me trouvai chargé de fers, & un Cordelier à côté de moi, qui me conseilla, pour sauver mes jours, de contrefaire le fou ; ce que je n'eus pas de peine à faire.

C'est une loi sacrée en Turquie qu'on révere les Fous.

Le Moufti rendit un Arrêt par lequel il

déclaroit qu'étant convaincu de folie , on ne pouvoit , suivant la Loi , me faire mourir , quoique je l'eusse mérité.

J'avois choisi un genre de folie qui avoit paru si réjouissant au Pontife Musulman , qu'il voulut m'avoir à son service.

Le Moufti me constitua son fou en titre d'office. L'emploi de divertir mon nouveau Maître , me donnoit chez lui une liberté dont je n'abusai pas d'abord. Il avoit un haram rempli de fort belles femmes , & j'affectois de n'en pas approcher. Il m'avoit fait venir devant elles pour les réjouir par mes contes & mes postures ; mais j'avois fait paroître tant de dégoût à leur vue , qu'il s'étoit facilement persuadé , qu'à travers les ténèbres qui offusquoient ma raison , je distinguois que c'étoit ce sexe enchanteur qui m'avoit mis à deux doigts de ma perte. Cette idée s'étoit si bien imprimée chez lui , qu'il avoit donné ordre de me laisser entrer dans les lieux les plus secrets , pensant que mon aversion pour les femmes me les feroit toujours éviter.

Ce Moufti avoit épousé quatre femmes : une Géorgienne , une Tartare Circassienne , une Flamande & une Hollandoise. C'étoit bien plus qu'il n'en falloit pour un homme qui

courroit la soixantaine ; aussi je pris sur moi de le soulager à l'acquit de sa conscience.

Je n'avois encore vu les femmes , dont je viens de parler , que voilées : à l'égard des autres Esclaves femelles , comme elles n'avoient pas l'honneur de partager les bonnes graces du Patron , on les laissoit aller sur leur bonne foi. Il n'y avoit parmi elles qu'une Vénitienne qui méritât quelque attention.

Les femmes , prévenues de mon aversion pour elles , me faisoient tous les jours quelques niches , dont je me revenchois quelquefois brutalement , sur-tout quand elles se trouvoient plusieurs ensemble ; ce qui arrivoit souvent.

Un jour que , dans le jardin , elles se tennoient par les mains , & formoient autour de moi un cercle , dont je feignois de vouloir m'échapper , quoique je n'en eusse guere d'envie , un homme de mon tempérament ne s'avise pas de vouloir forcer une barriere composée de huit femmes à demi-nues , j'essayois cependant d'y parvenir , mais fort mollement. Je me présentois tantôt à l'une , tantôt à l'autre , & je prenois des libertés qui , les excitant à rire de toutes leurs forces , me faisoient présumer que j'aurois bon marché de celles que je pourrois tenir tête à tête.

Devenu plus hardi avec elles par ces différentes tentatives, je me cachois dans le jardin, dont je savois tous les détours, pour épier l'occasion de croquer quelques brebis du Pasteur Musulman. Un matin, que j'étois à l'affûr dans un petit bosquet, j'y vis entrer la Circassienne, qui, après s'être soulagée d'un léger besoin, m'apperçut à quelques pas d'elle : mon premier mouvement fut d'aller à sa rencontre, & le sien fut de m'éviter ; cependant, la crainte d'être surpris, ou qu'elle même me décelât, me fit aller d'un côté, pendant qu'elle prenoit un chemin opposé.

Nous avions à peine fait quelques pas pour nous éviter, que nous nous retournâmes comme de concert. Je crus voir dans les yeux de la Tartare, qu'elle n'avoit rien de la féroceur dont on accuse sa Nation. J'avancai pour la joindre ; elle fit la moitié du chemin ; & quand nous fûmes à portée, elle se jeta à mon col avec un emportement dont il me fut facile de comprendre la cause.

Le lieu étoit commode, l'occasion belle ; je profitai de l'un, & ne laissai pas échapper l'autre, le tout dans un profond silence. La Circassienne, qui, en me quittant, mit le doigt sur la bouche pour me recommander

le silence , vint le lendemain à pareille heure dans le même endroit , dont elle n'avoit pas oublié le chemin. Si nous parlâmes un peu plus dans cet entretien , que pendant celui qui l'avoit précédé , nous n'agîmes pas tant , & ce ne fut pas ma faute , mais bien celle de *Fatima* ; la plus considérable des femmes du Patron , qui nous surprit inopinément.

A son aspect , la Tartare se déroba de mes bras ; & me retournant pour l'arrêter , je ne fus pas moins effrayé qu'elle à la vue de la Turque. Je n'en ferai pas le fin ; je fus saisi d'une si grande peur , que j'eus beaucoup de peine à me soutenir. Cependant *Fatima* , qui avoit arrêté la Circassienne , n'eut pas de peine à me retenir aussi , moi , à qui il ne restoit pas seulement le courage de fuir. Elle nous mit vis-à-vis l'un de l'autre , & après nous avoir quelque tems considéré , elle nous passa les bras au col ; puis approchant son visage du mien : *carefsez-moi aussi* , me dit-elle. Ce peu de mots chassa une partie de ma frayeur ; mais je ne pus sitôt me remettre du tremblement qu'elle m'avoit causé. La Tartare , qui revint à elle plus promptement que moi , comprenant de quelle importance il étoit que *Fatima* ne s'en retourât pas mécontente , dissipoit un reste de crainte. Enfin ,

je m'en tirai le moins mal que je pus, mais beaucoup mieux, j'en fus sûr, que mon Patron: aussi la Turque me fit-elle connoître qu'elle étoit satisfaite.

Les deux Dames se firent beaucoup d'amitiés, & convinrent de ne faire part de leur bonne fortune à aucune de leurs compagnes. De mon côté, je promis d'être discret sur l'article.

La Tartare se retira avec Fatima, & bien fâchée, je crois, d'avoir eu une si belle occasion en pure perte, & d'être obligée de partager, avec une rivale, un trésor dont elle se seroit bien accommodée à elle seule.

Les jardins du Moufti étoient grands, bien cultivés. Les Esclaves qui les entretenoient, en sortoient toujours aux heures que les femmes venoient s'y promener; c'est-à-dire, le matin, entre la première & la seconde priere, & le soir, après la quatrième. C'étoit aussi à ces heures que je m'y rendois souvent avec le Patron, & quelquefois sans lui. Quand je l'accompagnois, j'évitois toujours les femmes, & il se plaitoit à me faire tenir en leur présence par ses Eunuques; dans son absence, je m'apprivoisois.

Fatima & la Circassienne y venoient presque tous les matins seules, & pour cause; &

souvent le soir j'allois dans un endroit écarté de celui dont on faisoit la promenade ordinaire. Je lisois dans les yeux & les mouvements de ces pauvres Recluses, qu'elles eussent bien été de l'humeur de Fatima & de sa compagne, quoiqu'elles ne sussent rien du secret. Je donnois à l'une, quand je croyois n'être pas vu des autres, des coups-d'œil significatifs, & on y répondoit. Il ne manquoit que l'occasion, & je travaillois de tout mon pouvoir à la faire naître.

Sur le soir d'un jour qu'après avoir diverti mon Patron & quelques Seigneurs Turcs, qui l'avoient visité, j'étois retiré au fond du jardin, pour me délasser des fatigues de la journée; un soir, dis-je, que je dormois dans une grotte de rocaille, un bruit confus, frapant mes oreilles, me réveilla. Je jettai la vue autour de moi, & ne découvris rien; mais j'entendis, à quelques pas, des voix de femmes, qui sembloient se disputer. Guidé par le bruit, j'aperçus la Hollandoise & la Géorgienne, qui se disoient réciproquement force injures, l'une en bon Turc, l'autre en son baragouin.

J'approchai des Dames, qui me firent connoître, par leurs discours, que j'étois le sujet de la noise, que je tâchai d'appaïser. Chacune

disoit des raisons que je trouvois également bonnes, puisqu'elles tendoient à la fin que j'envisageois. Je leur proposai un accommodement, qui fut la source d'un nouveau procès. Elles ne pouvoient passer que l'une après l'autre, & comme je destinai le mouchoir à la Géorgienne, qui étoit bien plus belle que sa rivale, cette dernière ne voulut pas céder la préférence.

Si des femmes, dans la disposition d'esprit où étoient celles-là, avoient été capables de raison, je les aurois fait tirer à la courte paille; mais l'une vouloit, aussi vouloit l'autre.

La Géorgienne fendoit ses prétentions sur ce que, m'ayant découvert la première, il étoit juste qu'elle eût la préférence. La Hollandaise menaçoit de faire beau bruit, si elle ne l'avoit: c'étoit un des plus grands embarras dans lequel je me fusse vu.

Je trouvai cependant moyen de les accorder. J'avois fait tout le jour un exercice trop violent, pour que je pusse présumer de les contenter également. C'est pourquoi, autant pour mon honneur & mon repos, que pour terminer la question, je proposai de remettre la partie au lendemain, à pareille heure, & je les fis convenir que, la première au rendez-

VOUS,

vous, auroit, comme de raison, la préférence. La Hollandoise ne parut pas contente de la décision d'un fou; & quoiqu'elle y consentît, elle me quitta d'un air froid, que j'attribuai au climat où elle avoit pris naissance: Les yeux de la Géorgienne, au contraire, m'assurerent de sa ponctualité: aussi n'y manqua-t-elle pas.

Il n'y avoit pas long-tems que le Moufti en avoit fait l'emplette; &, à en juger par le peu d'impression qu'il avoit fait à ses appas, je ne devois pas m'étonner de l'empressement que toutes ces femmes faisoient paroître pour moi.

La Hollandoise qui se vit devancée, attendit en patience, &, suivant la convention, le tems qu'elle devoit entrer en danse: elle eut son tour.

J'épiais sans cesse l'occasion de faire tomber dans mes filets le reste des oiseaux de la voliere du vénérable homme, lorsqu'il mourut subitement.

J'eus l'avantage d'être présenté au Monarque Ottoman, & le bonheur de lui déplaire. On avoit instruit ce Prince du sujet de ma folie, & peur-être crut-il trop risquer, en introduisant un fou de mon humeur dans son

sérail. Ce Prince me donna à un Janissaire en présent.

Ce Janissaire se nommoit Rustan; il avoit une mère, une femme & une fille.

Je ne plaisois guere à la mère, qui étoit une vieille refroignée, & qui auroit bien voulu se défaire de moi; mais on ne se débarrasse pas aisément d'un fou.

Le lendemain de mon arrivée chez Rustan, étoit un Vendredi, & il falloit qu'il allât coucher à la chambrée, pour se faire voir au Trésorier, afin de conserver sa paie. J'aidai aux femmes à faire le ménage, tant bien que mal, c'est-à-dire, que je faisois une chose pour l'autre: la vieille murmuroit, & les jeunes riaient; ce qu'ayant apperçu, elle sortit, & revint peu après, accompagnée d'un Serrurier, qui m'attacha, par une jambe, à un poteau qui soutenoit le toit de l'écurie où je logeois. Bien loin de m'opposer à cette opération, je riais & chantois pendant qu'on la faisoit. Je me couchai sur la paille, & la femme de Rustan vint me dire de ne pas me me chagriner, & que, dans le tems que sa belle-mère seroit à la priere, elle viendroit me voir. J'attendis en patience l'effet de sa promesse.

Cette femme se nommoit Chéra; elle étoit assez gracieuse; mais il y avoit une grande différence entre elle & sa fille. Chémané, c'étoit son nom, étoit une petite brune extrêmement vive: un beau tour de visage, de grands yeux, le nez un peu retroussé, une bouche raisonnement petite, & une fossette au menton, le tout faisoit de Chémané une fille fort jolie, & d'environ dix-huit ans. Il est vrai qu'elle étoit d'une pâtre un peu bise; mais elle étoit d'une fermeté qui la dédommagoit de ce petit défaut. Sa mere n'avoit pour elle que sa taille, une jambe admirable, & une blancheur extraordinaire. Je n'ai jamais vu de blonde plus blonde, sans en avoir la fadeur.

Cette femme se rendit près de moi, suivant sa promesse; elle me pria de jouer du flageolet: je crus que ce n'étoit qu'un prétexte, & je voulus en agir avec elle selon ma louable coutume; mais je me trouvai bien loin de mon compte. Surpris de cette nouveauté, je redoublai inutilement mes tentatives. Comment, dis-je en moi-même, je raterai celle-ci? C'est une chose inconcevable: me résister à moi, qui ai toujours été prévenu par les avances les plus flatteuses; cette femme est assurément pétrie d'un autre

limon. Nouveaux efforts, nouvelles résistances. J'en fus si piqué, qu'oubliant les divers périls que j'avois courus, en suivant l'impétuosité de mon tempérament, je poussai les choses jusqu'à une violence brutale.

Sans faire le moindre cri, sans dire un seul mot, Chéra se défendit avec une adresse qui fit disparaître mon ardeur : tels deux champions qui, après un long combat, où la force & l'adresse ont balancé la victoire, prennent un moment de repos pour recommencer avec plus de vigueur, & se porter des coups plus certains ; tels, dis-je, Chéra & son Esclave, en reprenant haleine, se considéroient réciproquement, l'un, pour découvrir la foiblesse de l'ennemi, l'autre, pour se tenir en garde contre une nouvelle attaque.

Enfin, lassé d'une résistance pour moi sans exemple, je quittai le combat, remportant le frêle avantage d'apprendre, aux dépens de quelques égratignures, qu'on ne peut disposer d'une femme malgré elle.

Peu s'en fallut que je ne pleurasse de dépit. Les plus belles ne m'avoient point coûté le moindre effort ; & une femme d'une médiocre beauté flétrissoit en un moment, par une résistance inouie, les myrthes que ceignoient un front toujours victorieux.

Je regardois Chéra en exprimant mon dépit par des gestes, lorsqu'elle me dit avec douceur : Chrétien, ne sois pas fâché ; si un fou étoit capable d'entendre raison, tu approuverois celle qui me fait te résister. Eh ! quelles sont, répondis-je brusquement, ces belles raisons ? Je ne suis pas encore assez fou pour ne pas les comprendre : expliquez-vous. Comment, dit-elle, tu parles en homme sensé ? Aussi le suis-je, repliquai-je ; je ne suis devenu fou que par artifice. Je fus bien fâché de m'être si étourdiment découvert ; & Chéra, qui vit ma peine, m'assura obligamment qu'elle ne trahiroit pas mon secret. Puisque je ne parle pas à un insensé, écoute-moi, continua-t-elle, & tu verras que je n'ai pas tort avec toi. Alors elle m'expliqua ce que c'étoit que la Secte des Besthachites.

Besthac, leur Patriarche, en permettant à ceux d'une même famille de se mêler indistinctement, & sans scrupule, les uns avec les autres, damna irrémissiblement les femmes qui s'attachent à d'autres qu'à leurs maris. Si j'étois encore fille ou veuve, ajouta Chéra, je ne te refuserois rien ; mais j'ai un mari pour qui je suis obligée de me réserver toute entiere ; c'est pourquoi ne me

tourmente plus, ce seroit inutilement. Chémané, ma fille, si elle le veut, peut profiter d'un avantage dont je voudrois bien être en état de jouir; mais prends garde que son pere ne s'en apperçoive; il ne seroit peut-être pas content de te voir partager les plaisirs qu'il goûte avec elle.

Avec elle, repris-je, extraordinairement surpris! avec sa fille! Quoi, le pere de Chémané se porte à cet excès du brutalité? Que tu es simple avec tes expressions, repliqua Chéra en souriant; n'est-il pas naturel que celui qui a planté & cultivé un arbre, en mange le fruit? Oh! naturel tant qu'il vous plaira, répondis-je, avec précipitation: ce fruit-là doit être diablement acré pour la conscience d'un pere; &, dans mon pays, parmi ceux de ma Religion, un pere & une fille qui useroient d'un droit, à votre sens, si naturel, seroient grillés jusqu'aux os.

La vieille mere, qui se fit entendre à la porte, obligea Chéra de me quitter; après quoi je m'étendis sur la paille, où je m'endormis fort paisiblement.

Je me réveillai peu après la cinquième priere, au bruit que l'on fit à ma porte. C'étoient Chéra & sa fille, qui venoient me rendre visite pendant le sommeil de la bonne

vieille Rustan. Elles prirent place près de moi ; c'est-à-dire , Chémané à mes côtés , & Chéra un peu plus éloignée. La conversation fut d'abord générale , puis je la liai plus particulièrement avec sa fille.

Dans l'obscurité , j'avois préludé. Chémané se prêtoit de si bonne grace à cet entretien particulier , qu'il cessa d'être général. Chéra , en mere , dont le modele n'a pas , je crois , été fait en France , sortit dans la cour , pour voir apparemment d'où venoit le vent. La petite Chémané étoit en effet ronde & ferme comme une pomme.

Déjà j'avois un pied dans la Secte des Bes-
thachites , quand Chéra , en rentrant brus-
quement , nous fit remarquer une lumiere
extraordinaire , qui , peu après , fut suivie de
cris & de hurlemens effroyables. C'étoit le
feu qui avoit pris dans notre quartier. Les
femmes se sauverent ; ce que je ne pus faire ,
enchaîné comme j'étois. Le péril menaçoit ,
quand Rustan arriva , & avec trois coups de
sa hache d'arme , il rompit ma chaîne & me
mit en liberté. Je me refugiai chez la veuve
d'Assan , qui me reçut parmi ses Esclaves.

LA veuve d'Assan , qui , depuis la mort de
son époux , se dédommageoit de la contrainte

avec laquelle elle avoit vécu avec lui , me reçut à visage découvert : elle se nommoit Indgi ; elle courroit la quarantaine ; mais par le fréquent usage du serquis , qui est une herbe qui croît aux environs de la Mecque , elle avoit conservé toute sa fraîcheur , & paroifsoit n'avoit pas plus de vingt-cinq ans. Cette femme , sans se mettre plus en peine de Mahomet & de ses dogmes , que des façons de faire de sa Nation , n'avoit d'autres soins que de se procurer tous les divertissemens dont elle se sentoit susceptible. Confinée d'elle-même à la campagne , elle se livroit sans bornes à tous ses désirs. Les plaisirs de l'amour & ceux de la bonne chere partageoient son tems le plus précieux. Sa maison étoit l'antipode du séral de sa Hautesse. On n'y voyoit que des Esclaves mieux faits les uns que les autres , & pas l'ombre d'un Eunuque.

Son mari lui avoit laissé des trésors immenses , & elle en faisoit un usage conforme à l'impétuosité de son tempérament.

Je plus beaucoup à la veuve d'Assan. Cela pouvoit-il être autrement ? Un garçon comme moi , à la force de son âge , brun & large d'épaules , elle comprit bien , à ma tournure , que je devois avoir de grandes qualités cor-

porelles , si je n'avois pas celles de l'esprit ;
car je contrefaisois toujous l'insensé.

Je restai chez Indgi , qui débuta , pour ébaucher la connoissance , par me faire boire quelques verres de vin , dans le dessein de m'exiter , disoit-elle , à deux femmes qui la servoient , à faire quelque chose dont elle pût tirer du plaisir. Voyant de quoi il étoit question , je jouai du flageolet , je dansai , mais modérément. Je fis des contes qui avoient un peu plus que le mot pour rire : Indgi s'animoit par degrés. A un certain signal , ses femmes nous laisserent seuls.

On reçoit , de la part d'un fou , des choses qu'on regarderoit d'un autre œil , venant d'un personnage réputé raisonnable. D'ailleurs , la veuve d'Assan avoit l'esprit trop bien fait , pour se choquer mal-à-propos de certaines façons de faire , qui se trouvoient d'autant plus de son goût , qu'elle auroit été bien fâchée de me voir renfermé dans les bornes d'un respect dont son action me dispensoit , même avant de lui en avoir manqué.

Une perle de la taille d'Indgi auroit été sans prix : je n'ai guere vu de femme plus grande ni mieux proportionnée ; mais , quoiqu'elle fût fort belle , elle avoit contracté une

imperfection, que tout le serquis de la Mecque n'étoit pas capable de réparer avec autant d'efficacité, que l'auroit pu la plus légère onction d'une certaine pommade.

Une continuité de plaisirs l'avoit rendue insensible aux plus piquans. Semblable à ces vieux piliers de table, dont le goût usé ne trouve plus rien qui excite leur appétit, Indgi n'étoit sensible qu'à la pluralité des mets qu'on lui servoit.

Le petit défaut dont je viens de parler, (cetui n'est pourtant bagatelle) étoit accompagné d'un plus grand à mon sens. La grosse perle prenoit ce qu'on lui prodiguoit, de l'air à peu près dont on reçoit une dette sur laquelle on a droit de compter. Il sembloit, à sa façon de faire, qu'on s'acquittât avec elle d'une obligation. Indgi auroit cru trop honorer son humble serviteur, si elle avoit daigné lui faire plus que les avances indispensables dans l'occasion.

Cependant j'eus lieu d'être plus content de sa générosité que de ses manières : elle me paya libéralement le repas que je lui avois servi. Ce fut apparemment pour m'exciter à lui faire meilleure chere dans une autre rencontre, qu'elle me donna douze Sultanis, que je pris d'un air indifférent ; mais

dans le fond du cœur , avec plus de plaisir que je n'en avois eu à les gagner.

Indgi me nourrissoit bien. Le suç des viandes les plus nourrissantes , les meilleurs vins de Chypre ne m'étoient pas épargnés ; mais aussi falloit-il convenir que l'argent qu'elle dépensoit à mon occasion , lui rapportoit un excessif intérêt.

Au bout de six jours de ma vigueur , je quittai la veuve d'Assan. Voici le sujet de ma sortie. L'envie de gagner de l'argent de la sensuelle , me faisoit tout mettre en œuvre pour assouvir son intempérance. Le jour que je l'abandonnai à ses desirs effrénés , je rappellois en vain le reste de mes forces expirantes : Indgi , l'insatiable Indgi , me reprochoit ma nonchalance dans les termes les plus insultans pour un homme qui tentoit l'impossible. Parbleu , lui dis-je brusquement , & sans penser que je jouois un rôle de fou , que vous en reviendra-t-il , quand je me serai tué pour vos plaisirs ? Eh ! que m'importe , répondit-elle tranquillement ? Si tu meurs , il y en a d'autres. Je fus piqué de cette indifférence , après tout ce que je faisois actuellement en faveur de l'ingrate , que , ne consultant que mon dépit , je la quittai , laissant la besogne en l'état où elle se trouvoit.

Les jambes & l'estomac débiles, le cœur gonflé d'amertume, j'allai chez un Médecin, qui, à force de cordiaux, me rappella à la vie.



VIII^{me}. TABLEAU.[*L'anneau de Gigès.*]

IL y a dans la province de B.... un bois de haute futaie , d'une assez grande étendue , dont l'épaisseur empêche les rayons du Soleil d'échauffer le sein de la terre. On n'y apperçoit aucune trace humaine.... Je me trouvai , par hazard , un jour près du bois ; la fraîcheur de cet asyle m'invitoit à m'y reposer. J'avois fait environ cent pas sous les arbres , lorsque j'apperçus , au pied d'un vieux chêne , une pierre sur laquelle étoient gravés des caractères très-gothiques. Je ne m'amusaï point à les déchiffrer ; je levai la pierre , sous laquelle je trouvai un petit coffre de bois de cedre. Je l'ouvris , il renfermoit une bague de composition métallique , semblable à de l'or. Je l'essayai , en me ressouvenant de ce fameux anneau de Gigès , qui rendoit invisible lorsqu'on vouloit (*). Je lus l'inscription de la pierre , & je fus certain de ma

(*) Quand on vouloit être invisible , on tournoit le ghasen de l'anneau en dedans de la main.

conjecture. Je sortis promptement du bois ; & n'eus rien de plus pressé que de m'amuser de la vertu de mon anneau.... Après plusieurs épreuves, je me glissai dans le carrosse de Laïs, un soir qu'elle se fit reconduire par un jeune Adorateur. Je ferai le portrait de cette femme, avant que de peindre son caractère.

Je ne parlerai point de son âge ; elle n'en parloit plus. On la voyoit, elle plaisoit : on ne lui demandoit point. Revenue des erreurs de la jeunesse, se souciant peu du vernis éclatant d'une réputation brillante, elle se bornoit à jouir tranquillement de quelques années qui lui restoient encore pourachever la saison des plaisirs.

Son embonpoint dénotoit sa gaieté. Elle étoit grande, son port étoit noble. Jamais elle n'avoit employé de fard ; ses couleurs étoient vraies & naturelles : son visage & sa gorge étoient d'une blancheur éblouissante : elle avoit un nez aquilin très-bien dessiné, la bouche vermeille, les dents belles & bien rangées, les yeux bleus & tendres, quelquefois languissans, les paupières noires, de beaux cheveux blonds, simplement arrangés, mais bien plantés.

L'humeur de Laïs étoit fort gaie ; son

enjouement continual plaitoit à tout le monde; elle avoit l'esprit vif & délicat: tout étoit naturel, rien ne lui coûtoit.

Mise simplement, l'or ne chargeoit point ses vêtemens; elle en changeoit souvent. Sa propreté étoit une preuve de la délicatesse de son goût.

Rien ne l'amusoit tant que la coquetterie de toutes les femmes, & les coquettes ne la craignoient point, parce qu'elle étoit sans prétentions. Elle avoit le plaisir de leur enlever leurs conquêtes, & d'en jouir un instant. Sans s'amuser à la constance, elle courroit après le plaisir dans le labyrinthe de la diversité. Laïs n'étoit point dans le cas de faire des avances; ses yeux étoient l'interprète de son cœur; un coup-d'œil rassuroit la timidité. Elle conduisoit ses Amans au bonheur par un chemin semé de roses.

Le jeune Comte étoit honteux, mais Laïs le mit à son aise; sa bonté le rassuroit; & lorsqu'on fut rentré, je crus voir le moment où ce jeune homme alloit recevoir les premières leçons de galanterie, d'une Maîtresse aussi favante que Laïs; mais celle-ci qui gouvernoit ses plaisirs avec autant de discernement que de prudence, voulut au moins désirer pendant quelques heures, & remit sa

victoire au lendemain , pour triompher plus complètement. Cependant le Comte , qui commençoit à s'enhardir , & qui favoit , par théorie , qu'un tête-à-tête est un moment décisif , vouloit persuader à Laïs toute la passion que son cœur avoit conçue pour elle. Celle-ci l'assura qu'ils auroient plus de tems le lendemain pour converser , & l'engagea de venir perdre un moment du matin avec elle. Un terme si court ne lui permit pas de préférer davantage ; il partit plein d'espérance , & le sommeil vint appaiser les sens de Laïs , que ce moment avoit émus.

Le desir est l'aurore du plaisir. Le réveil prompt de Laïs me prouva qu'elle connoissoit cette vérité.

Sa toilette fut courte ; la nature avoit fait les premiers frais de son ajustement. Sa taille étoit ravissante , sa peau extrêmement blanche. L'art n'étoit point inventé pour elle. Laïs n'avoit que des beautés à cacher , & son goût lui dictoit comment elle devoit s'y prendre.

Une mante de gaze blanche , qui lui servoit de robe , composoit tout son habillement : elle étoit attachée sur l'épaule gauche par un noeud recouvert de trois roses ; le bras droit étoit nud , mais orné d'un brasselet de grosses

grosses perles. On voyoit une partie de sa gorge ; sa mante cachoit l'autre. Une guirlande de petites roses lui servoit de ceinture. Le bas de sa robe, du côté gauche, étoit relevé par un cordon d'or, aux extrémités duquel pendoient deux glands. On voyoit la moitié de sa jambe de ce côté-là ; sa mante flottoit par derrière & faisoit plusieurs plis ; ses cheveux, relevés sur le sommet de la tête, flottoient en ondes sur l'épaule droite.

L'appartement dans lequel elle attendit le Comte, étoit tendu de damas blanc. Le plafond, peint par un habile maître, représentoit Venus sortant des eaux. Cette Venus étoit le portrait de Laïs. On voyoit au-dessus des portes plusieurs situations de férails Persans, où le peintre avoit dessiné les plus rares beautés de la Circassie. Dans le fond de l'appartement, vis-à-vis la porte, étoit placé un sopha blanc brodé d'or, garni de coussins d'édrédon ; derrière, sur un socle de marbre étoient groupées deux figures de bronze doré : l'une étoit la Volupté, qu'on reconnoît à son air foible & efféminé ; l'autre, un petit Amour, qui, d'une main, tenoit une couronne de myrthe, & de l'autre un flambeau, sur lequel la Volupté versoit lentement une liqueur,

qui, loin d'éteindre le feu, servoit à le rallumer.

Le sopha étoit placé sur une figure ailée, symbole du Tems. A la tête du sopha, on voyoit une autre figure qui caractérifloit la beauté; elle étoit baissée, & s'amusoit à couper le bout des ailes du Tems, dont l'attitude témoignoit le desir qu'il avoit de s'envoler. Laïs étoit à moitié couchée sur ce sopha; le Comte entra; personne ne l'annonça: les femmes qui l'introduisirent n'entrerent point dans cette retraite sacrée.

Si la surprise & l'étonnement causent une émotion violente & subite, il est aisé de juger de celle que ressentit le Comte. Je crus qu'il alloit s'évanouir. Le sourire de Laïs applaudissoit à son étonnement. Sa langue lui refusoit l'expression; ses yeux égarés ne favoient où se fixer; ils rencontrerent par hazard ceux de Laïs: il ne voyoit plus qu'elle. Le sopha étoit le seul siége qu'il y eut dans ce palais. Ses genoux tremblans le forcerent de s'asseoir. Laïs le reçut dans ses bras, & cueillit la première fleur de son ardeur.

La situation où je me trouvois étoit cruelle, & j'eus besoin de toute la force de ma philosophie pour rendre le calme à mes sens. Le supplice de Tentale étoit moins grand.

Laïs & le Comte commençoient à parler. Leurs bras étoient entrelacés, mais foiblement. Laïs tira un cordon, & je vis aussi-tôt le sopha s'enfoncer rapidement. Le Comte, dans cet instant, fit un cri de surprise, en resserrant fortement Laïs entre ses bras.

Je fus pour le moins aussi étonné que lui; mais ma surprise ne m'empêcha point de chercher le moyen de m'introduire où ils étoient. La trappe étoit encore ouverte; je descendis doucement le long d'une corde, & je me trouvai avec eux dans un lieu où le jour ne paroissoit point, mais où les parfums les plus délicieux dilatoient les fibres du cerveau. Dans un même instant, on vit s'allumer une infinité de bougies; toutes ces lumières étoient placées sur des girandolles de crystal de roche. Tout l'appartement, ainsi que le plafond, étant revêtus de glaces, la réflexion infinie de ces lumières éblouissoit la vue. Un petit lit à la Turque, de satin noir tout simple, étoit le siége, ou plutôt l'autel de ce Temple enchanté. Laïs mena le Comte s'y asséoir. Pendant qu'ils s'asséyoient, on entendit un concert harmonieux du chant de divers oiseaux, qu'on distinguoit parfaitement. La douceur de cette mélodie portoit dans le cœur l'attrait le plus sensible de

langueur & de volupté. Qui ne s'y feroit pas livré ? Que feroit devenue la résistance d'un Ulysse , si Calypso , pour la vaincre , eût employé de tels moyens ?

Chaque mouvement qu'on faisoit sur ce siège harmonieux , faisoit recommencer le concert ; ainsi le plaisir nécessitoit le mouvement.

L'aiguille des heures tourne rapidement sur le cadran du plaisir. Il étoit plus de midi ; Laïs s'en apperçut , & fit treve un instant aux douceurs de la volupté.

Nous passâmes dans l'appartement voisin ; Laïs fit une demi-toilette par décence. On dîna par besoin. Le repas fut servi délicatement ; l'appétit des Convives le fit durer long-tems. Dès qu'on fut levé de table , Laïs prit sa guitare , elle joignit les accens de sa voix aux sons de cet instrument , & conduisit le Comte dans le jardin. On y avoit déjà fait plusieurs tours , en examinant les raretés qui y étoient , lorsqu'elle ouvrit , dans une charmille , une porte que l'on n'apercevoit point en dedans. A l'entrée étoit une allée d'un double rang d'orangers , qui , pour lors , étoient en fleurs. On marchoit sur une pelouse très-unie & émaillée de fleurs de diverses couleurs. Au bout de cette avenue étoit un petit bosquet touffu , fait de chevrefeuille , de jasmin &

d'autres arbrisseaux odoriférans. Dans l'épaisseur de la circonférence de ce bosquet, on avoit pratiqué une voliere, où l'on avoit renfermé plusieurs especes d'oiseaux. Leur ramage continual & diversifié n'étoit point à l'unisson ; mais cette variété flattoit l'oreille, sans la fatiguer, par l'égalité de l'harmonie mesurée. On y appercevoit aussi de tendres tourterelles & des ramiers fidèles, qui, par leurs caresses réitérées, rendoient un hommage continual & pur à l'Auteur de la nature. Là, le lierre rampant & la douce violette servoient de tapis. Il y avoit, dans le fond du bosquet, un banc taillé dans l'if, dont les branches, adroitemment entrelacées, donnoient à ce siége une solidité élastique : il étoit placé sous un pavillon de gaze, pour en défendre l'approche aux insectes volatils.

Ce fut-là, sur ce trône de volupté, que le Comte témoigna, je ne sais combien de fois, son amour & sa reconnoissance à celle qui faisoit son bonheur. Il juroit à Laïs une constance perpétuelle. Il prenoit à témoin de la durée de ses feux, les preuves qu'il en donnoit. Il cueilloit, sur ses levres, les roses que le plaisir y faisoit naître ; & lorsqu'il touchoit aux lys de son sein, une nouvelle ardeur faisoit couler le feu dans ses veines.

Mais cependant Laïs, dont l'ivresse des sens n'étrouffoit point la prudence & la raison, craignit que de si vives sensations n'altérassent la santé du Comte. Vous êtes, lui disoit-elle, dans l'âge heureux où les forces de la nature sont les esclaves des désirs; mais le grand art de jouir est de jouir long-tems. Le moyen d'y parvenir est la modération. A peine êtes-vous dans le monde! Que devenir, si vous étiez contraint de le quitter, pour ainsi dire, avant que de le connoître? Je vous aime, & je suis flattée de la constance que vous me promettez; mais je n'abuserai point de votre erreur. Pour s'aimer toujours, il faut se quitter quand on s'aime encore. Les plaisirs que vous avez goûters font naître en votre cœur des désirs que l'habitude de ces mêmes plaisirs étoufferoit bientôt. Je n'exige, pour preuve de votre reconnaissance, qu'un silence inviolable sur ce qui s'est passé. Oubliez, en sortant d'ici, le songe que vous avez eu. Vous êtes fait pour plaire; les femmes vous aimeront, mais ne foyez point leur dupe.

Le Comte, interdit, étonné, promit tout ce qu'on exigeoit. Il sortit, & quitta, non sans regret, des lieux consacrés au plaisir, & qu'il ne devoit plus revoir.

Laïs étoit restée seule dans le bosquet, & le souvenir du plaisir éloignoit encore d'elle l'ennui de la solitude. Je compris, par son monologue entrecoupé, qu'ayant épuisé depuis long-tems presque tous les moyens de plaisir, son epicurisme étoit de partager les surprises de volupté qu'elle faisoit éprouver à ceux qu'elle favorisoit. La raison de son inconstance se trouvoit dans la nécessité que ces plaisirs fussent nouveaux à ceux qui les goûtoient. Son souvenir, de tems en tems, étoit accompagné de soupirs. Il sembloit qu'elle jouissoit, tant son illusion étoit forte. Ces momens étoient trop favorables pour n'en point profiter. Je ne risquois rien, & j'étois charmé du plaisir singulier que Laïs alloit ressentir. J'imprimai sur ses levres vingt baisers pleins de feu : sa bouche me les rendoit avec usure. Je promenois légerement ma main sur son sein ; Zéphir caresse la rose avec moins de délicateſſe. Je fentois son cœur palpiter ; je voyois ses yeux mourans : ils me disoient que son imagination s'échauffoit. Elle me ferroit entre ses bras, & croyoit encore tenir le Comte. Je rêve, disoit-elle.... Non, c'est toi, cher Amant..... Dieux ! quelle situation j'éprouve !.... Jamais le souvenir n'en fit éprouver de semblables.....

Reviens, reviens, que je goûte encore le plaisir avec toi.... Je meurs.... Je t'aime; toi seul m'arraches à l'inconstance.

Je laissai quelques intervalles de repos à ses sens trop émus, & je me rendis plus d'une fois maître de ses transports.



IX^{me}. TABLEAU.

DAPHNIS & Chloé ne se quittoient pas ; ils ne goûtoient pas de plus grand plaisir que d'être ensemble , & la tristesse s'emparoit d'eux aussi-tôt qu'ils étoient séparés un instant ; leurs propres desirs les rendoient malheureux , encore ne savoient-ils pas ce qu'ils desiroient ; ils savoient seulement qu'ils souffroient , Daphnis pour avoir reçu un baiser de sa bergere , Chloé pour avoir vu entrer son berger dans le bain. La saison augmentoit encore leurs tourmens. Le printems finissoit , & les premières chaleurs de l'été donnaient une nouvelle force à leurs feux : toute la nature étoit en action ; les arbres étoient chargés de fruits , & les champs couverts de moissons : on entendoit avec plaisir le chant des cigales ; on respiroit la douce odeur qu'exhaloient les fruits. On éprouvoit un sentiment agréable , en entendant bêler les agneaux. Les troupeaux languissans d'amour se couchoient par terre. Dans ce moment , Daphnis embrâisé par la flamme qui le dévoroit au dedans , se précipitoit dans un fleuve , & en s'y baignant , s'élançoit après les poissons

qui jouoient au milieu des flots ; il buvoit même une grande quantité d'eau , pour voir si ce moyen pourroit éteindre l'ardeur qui le dévoroit.

Chloé voyant Daphnis se baigner , ne peut se lasser d'admirer les beautés parfaites d'un corps orné de toutes les graces de la jeunesse ; elle soupire , & ne fait pourquoi.

Un jour que la chaleur du midi avoit fait retirer leurs troupeaux , Chloé s'endormit au son de la flûte de son Berger. Daphnis l'ayant remarqué , cessa de jouer aussi-tôt , & se mit à contempler tous les charmes de sa Maîtresse ; & comme son innocence lui permettoit bien des choses , il lui tint , d'une voix basse , à peu près ce langage. Quels beaux yeux sont endormis ! quelle douce haleine sort de cette bouche , l'odeur des pommes & de l'aubépine ne l'égale pas ! Je n'ose l'embrasser : un pareil baiser porteroit encore le trouble dans mon cœur , & me rendroit aussi insensé que si j'avois mangé du miel nouveau. Peut-être encore l'éveillerois-je en l'embrassant. O cigales babillardes , vous l'empêchez de dormir ! Eh quoi ! de ce côté , les boucs se choquent avec leurs cornes , & font un bruit terrible. O loups plus lâches que les renards , pourquoi ne pas les emporter dans cet instant ?

Tandis qu'il parloit ainsi, une cigale, fuyant le bec d'une hirondelle qui la poursuivoit, se précipita dans le sein de Chloé. L'hirondelle, acharnée après sa proie, n'attraqua point l'insecte; elle toucha, avec ses ailes, les joues de Chloé, qui jeta un grand cri, en s'éveillant en sursaut. Lorsqu'elle vit l'hirondelle voler autour de sa tête & Daphnis sourire de sa frayeur, elle se rassura & frotta ses yeux encore endormis.

La cigale, qui étoit dans le sein de la bergere, se mit à chanter, comme si elle l'eût remerciée de lui avoir sauvé la vie. Chloé jeta un grand cri; Daphnis ne put encore s'empêcher de rire de cette nouvelle aventure, & profitant de l'occasion pour mettre la main dans le sein de son Amante, il retira le petit animal, qui ne cessa pas même de chanter dans la main du Berger. Chloé fut charmée de le voir, le baissa & le remit une seconde fois dans son sein, où elle l'écouta chanter quelque tems avec plaisir.

Daphnis & Chloé allèrent ensuite à la grotte des Nymphes, où il y avoit une fontaine d'une eau lympide & claire. Chloé s'y baigna en présence de Daphnis. Son cœur étoit rongé comme par un poison qui lui faisoit ressentir la plus vive douleur. A peine pouvoit-il ref-

pirer. Tantôt il étoit aussi essoufflé que s'il eût été poursuivi par quelque ennemi ; tantôt la respiration lui manquoit tout-à-fait. Simple & innocent Berger, il ne connoissoit pas tout le brigandage de l'amour.

Le hazard voulut qu'il survînt un vieillard vêtu d'une casaque fourrée, portant à ses pieds des sandales, & à sa ceinture un vieux bissac. Mes enfans, leur dit-il, n'ayez pas peur ; je suis le vieillard Philetas : je vais vous apprendre ce qu'exige de vous l'amour. Je le connois ; il m'a apparu dernièrement dans mon jardin. Comme je prenois le frais, j'aperçus, sous mes myrthes & mes grenadiers, un jeune garçon qui tenoit dans ses mains des grenades & quelques baies de myrthe. Il avoit le teint aussi blanc que le lait, les cheveux aussi rouges que le feu ; il étoit nud, se promenoit seul, & disposoit de mon jardin comme s'il eût été à lui. Je cours après pour l'attraper, car je craignois qu'en folâtrant comme il faisoit, il ne rompît quelques branches de mes myrthes ou de mes grenadiers. Il me fut impossible de l'arrêter ; semblable à un jeune perdreau, tantôt il se fourroit sous des rosiers, tantôt il se cachoit sous des pavots ; enfin, pauvre vieillard que je suis, je fus bientôt fatigué ; je m'appuyai sur mon

bâton, & prenant garde que cet enfant ne s'enfuît, je lui demandai à qui de nos voisins il appartenloit, & qui lui avoit donné la permission de venir ainsi arranger le jardin d'autrui.

Il ne me répondit rien ; mais s'approchant davantage de moi, il fournit & me jeta quelques baies de myrthe. Je ne sais quel charme il avoit ; je sentois que je ne pouvois me mettre en colere contre lui. Je le conjurai donc de venir à moi sans rien craindre, & je lui fis serment, par mes myrthes, que non-seulement je le renverrois chargé de pommes & de grenades, mais que je lui donnerois la permission de venir, toutes les fois qu'il souhaiteroit, cueillir mes fleurs & mes fruits, s'il vouloit m'accorder un baiser.

Ce fut alors que cet enfant fit un grand éclat de rire, & qu'il fit entendre un son de voix plus doux que celui de l'hirondelle & du rossignol. C'est moi, dit-il, qui, dans ta jeunesse, enfloit ton chalumeau en l'honneur d'Amarillis, dont tu étois éperdûment amoureux. J'étois à côté de cette jeune fille, mais tu me sentois & tu ne me voyois pas : c'est moi qui ai disposé de sa main en ta faveur ; c'est par mon moyen que tu as eu d'elle de si beaux enfans. Ma plus grande affaire au-

jourd'hui est de songer à Daphnis & à Chloé. Après les avoir unis ensemble dès le matin, je viens me promener dans ton jardin & me baigner dans tes fontaines. C'est-là sans doute la cause de la beauté de tes plantes & de tes fleurs ; elles ne sont si belles que parce qu'elles sont arrosées des eaux où je me suis baigné.

Il avoit à peine achevé de parler, que, comme un petit rossignol, il sauta sur un myrthe, voltigea de branches en branches, & à travers des feuilles, monta jusqu'au haut de l'arbre. J'aperçus alors ses ailes & le carquois qu'il avoit sur ses épaules ; mais à l'instant je ne vis plus rien ; il étoit tout-à-coup disparu : mais à coup-sûr, mes chers enfans, l'Amour veille à votre bonheur.

Daphnis & Chloé lui demanderent ce que c'étoit que l'Amour ; si c'étoit un enfant ou un oiseau.

L'Amour est un Dieu, répondit le vieillard. Il est jeune, il est beau, il a des ailes. De-là vient qu'il se plaît avec les jeunes gens, qu'il suit par-tout la beauté, & qu'il rend les esprits volages ; il commande aux Élémens, aux astres, aux Dieux mêmes, qui sont ses égaux. L'empire que vous avez sur vos chevres & sur vos brebis n'égale pas le sien. Toutes les fleurs sont l'ouvrage de l'A-

mour & les plantes ne poussent que par son ordre. C'est lui qui fait couler les fleuves & souffler les vents ; c'est lui qui fait mugir les taureaux ; c'est lui qui donne aux boucs la passion qui les anime , & leur inspire cette ardeur avec laquelle ils suivent par-tout les chevres. Il n'est point de remedes à l'Amour ; les breuvages , les enchantemens , rien ne peut en guérir ; il n'y a qu'un doux baiser , un tendre embrassement , l'union de deux corps nuds dans un même lit , qui puissent appaiser ce mal.

Philetas ayant ainsi instruit ces jeunes Amans , reçut d'eux quelques fromages & un chevreau à qui les cornes commençoint à pousser ; ensuite il se retira. Daphnis & Chloé restés seuls , sans témoins , sentirent plus que jamais les fureurs d'une passion dont ils venoient d'apprendre le nom. Le soir , étant de retour à la maison , ils comparoient ce qu'ils ressentoient avec ce qu'ils avoient entendu dire au vieillard.

Les Amans , disoient-ils , sont tourmentés par des peines cuisantes. Hélas ! nous ne sommes pas sans en ressentir ; ils s'oublient eux-mêmes , & pensent peu à ce qui les environne ; il en est de même de nous : ils ne dorment pas ; & nous sommes agités par les plus

cruelles insomnies. Ils s'imaginent brûler d'un feu qui les dévore au-dedans , & nous sentons dans nos veines la flamme la plus vive; ils ne désirent rien tant que de se voir. Le soir nous attendons avec impatience le retour de l'aurore. C'est-là sans doute ce qu'on appelle de l'amour. Nous nous aimions donc , & nous ne le savions pas. Si c'est-là de l'amour , je suis donc ton Amant , & toi tu es mon Amante. Nous n'avons donc rien de mieux à faire que de tenter les remèdes que nous a enseigné Philetas. Baisons-nous , embrassons-nous étroitement , & couchons-nous tout nuds sur la terre. Il fait froid à la vérité , mais on l'endure aisément quand on aime.

Dès qu'il fut jour , Daphnis & Chloé conduisirent leurs troupeaux dans la prairie. Aussi-tôt qu'ils s'aperçurent , ils coururent se baisser , ce qui ne leur étoit jamais arrivé auparavant ; & entrelaçant leurs bras mutuellement , ils s'embrassèrent étroitement. Ils n'osèrent essayer le troisième point , qui étoit de se mettre nuds pour serrer leurs corps l'un contre l'autre. La pudeur s'en mêla.

Ils eurent , la nuit d'après , des insomnies cruelles ; ils se rappellerent ce qu'ils avoient fait pendant le jour , & regrettèrent ce qu'ils n'avoient

n'avoient pas fait. Nous nous sommes donnés des baisers mutuels, mais nous n'en avons tiré aucun avantage. Nous nous sommes serrés par les embrassemens les plus intimes, & nous n'en avons pas senti plus de soulagement à nos maux. Il nous reste donc à coucher ensemble tout nuds, pour soulager notre martyre. Ce remede sera sans doute plus efficace que nos baisers & nos embrassemens.

Occupés de ces pensées, ils n'eurent que des songes amoureux; ils s'imaginoient redoubler leurs baisers & leurs caresses, faire en songe ce qu'ils n'avoient osé pendant le jour. Le lendemain matin, agités par une passion plus violente, ils se levent avec hâte, & conduisent leurs troupeaux dans la plaine avec plus de précipitation que de coutume. A peine se voient-ils, qu'ils courent s'embrasser avec la joie peinte sur le visage. Ils réitèrent leurs embrassemens & se ferment étroitement entre leurs bras; mais le troisième point manquoit toujours. Daphnis n'osa en parler, & Chloé ne veut ni commencer, ni donner lieu d'y penser. Le hazard leur procura ce qu'ils n'osoient exécuter par trop de retenue.

Affis sur le tronc d'un chêne, ils goûtoient l'un & l'autre la volupté que ressentent de

vrais Amans qui se baissent mutuellement! Enivrés de ce plaisir, ils avoient leurs bouches collées l'une contre l'autre; & de peur qu'ils ne se séparassent, ils se tenoient embrassés le plus fortement qu'il leur étoit possible. Daphnis, ravi en ce moment, tira à lui, avec trop de force, sa Bergere, qui se pencha un peu sur le côté. Chloé tomba & entraîna dans sa chute son Berger, qui la suivoit toujours des levres pour lui porter un baiser. Alors ils reconnurent qu'ils étoient tous les deux dans la même posture qu'ils s'étoient représentée dans leur songe. N'en sachant pas encore davantage, ils resterent long-tems dans cette attitude, qui ne faisoit qu'allumer leurs desirs. Chloé, impatiente, apostropha Daphnis en ces termes: Quoi! ne vois-tu pas que les boucs & les chevres, que les beliers & les brebis prennent debout leurs ébats; que les mâles se dressent en l'air, & que les femelles les reçoivent sur leur dos? Cependant tu exiges de moi que je me couche: tu veux que je sois toute nue; & ces bêtes sont encore plus garnies avec leur poil que je ne le suis avec mes habits.

Daphnis la fait lever, & imitant les boucs, il l'embrasse par derriere; mais il s'en trouve

encore moins satisfait. De dépit, il s'afflied & se met à pleurer de ce que les beliers étoient même plus savans que lui dans les exercices amoureux.

Il y avoit dans le voisinage une femme nommée Lycene, qui étoit jeune & gentille, & qui avoit un vieux mari. Ce n'étoit pas sans désirs qu'elle voyoit, tous les matins, Daphnis conduire son troupeau aux champs. Elle se trouva par hazard dans le bois, quand elle entendit les murmures de nos Amans. Cachée derriere un arbre, elle vit leur embarras. Résolue de les en retirer ; elle imagina un moyen par lequel elle pourroit satisfaire sa passion, & apprendre à ces Amans la route qui conduit au plaisir.

Elle fut droit à Daphnis, & prenant l'air d'une personne affligée : hélas ! secoures-moi, cher Daphnis, lui dit-elle, un aigle vient de m'enlever la plus belle de mes oies ; il vouloit l'emporter sur ce haut rocher où il a coutume d'aller ; mais ne pouvant soutenir en l'air un fardeau si pesant, il a rabattu dans ce petit bois. Viens-y avec moi, je n'ose y entrer toute seule : pendant ce tems, Chloé va garder ton troupeau. Tes chevres la connoissent aussi-bien que toi, puisqu'elles vous voient toujours ensemble.

Daphnis étoit dans la bonne foi , & ne se doutoit de rien. Il se levo aussitôt , prend sa houlette , & suit Lycene , qui l'écarte de Chloé le plus qu'elle peut. Après s'être enfoncée dans l'endroit le plus épais du bois , elle fait asseoir le Berger sur le bord d'une fontaine.

Daphnis , tu aimes Chloé , lui dit-elle , les Nymphes me l'ont appris la nuit dernière dans un rêve : elles m'ont chargé de t'apprendre le bonheur que tu ignorais , & que tu cherchois dans les baisers , dans les embrassemens & dans les jeux que tu voyois faire à tes boucs & à tes beliers. Le jeu que je veux t'enseigner est beaucoup plus charmant , & le plaisir qu'on y goûte est beaucoup plus durable. Si tu desires mettre fin à tes tourmens , & faire l'épreuve de cette volupté que je te promets , n'hésites pas à devenir mon élève , tandis que moi , en faveur des Nymphes , je n'hésiterai pas à te donner des leçons.

Daphnis ne pouvoit contenir sa joie. Pauvre Berger , embrâisé des feux de l'amour & de la jeunesse , il se jette aux pieds de Lycene , & la supplie avec instance de vouloir bien lui enseigner au plutôt le secret d'être heureux avec Chloé. Pour marque de sa recon-

noissance, il promit de lui donner un bouc, une chevre, & quelques bons fromages.

Lycene, qui ne s'attendoit pas à trouver le Berger si bien disposé à l'écouter, ne tarda pas à l'instruire. D'abord elle le fit approcher d'elle le plus près qu'elle put, & lui dit de la baisser avec autant d'ardeur qu'il avoit coutume de baisser Chloé, de la tenir aussi étroitement embrassée, & de se laisser aller avec elle sur le côté. Daphnis s'approche, répète ses baisers avec autant d'empressement que s'il tenoit sa Bergere, & se penche doucement sur le côté, en tenant Lycene étroitement embrassée. Lycene s'apperçut que ce n'étoit pas en vain qu'elle faisoit des avances. En faisant un simple demi-tour, elle mit l'innocent Berger sur elle, & le conduisit dans la route des plaisirs qu'il cherchoit depuis si long-tems. Lorsqu'il y fut entré, la nature, cette charmante maîtresse, lui montra le reste.

Daphnis, instruit par cette leçon, mais conservant toujours sa simplicité pastorale, court promptement pour enseigner à Chloé ce qu'il venoit d'apprendre. Lycene l'arrête, & lui dit : Il faut que tu saches encore ceci. Je suis femme, & ce que tu viens de me faire n'est pas une chose nouvelle pour moi. Il y

a déjà quelque tems que , pour prix de ma virginité , un homme me donna pareille instruction. Mais lorsque tu livreras à Chloé ce combat amoureux , elle crierá , elle pleurera , & au milieu du combat , elle répandra autant de sang que si tu l'avois égorgée. Que ce sang ne t'effraye pas : quand tu auras engagé ton Amante à t'accorder la récompense due à ton amour , conduis-la dans ce petit bois : en vain crierá-t-elle , personne n'entendra ses plaintes ; en vain versera-t-elle des larmes , personne ne fera touché de ses sanglots. Si elle est baignée dans son sang , tu la laveras dans cette fontaine. Au reste , souviens-toi que j'ai la gloire de t'avoir fait homme avant ta Bergere.

Daphnis sortit du bois après avoir remercié Lycene. Il courut rejoindre Chloé , qu'il trouva occupée à faire des couronnes de violettes. Après lui avoir fait une histoire sur la maniere dont il avoit tiré l'oie des griffes de l'aigle , il l'embrassa , en se couchant sur elle avec autant de volupté qu'il l'avoit fait en prenant ses ébats avec Lycene.



X^{me}. TABLEAU.

J'AIMOIS passionnément Valerie, qui avoit pour rivale Clarice, Maîtresse de mon pere, & que par devoir je ne pouvois aimer. Quoique Valerie me payât de retour, son honneur lui étoit si cher, que depuis dix ans que nous vivions ensemble, je n'avois pu obtenir d'elle la moindre faveur. Sa vertu & sa pudeur combattoient sans cesse mes plus petits desirs. Je préférois encore son innocence aux plaisirs que les plus belles femmes m'auroient offerts.

Mais quelle fut ma surprise, de voir entrer dans ma chambre un domestique de Valerie, avec une lettre conçue en ces termes :

« Enfin, Monsieur, je suis fatiguée du per-
sonnage que vous faites auprès de moi.
» Vous mériteriez que je vous laissasse tou-
» jours dans votre ridicule état ; mais je vous
» aime sérieusement, & je m'ennuie du rôle
» que vous me faites jouer. Est-il possible
» que vous ignoriez que ce n'est que pour
» exciter les desirs que nous parlons senti-
» ment ? N'y a-t-il pas eu quelque personne
» charitable qui vous en ait instruit, depuis

184 LE TEMPLE DE VENUS.

» que vous me faites si respectueusement la
» cour ? Lorsque je fis hier tout ce beau tin-
» tamare à la vue de vos présens , ne deviez-
» vous pas faire , de cet instant , le moment
» le plus heureux de votre vie ? Il falloit
» tomber à mes genoux , je me serois émue:
» en vous donnant la main pour vous faire
» relever , vous l'auriez baisée , & je me serois
» troublée. Vous vous seriez obstiné à gar-
» der cette main , je me serois égarée. Peut-
» être auriez-vous osé me ferrer dans vos
» bras , & je me serois évanouie ; mais peut-
» être aussi n'auriez-vous pas compris ce que
» signifie un évanouissement. Que fait-on , si
» vous n'eussiez pas demandé du secours ?
» Heureusement que ma mere ne vous en
» auroit pas donné : ce qui doit vous faire
» comprendre comment il faut traiter les
» personnes qui s'évanouissent. Et moi , je
» vous avertis encore (& cela pour raison)
» qu'on en agit de même avec celles qui
» sont endormies. Venez donc , Monsieur ,
» réparer , par quelques momens de plaisir ,
» un siecle d'ennuis. Songez pourtant qu'on
» peut vouloir dans un moment ce que l'on
» ne veut plus le moment d'après. Ainsi ,
» saisissez l'occasion , de quelque façon qu'elle
» se présente ».

Je ne crois pas que j'aie besoin de me répandre en paroles, pour persuader que mon étonnement fut sans égal, en lisant ce billet. Je demandai plusieurs fois au domestique si c'étoit bien Valerie qui le lui eût donné; il me répondit toujours que c'étoit elle-même, qu'elle étoit seule au logis, & qu'elle m'attendoit avec une impatience extrême.

On peut s'imaginer ce que devint, dans ce moment, toute l'estime que j'avois pour Valerie; mais je rejettai l'effet d'une pareille déclaration sur un cerveau troublé par une passion qui étoit arrivée à son dernier période.

Je me trouvai encore heureux de me voir bientôt le possesseur de tant de charmes, que j'avois depuis si long-tems désirés. Sa beauté lui tenoit, dans ce moment, lieu de mérite. Je ne pouvois me représenter la régularité de ses traits, ces beaux yeux noirs & vifs, ce teint éclatant, cette taille haute & dégagée, cette gorge éblouissante, ces bras, ces pieds si bien formés, que je ne sentissons tous mes désirs se rallumer.

Brûlant d'impatience de me voir sur le point de les satisfaire, je partis avec le domestique. Nous arrivâmes bientôt chez Valerie, où je fus introduit sans témoin. Com-

me il faisoit chaud , & que c'étoit l'heure du jour la plus incommode , je trouvai les rideaux des fenêtres tirés , & fort peu de clarté. Je fus surpris de ne voir & de n'entendre personne; cependant j'avance près d'un lit de repos , couvert d'un pavillon de gaze , qui étoit au fond de la chambre. En m'approchant , j'entendis quelqu'un qui sommeilloit , ou qui , du moins , faisoit semblant de dormir.

Le pavillon étoit relevé d'un côté aux pieds du lit , & laissoit voir tout à découvert : une jambe faite au tour , ornée d'un bas couleur de feu , ferrée par une jarretiere blanche brodée en or , & nouée d'une boucle de diamans ; un pied qui , par sa petitesse , donnoit les préjugés les plus avantageux , chaussé de la même couleur que celle de la jarretiere , & serré aussi par une boucle de pierreries , reavoit beaucoup la beauté de cette jambe : on voyoit encore plus haut d'autres appas plus séduisans , dont la forme & la blancheur éclatante auroient jetté le trouble dans le cœur le plus insensible. Que ne sentis-je point à la vue de tant d'objets charmans , moi qui avois déjà tous les sens en désordre ?

J'ouvris & fixai mes yeux avec tant d'avidité au travers la gaze , que je distinguai la

couleur de l'habillement dont on étoit vêtu. J'apperçus que c'en étoit un de soie blanche, orné d'agrémens couleur de feu, & que Valerie portoit souvent : j'avancerois presque que c'étoit celui qui la paroit le mieux, s'il n'étoit pas plus vrai de dire qu'il n'y en avoit pas qu'elle n'embellît.

Cet habillement, qui étoit arrangé le plus négligemment du monde, laissoit voir les attractions d'une gorge éblouissante, que la respiration d'un si beau sommeil tenoit dans une agitation qui auroit communiqué du sentiment à une statue. Le visage de cette belle endormie étoit caché d'une façon singulière par ses bras qui le couvroient entièrement.

Quand je n'aurois point eu l'instruction du billet pour les personnes qu'on trouve ensevelies dans le sommeil, je n'aurois pas moins senti comment il falloit s'y prendre avec une beauté qui dormoit de si bonne grace. J'ouvris donc fort doucement un coin du pavillon, que je laissai tomber sur moi, & je commençai à sentir toute l'ivresse de ce dangereux moment. Cependant, dans le plus fort de mon délire, je trouvai qu'il manquoit quelque chose à mon bonheur. Je ne pouvois soutenir que des bras, qui auroient dû se

préter à mes transports, me dérobassent ; dans des momens si doux, la vue des beaux yeux de Valerie, de ces yeux qui m'avoient fait trembler tant de fois par leur sévérité, & dans lesquels je me réjouissois de voir cette douce langueur qui naît du ravissement. Je me mis donc en devoir de séparer ses bras importuns. Cependant comme, malgré le sommeil, on partageoit sans doute mes transports, au même instant que je voulus écartier ces bras, on les jeta à mon col. Mais quelle surprise, juste Ciel ! en voyant Clarice, qui, livrée à toute la fureur de sa passion, m'embrassa avec violence, en faisant tous ses efforts pour me retenir dans mon ivresse, & me faire oublier moi-même. Saisi de l'horreur de ma situation, & cependant abandonné malgré moi à la séduction de mes sens, je ne pouvois ni me livrer entièrement aux remords, ni m'arracher entièrement aux plaisirs. Clarice, qui s'apperçut de ce qui se passoit chez moi, & résolue à emporter une victoire que de tels obstacles lui rendoient douceuse, redoubla ses caresses, ranima ses transports, & chercha, à plusieurs reprises, à me communiquer le feu qui la dévoroit.

aid J'aurois enfin cédé, & d'autant plus aisément que mes forces s'affoibliscoient ; mais

un bruit que nous entendîmes dans l'antichambre , & qui cependant n'étoit rien , déconcerta Clarice , & me donna le tems de me rappeller à moi-même. Je fis tous les efforts possibles pour me lever & pour me dégager de cette malheureuse ; mais comme elle s'aperçut qu'elle n'avoit eu qu'une fausse alarme , elle m'embrassa avec plus de force & d'opiniâtreté , en forte que je n'étois le maître que d'un seul de mes bras.

Redoublant ses emportemens à mesure que je m'y refusois , & désespérant de pouvoir les satisfaire , elle s'abandonna à toute sa rage ; elle se leva à demi sur le lit de repos , s'enveloppa une main de mes cheveux , tira de l'autre un poignard qu'elle tenoit dans son corps , en guise de busc , & me le présentant d'un air furieux : Barbare que tu es , me dit-elle d'une voix étouffée , ta mort est résolue , si tu fais le moindre mouvement pour m'échapper. Contente mes desirs , & plonge ensuite , si tu veux , ce poignard dans mon sein : je serai trop heureuse d'expirer dans tes bras. Tu ne me réponds pas. Tu aimes mieux te livrer à ma fureur qu'à mon amour. Eh bien , meurs , s'écria-t-elle , en levant le bras , dont je suspendis le coup par un regard que je jettai sur elle.

J'avouerai de bonne foi que cette attitude m'effraya. Je n'avois pas de milieu à prendre : il falloit ou satisfaire Clarice, ou me laisser massacrer. Je sentois que la nature répugnoit à tous les deux. Je frémissois à l'idée du crime auquel j'allois me livrer, en partageant les faveurs de la Maîtresse de mon pere, quoique, à dire vrai, je me fusse déjà rendu à demi-coupable ; mais il ne me sembloit pas moins déraisonnable de souffrir qu'on me tuât, plutôt que de contenter les desirs d'une femme qui m'aimoit. Il n'étoit pas question de m'arracher des mains de cette furieuse : on ne sauroit concevoir combien l'emportement & la rage lui donnoient de force, & combien peu j'en avois, moi, que mes sens troublés, mon étonnement, & un combat d'une espece aussi singuliere, avoient abattu.

Ce mélange de fureur & d'amour étinceloit dans les yeux de Clarice. L'éclat du coloris qui brilloit sur son visage, & une confusion de charmes, que l'habillement, qui s'étoit ouvert, laissoit voir, la rendoient aussi redoutable d'ailleurs, qu'elle l'étoit par l'arme qu'elle avoit à la main.

Je me déterminai à tenter si la douceur & la feinte pourroient me sauver des deux extrémités qu'on me donnoit à choisir, le crime

ou la mort. Je portai mes yeux sur Clarice ; je n'eus pas besoin d'art pour les y fixer languissamment , & je lui demandai si l'impression qu'elle voyoit en eux , en étoit une de férocité , comme elle m'en accusoit.

A ces mots , que j'accompagnai d'un ton de voix des plus doux , Clarice s'attendrit & laissa tomber son bras.

En me rappellant les charmes de Valerie ; ceux de Clarice s'affoiblirent à mes yeux. N'osant faire encore aucun mouvement pour me délivrer de cette emportée , je répondis pour un instant à ses transports. Cependant , la voyant dans un certain trouble , qui la mettoit presque hors d'elle-même , je me faisis tout à-coup de son bras , & je lui arrachai le poignard. Mais comme j'étois encore bien tenu , & que je ne pouvois me débarrasser d'elle , je levai le bras pour l'épouvanter. Frappe , me dit-elle d'une voix éteinte ; mais achève mon bonheur en finissant ma vie. Nous demeurâmes encore quelque tems à nous débattre ; mais enfin Clarice , fatiguée des efforts qu'elle avoit faits , & qu'elle faisoit encore pour me retenir , abattue par l'ivresse de sa passion , tomba dans un évanouissement qui la rendit immobile.

Je m'échappai pour lors sans peine ; je

sortis bientôt de la chambre & du logis, & j'allai me renfermer chez moi.

J'ai su, par la suite, que cette furieuse avoit gagné un domestique de Valerie, que ce domestique avoit profité de l'absence de sa Maîtresse pour prêter l'appartement à Clarice, & conduire à fin cette intrigue.



XI^{me}. TABLEAU.

[*Le Songe heureux.*]

MON ame, condamnée par Brama, dès qu'elle eut quitté mon corps, d'aller habiter les différens sophas qui servoient d'autel aux plaisirs de toutes les belles d'Agra, fixa sa demeure dans un superbement brodé, qui étoit placé dans un cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût: tout y respiroit la volupté. Les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit sans cesse, tout la retracoit aux yeux, tout la portoit dans l'ame. Ce cabinet auroit pu passer pour le Temple de la mollesse, pour le vrai séjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la Divinité à qui j'allois appartenir: c'étoit la fille de l'Omrah. La jeunesse, les graces, la beauté, ce jé ne fais quoi qui feul les fait valoir, tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens composoit sa figure. Mon ame ne put la voir sans émotion; elle éprouva, à son aspect, mille sensations délicieuses que je ne croyois pas à son usage. Destiné à

N

porter quelquefois une si belle personne , non-seulement je cessai à me tourmenter sur mon sort , mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah ! Brama , me disois-je , quelle est donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien servi , puisque tu permets que les ames , que ton juste courroux a réprouvées , jouissent de la vue de tant d'attraits ? Viens , continuois-je avec transport , viens , image charmante de la Divinité , viens calmer une ame inquiète , qui déjà seroit confondue avec la tienne , si des ordres cruels ne la retenoient pas dans sa prison.

Il sembla dans cet instant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le Soleil étoit alors à son plus haut point ; il faisoit une chaleur excessive. Zéinis se prépara bientôt à jouir des douceurs du sommeil , & , tirant elle-même les rideaux , ne laissa dans ce cabiner que ce demi-jour si favorable au sommeil & aux plaisirs , qui ne dérobe rien aux regards & ajoute à leur volupté , qui rend enfin la pudeur moins timide , & lui laisse plus accorder à l'amour.

Une simple tunique de gaze , & presque toute ouverte , fut bientôt le seul habillement de Zéinis : elle se jeta sur moi nonchalam-

ment. Dieux ! avec quels transports je la reçus ! Brama, en fixant mon ame dans des sophas, lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle le voudroit. Qu'avec plaisir en cet instant j'en fis usage !

Je choisis avec soin l'endroit d'où je pouvois le mieux observer les charmes de Zéinis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'Amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuser. Ciel ! que de beautés s'offrirent à mes regards ! Le sommeil vint enfin fermer ces yeux qui m'inspiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me restoit encore à examiner, & à revenir sur ceux que j'avois déjà parcourus. Quoique Zéinis dormît assez tranquillement, elle se retourna quelquefois, & chaque mouvement qu'elle faisoit, dérangeant sa tunique, offroit à mes avides regards, de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon ame. Accablée sous le nombre & la violence de ses desirs, toutes ses facultés demeurerent quelque tems suspendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée : je sentois seulement que j'aimois ; & sans prévoir ou craindre les suites d'une aussi funeste passion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux ! m'écriai-je enfin ; non, tu ne peux pas être une mortelle : tant de charmes ne sont pas leur partage. Au-dessus même des êtres aériens, il n'en est pas que tu n'effaces. Ah ! daigne recevoir les hommages d'une ame qui t'adore ; garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéinis ! divine Zéinis ! non, il n'en est pas qui le mérite ; non, Zéinis, puisqu'il n'en est point qui puisse te ressembler !

Pendant que je m'occupois de Zéinis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & se retourna. La situation où elle venoit de se mettre m'étoit favorable, & malgré mon trouble, je songeai à en profiter. Zéinis étoit couchée sur le côté, sa tête étoit penchée sur un coussin du sopha, & sa bouche le touchoit presque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque chose à la violence de mes desirs. Mon ame alla se placer sur le coussin, & si près de la bouche de Zéinis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a sans doute, pour l'ame, des délices que le terme de plaisir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'est pas encore assez fort. Cette ivresse douce & impétueuse, où mon ame se plongea, qui en occupa si déli-

cieusement toutes les facultés, cette ivresse ne fauroit se peindre.

¶ Sans doute notre ame, embarrassée de ses organes, obligée de mesurer ses transports sur leur foiblesse, ne peut, quand elle se trouve emprisonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorsqu'elle en est dépouillée : nous la sentons même dans un vif mouvement de plaisir, qui, voulant forcer les barrières que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble, & le feu qui la dévore, cherche vainement une issue ; & accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui, pendant quelque tems, semble l'avoir anéantie. Telle est, à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel est notre sort, que notre ame, toujours inquiète au milieu des plus grands plaisirs, est réduite à desirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne, collée sur la bouche de Zéinis, abîmée dans sa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle essaya, mais vainement, à se glisser toute entière dans Zéinis : retenue dans sa prison par les ordres cruels de Brama, tous ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans redoublés, son

ardeur, la fureur de ses desirs, échaufferent apparemment celle de Zéinis. Mon ame ne s'apperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur la sienne, qu'elle redoubla ses efforts. Elle erroit avec plus de vivacité sur les levres de Zéinis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu. Le désordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéinis, augmenta le trouble & les plaisirs de la mienne. Zéinis soupira, je soupirai; sa bouche forma quelques paroles mal articulées; une aimable rougeur vint colorer son visage. Le songe le plus flatteur vint enfin égarer ses sens: de doux mouvemens succéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui, tu m'aimes, s'écria-t-elle tendrement. Quelques mots, interrompus par les plus tendres soupirs, suivirent ceux-là. Doubtes-tu, continua-t-elle, que tu ne sois aimé?

Moins libre encore que Zéinis, je l'entendois avec transport, & n'avois plus la force de lui répondre. Bientôt son ame, aussi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle étoit dévorée; un doux frémissement..... Ciel! que Zéinis devint belle!

Mes plaisirs & les siens se dissipèrent par

Son réveil. Il ne lui resta plus, de la douce illusion qui avoit occupé ses sens, qu'une tendre langueur à laquelle elle se livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaisirs dont elle venoit de jouir. Ses regards, où l'amour même régnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ses veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déjà perdu de l'impression voluptueuse que mon amour & le trouble de ses sens y avoient mise; mais qu'ils étoient encore touchants! Quel mortel, en se devant le bonheur de les voir ainsi, ne seroit expiré de l'excès de sa tendresse & de sa joie?

Zéinis, m'écriois-je avec transport, aimable Zéinis! c'est moi qui viens te rendre heureuse; & c'est à l'union de ton ame & de la mienne que tu dois tes plaisirs. Ah! puissé-tu les lui devoir toujours, & ne répondre jamais qu'à mon ardeur. Non, Zéinis, il n'en peut jamais être de plus tendre & de plus fidèle. Ah! si je pouvois soustraire mon ame au pouvoir de Brania, ou qu'il pût l'oublier, éternellement attachée à la tienne, ce seroit par toi seule que son immortalité pourroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer son être. Si je te perds jamais, ame que j'adore! Eh! comment, dans l'im-

mensité de la nature , où , accablée de ces liens cruels , dont Brama me chargera peut-être , pourrai-je te retrouver ? Ah , Brama ! si ton pouvoir suprême m'arrache à Zéinis , fais au moins que , quelque dououreux que me soit son souvenir , je ne le perde jamais.

Pendant que mon ame parloit si tendrement à Zéinis , cette fille charmante sembloit s'abandonner à la plus douce rêverie , & je commençai à m'alarmer de la tranquillité avec laquelle elle avoit pris ce songe , dont , quelque instant auparavant , je trouvois tant à me féliciter. Zéinis , sans doute , me disoisse , est accoutumée aux plaisirs qu'elle vient de goûter. Quelque chose qu'ils aient pris sur mes sens , ils n'ont point étonné son imagination. Elle rêve , mais elle ne paroît pas se demander la cause des mouvemens dont elle a été agitée : familiarisée avec ce que l'amour a de plus doux & de plus tendres transports , je n'ai fait que lui en retracer l'idée. Un mortel plus heureux a déjà développé , dans le cœur de Zéinis , ce germe de tendresse que la nature y a mis. C'est son image , non mon ardeur , qui l'a enflammée : elle connoît l'amour , elle en a parlé ; elle sembloit , au milieu de son trouble , être occupée du soin de rassurer un Amant , qui , peut-être , est accou-

tumé à porter dans ses bras ses craintes & son inquiétude. Ah, Zéinis! s'il est vrai que vous aimiez, que, dans l'état où m'a mis la colere de Brama, mon sort va devenir horrible !

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorsque j'entendis frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéinis, à ce bruit imprévu, augmenta mes craintes. Elle raccommoda, avec promptitude, le dérangement où les erreurs de son sommeil l'avoient laissée; & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah! me dis-je avec une extrême douleur, c'est peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue; s'il est heureux, quel supplice! S'il le devient, que Zéinis soit telle que quelquefois je la suppose, & que ce soit à elle que je doive ma délivrance: quel coup affreux pour moi, si je suis forcé de me séparer d'elle, après les sentimens qu'elle m'a inspirés!

Quoique par la connoissance que j'avois des mœurs d'Agra, je dusse être rassuré contre la crainte de quitter Zéinis, & qu'il fût assez vraisemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près, qu'elle paroiffoit avoir, elle n'eût pas tout ce que Brama demandoit pour me

rendre à une autre vie (*), il se pouvoit aussi que j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté-là , & que , quelque cruel qu'il fût pour moi d'être témoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival , je préférois ce supplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéinis , un jeune Indien , de la figure la plus brillante , étoit entré dans le cabinet. Plus il me parut digne de plaisir , plus il excita ma haine ; elle redoubla , à l'air dont Zéinis le reçut. Le trouble , l'amour & la crainte se peignirent tour à tour sur son visage : elle le regarda quelque tems avant de lui parler : il me parut aussi agité qu'elle ; mais à son air timide & respectueux , je jugeai que s'il étoit aimé , on ne le favorisoit pas encore , malgré son trouble & son extrême jeunesse , (car il ne me parut guere plus âgé que Zéinis.) Il sembloit n'en être pas à sa premiere passion ; & je commençois à espérer que je n'aurois de cette aventure , que le chagrin que je pouvois le mieux supporter.

Ah ! Phéléas , lui dit Zéinis avec émotion , que venez-vous chercher ici ? Vous , que j'es-

(*) *Mon ame devoit errer dans les sophas jusqu'à ce que deux personnes se donnaissent , en ma présence , leurs premices. C'étoit l'ordre de Brama.*

pérois y trouver , répondit-il , en se jettant à ses genoux ; vous sans qui je ne puis vivre , & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir sans témoins . Ah ! n'espérez pas , reprit - elle vivement , que je vous tienne parole ; sortons , je ne veux pas rester plus long-tems dans ce cabinet . Zéinis , repliqua - t - il , m'enviez - vous le bonheur de rester seul un moment avec vous , & se peut - il que vous vous repentiez sitôt de la premiere faveur que vous m'accordez ? Mais , répondit - elle , d'un air embarrassé , ne puis - je pas parler ailleurs qu'ici ? & si vous m'aimiez , vous obstineriez - vous à me demander une chose pour laquelle j'ai tant de répugnance ?

Phéléas , sans lui répondre , lui saisit une main , & la baisa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable . Zéinis le regardoit languissamment ; elle soupiroit : encore émue de ce songe que lui avoit peint son Amant si pressant , & où elle avoit été si foible , disposée encore plus à l'amour par les impressions qui lui en étoient restées , chaque fois que ses yeux se tournoient vers Phéléas , ils devenoient plus tendres , & repronoient insensiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit mise quelque moment auparavant .

Malgré le peu d'expérience de Phéléas, sa tendresse, qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéinis, les lui laissoit assez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaisir. Zéinis, d'ailleurs, simple & sans art, ne cachant à Phéléas, que, par pudeur, l'état où sa présence la mettoit, & croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui montrroit tout entier. Phéléas n'en savoit pas assez pour triompher d'une coquette dont la fausse vertu & les airs décens l'auroient effrayé; mais il n'auroit été que trop dangereux pour Zéinis, qui, pressée par son amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu se défendre.

Avec quelque plaisir qu'elle vit Phéléas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui ferroit avec une expression si tendre, & des transports si vifs, que Zéinis en soupira. Ah, Phéléas! lui dit-elle avec émotion, sortons d'ici, je vous en conjure. Me craindez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement? Ah, Zéinis! que mon amour vous touche peu! Que pouvez-vous craindre d'un Amant qui vous adore, qui, presqu'en naissant, fut soumis à vos charmes, & qui, depuis, uniquement touché d'eux,

n'a voulu vivre que pour vous? Zéinis, ajouta-t-il en versant des larmes, voyez l'état où vous me réduisez!

En achevant ses paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs: elle le fixa quelque tems d'un air attendri; & cédant enfin aux transports que l'amour & la douleur de Phéléas lui causoient: Ah, cruel! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites? Et quelles preuves puis-je vous donner de ma tendresse, si, après toutes celles que vous en avez reçues, vous en doutez encore? Si vous m'aimiez, répondit-il, ne vous oubliez-vous pas dans cette solitude, & loin d'en vouloir sortir, auriez-vous d'autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler? Hélas! reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autre?

A ces mots, Phéléas, quittant brusquement ses genoux, courut à la porte, & la ferma; en revenant, il rencontra Zéinis, qui, devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher, il la prit entre ses bras, &, malgré la résistance qu'elle lui opposoit, il la remit sur moi, & s'y assit auprès d'elle.

Je ne sais si Zéinis imagina que, quand une porte est fermée, il est inutile de se dé-

fendre, ou si, craignant moins d'être surprise, elle-même se craignit plus. Mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle, que, rougissant moins de ce qu'il faisoit, que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire, avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix tremblante, & d'un air interdit, elle le supplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zénis étoit plus tendre qu'imposant, & ne fâcha ni ne contint Phéléas. Couché auprès d'elle, il la serroit dans ses bras avec tant de fureur, que Zénis, en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ses transports.

Quelqu'émue qu'elle fût, elle tâcha de se débarrasser des bras de Phéléas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y rester, que pour rendre ses efforts inutiles, il n'eut pas besoin d'en employer de bien grands. Ils se regarderent quelque tems sans se rien dire; mais Zénis, sentant augmenter son trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas de vouloir bien la laisser.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-t-il? Ah! repondit-elle, avec une étourderie que je ne lui ai pas

encore pardonnée , vous ne l'êtes que trop ,
& avant que vous vinsfiez , vous l'avez été
bien davantage.

Plus ces paroles parurent obscures à Phé-
léas , plus il lui parut nécessaire d'apprendre
de Zéinis ce qu'elles vouloient dire ; il la
pressa long-tems de les lui expliquer , & quel-
que répugnance qu'elle eût à parler davanta-
ge , il la pressoit si tendrement , la regardoit
avec tant de passion , qu'enfin ilacheva de
la troubler. Mais , si je vous le dis , dit-elle
d'une voix tremblante , vous en abuserez. Il
lui jura que non , avec des transports qui ,
loin de la rassurer sur ses craintes , ne devoient
pas lui laisser douter qu'il ne lui manquât de
parole. Trop émue pour pouvoir former
cette idée , ou trop peu expérimentée pour
connoître toute la force de la confidence
qu'elle alloit lui faire , après s'être encore
foulement défendue contre ses empressemens ,
elle lui avoua qu'un moment avant qu'il en-
trât , s'étant endormie , elle l'avoit vu , mais
avec des transports dont elle n'avoit jamais
eu d'idée. Etois-je entre vos bras , lui de-
manda-t-il , en la ferrant dans les siens ? Oui ,
répondit-elle , en portant sur lui des yeux
troublés. Ah ! continua-t-il , avec une extrê-
me émotion , vous m'aimiez plus alors que

vous ne m'aimez à présent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle; mais il est vrai que je craignois moins de vous le dire. Après ? lui demanda-t-il. Ah, Phéléas ! s'écria-t-elle en rougissant, que me demandez-vous ? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous ne le soyiez jamais, & vous n'en étiez pas moins injuste.

Phéléas, à ces mots, ne pouvant plus contenir son ardeur, & devenu plus téméraire par la confidence que Zéinis lui avoit faite, se soulevant un peu, & se penchant sur elle, fit ce qu'il put pour approcher sa bouche de la sienne. Quelque hardie que fût cette entreprise, Zéinis ne s'en seroit pas offensée; mais Phéléas, uniquement occupé de se rendre heureux, porta son audace si loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faisoit. Ah, Phéléas ! s'écria-t-elle, sont-ce là les promesses que vous m'avez faites, & craignez-vous si peu de me fâcher ?

Quelque violents que fussent les transports de Phéléas, Zéinis se défendit si sérieusement, & il vit tant de colere dans ses yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter sans offenser ce qu'il aimoit, & qui, même par la résistance de Zéinis, devenoit extrêmement douce

reuse pour lui. Soit respect, soit timidité, enfin il s'arrêta, & n'osant plus regarder Zéinis: Non, lui dit-il tristement, quelque cruelle que vous soyiez, je ne m'exposerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez sans doute moins de faire mon bonheur; mais quoique je ne doive plus espérer de vous rendre sensible, je ne vous en aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il se leva d'au-
près d'elle, & sortit. Mortellement fâchée
que Phéléas la quittât, & n'osant cependant
pas le rappeller, la tête appuyée sur ses mains,
Zéinis pleuroit, & étoit démeurée sur le
sopha. Inquiète cependant du départ de son
Amant, elle se levoit pour savoir ce qu'il
étoit devenu, lorsque, ramené par sa ten-
dresse, il rentra dans le cabinet. Elle rougit
en le revoyant, & se laissa tomber sur moi,
en poussant un profond soupir. Il courut se
jetter à ses genoux, lui prit tendrement la
main, & n'osant la baisser, il l'arrosa de ses
larmes. Ah! levez-vous, lui dit Zéinis sans
le regarder. Non, Zéinis, lui dit-il, c'est à
vos pieds que j'attends mon arrêt: un seul
mot... Mais vous pleurez. Ah, Zéinis! est-
ce moi qui fais couler vos larmes?

La barbare Zéinis, en ce moment, lui serra

O

la main , & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils versoient embellissoient encore, soupira sans lui répondre. Le trouble qui régnoit dans ses yeux, ne fut pas plus obscur pour Phéléas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel ! s'écria-t-il en l'embrassant avec fureur , seroit-il possible que Zéinis me pardonnât ? Zéinis garda encore le silence. Hélas ! Phéléas ne perdit rien de ce qu'il sembloit lui dire ; & sans interroger davantage Zéinis , il alla chercher jusques sur sa bouche , l'aveu qu'elle sembloit lui refuser encore.

En cet instant , je n'entendis plus que le bruit de quelques soupirs étouffés. Phéléas s'étoit emparé de cette bouche charmante , où mon ame , un instant avant lui.... Mais pourquoi rappelé-je un souvenir encore si cruel pour moi ? Zéinis s'étoit précipitée dans les bras de son Amant : l'amour , un reste de pudeur qui ne la rendoit que plus belle , animoient son visage & ses yeux. Ce premier trouble dura long-tems. Phéléas & Zéinis , tous deux immobiles , respirant mutuellement leur ame , sembloient accablés de leurs plaisirs.

Phéléas , après avoir langui quelques instans sur le sein de Zéinis , pressé par de nouveaux desirs , que la foiblesse de son Amante

avoit rendus plus ardents, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuse ivresse de son cœur. Zéinis, embarrassée des regards de Phéléas, détourna les siens en soupirant, Quoi ! tu fuis mes regards, dit-il ! ah ! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux : viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inspires.

Alors il la reprit dans ses bras ; Zéinis tenta encore de se dérober à ses transports ; mais soit qu'elle ne voulût point résister long-tems, soit que, se faisant illusion à elle-même, en cédant, elle crût résister, Phéléas fut bien-tôt regardé aussi tendrement qu'il desiroit de l'être.

Quoique les dernières bontés de Zéinis l'eussent jettée dans une tendre langueur, peu différente de celle où mes transports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avoit désirée d'elle, elle parut se repentir de s'être trop livrée à son ardeur, & chercha à se retirer des bras de Phéléas. Ah, Zéinis ! lui dit-il, dans ce songe dont vous m'avez parlé, vous ne craignez pas de me rendre heureux. Hélas ! répondit-elle, quel que soit mon amour pour vous, sans lui, sans le trouble qu'il a mis dans mes sens, vous n'en auriez pas tant obtenu.

O ij

Ah, Zénis ! interrompit l'impétueux Phéléas , s'il étoit vrai que tu m'aimasses , tu craindrois moins de me le dire , ou du moins tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité , tu t'abandonnerois à tous mes transports , que tu ne croirois pas avoir assez fait pour moi. Viens , continua-t-il , en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir , si une ame étoit mortelle , viens ,acheve de me rendre heureux.

Ah , Phéléas ! s'écria , d'une voix tremblante , la timide Zénis , songe que tu me perds. Hélas ! tu m'avois juré tant de respect ! Phéléas , est-ce ainsi qu'on respecte ce qu'on aime ?

Les pleurs de Zénis , ses prières , ses ordres , ses menaces , rien n'arrêta Phéléas , quoique la tunique de gaze qui étoit entre elle & lui , ne le laissât jouir déjà que de trop de charmes , & que ses transports l'eussent remise comme elle étoit pendant le sommeil de Zénis : moins satisfait des beautés qu'elle offroit à sa vue , que transporté du désir de voir celles qu'elle lui déroboit encore , il écarta enfin ce voile , que la pudeur de Zénis défendoit encore foiblement , & se précipitant sur les charmes que sa témérité offroit à ses regards , il

l'accabla de caresses si vives & si pressantes, qu'il ne lui resta plus que la force de soupirer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zéinis. L'une refusoit tout à l'amant; l'autre ne lui laissoit presque plus rien à desirer: elle n'osoit porter ses regards sur Phéléas, & lui rendoit, avec une tendresse extrême, tous les transports qu'elle lui inspiroit. Elle défendoit une chose pour en permettre une plus essentielle: elle vouloit & ne vouloit plus; cachoit une de ses beautés pour en découvrir une autre: elle repoussoit avec horreur, & rapprochoit avec plaisir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour, & lui étoit, un instant après, sacrifié, mais avec des réserves & des précautions qui, tout vaincu qu'il avoit paru, le faisoient triompher encore. Zéinis avoit tour à tour honte de sa félicité & de ses répugnances. La crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui causaient ses transports & l'épuisement où un combat aussi long l'avoit jettée, la forcerent enfin à se rendre. Livrée elle-même à tous les desirs qu'elle inspiroit, ne supportant qu'impatiemment des plaisirs qui l'irritoient sans

O iij

la satisfaire , elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient & ne lui donnoient pas.

Phéléas..... ô souvenir affreux ! momeng cruel qui ne s'effacera jamais de mon ame ! Phéléas , enivré d'amour , & maître , par la tendre complaisance de Zéinis , de tous les charmes que j'adorois , se prépara à achever son bonheur. Zéinis se prêta voluptueusement aux transports de Phéléas ; & si les nouveaux obstacles qui s'opposoient encore à sa félicité , la retarderent , ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéinis verserent des larmes ; sa bouche voulut former quelques plaintes , & dans cet instant , sa tendresse seule ne lui fit pas pousser des soupirs. Phéléas , auteur de tant de maux , n'en étoit cependant pas plus haï. Zéinis , de qui Phéléas se plaignoit , n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin , un cri plus perçant qu'elle poussa , une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas , m'annoncerent mon malheur & ma délivrance ; & mon ame pleine de son amour & de sa douleur , alla , en murmurant , recevoir les ordres de Brama & de nouvelles chaînes.

XII^{me}. TABLEAU.[*Tiré d'un Couvent.*]

J'avois un ami nommé Duval, qui m'entretenoit souvent de ses amours avec une Religieuse de dix-neuf ans. Il me dit qu'ils desiroient ardemment l'un & l'autre de se voir en particulier. Il falloit pour cela trouver l'art de pénétrer dans le Couvent ; mais mon ami n'étoit pas assez imprudent pour se livrer seul à la passion d'une fille qui auroit peut-être risqué son Amant & elle-même, afin de jouir de ce qui lui étoit le plus interdit, & qu'elle desiroit cependant avec beaucoup d'impatience. Depuis plus de cinq mois, la partie étoit concertée ; mais la difficulté en retardoit l'exécution. Ils sentirent tous deux la nécessité d'un Confident qui pût s'intéresser pour eux & seconder leur entreprise : mais à quoi se seroit amusé le Confident pendant que les autres auroient été aux prises ? Sœur Clémentine, cette tendre & passionnée Amante de Duval, y trouva un expédient admirable. Elle crut qu'il falloit lui donner une Compagne. Elle avoit, pour sa plus pro-

che voisine, Sœur Pélagie, jeune Professe d'une vivacité étonnante, & tout-à-fait propre pour le rôle qu'on lui destinoit. A peine sortie de l'année qui suit la profession, elle ne commençoit à sentir les impressions de la nature que depuis qu'elle s'étoit imposée la loi de n'en jamais écouter la voix. Sa manière de penser étant conforme à celle de sœur Clémentine, l'amitié les unissoient intimement : elles se confioient les plus importans secrets ; tels que les dégoûts que leur causoit un vieux & ridicule Confesseur qui les interrogeoit, sur les moindres circonstances, des peccadilles dont elles s'accussoient ; qui vouloit les forcer à lui faire le détail de leurs pensées les plus légères ; qui leur demandoit même s'il ne leur arrivoit jamais de se regarder avec complaisance ; en quels endroits ; si le toucher s'ensuivoit, & si la titillation leur causoit quelque.....

Voilà comme, par ces questions captieuses, leur Directeur étoit venu à bout de leur faire connoître un vice qui corrompoit leur innocence. L'esprit, naturellement porté à la volupté charnelle, se trouve bientôt éclairci : on lui parle d'une manière de pêcher nouvelle pour lui, il s'étudie à la développer ; ensuite il s'en fait un plaisir plus vif que tous ceux qu'il connoissoit.

Pélagie & Clémentine étoient dans ce cas. Pour mettre à profit de pareilles instructions, elles avoient trouvé l'art de détacher une des planches de leur cloison, qu'elles replaçoient si adroitemment, que personne, autre qu'elles seules, n'auroit pu l'apercevoir. Souvent elles couchoient ensemble, & se livroient à certains plaisirs, pour leur tenir lieu de la réalité. La fiction attisoit en elles un feu qui ne pouvoit s'éteindre que par un remede naturel. C'est dans ces circonstances que Clémentine attendoit l'occasion de se satisfaire : elle pressoit son Amant de trouver un second. Pélagie étoit trop bien connue d'elle, pour qu'elle doutât tant soit peu de sa bonne volonté : aussi n'en fut-elle pas refusée.

Il ne s'agissoit plus que de savoir si je serois homme à risquer à me rompre le col, en escaladant un mur de vingt pieds de haut, pour le seul avantage de voir une jolie Reluse, & de passer une nuit avec elle.

Duval m'en fit la proposition, que je ne rejettai pas ; ainsi la partie fut décidée, & son exécution fixée pour la nuit du lendemain. Il courut annoncer à son Amante ma bonne volonté, & chacun fit ses petits préparatifs ; les nôtres consistoient en une échelle de soie & deux pistolets, dans le cas où les

valets du Couvent nous auroient surpris; L'escalade fut préparée du côté indiqué; elle réussit à merveille. Les tendres Sœurs nous attendoient, il y avoit plus d'une heure, quoique celle du rendez-vous ne fût pas encore sonnée. L'obscurité de la nuit étoit si grande, que nous ne pouvions nous voir nous-mêmes: tout dormoit dans le Cloître, excepté les deux Amantes & nous; de sorte que Morphée sembloit d'accord avec l'amour pour favoriser notre entreprise. Les premiers complimens furent courts; cependant on s'embrassa bras dessus & dessous. Nos aimables Sœurs nous conduisirent, en nous donnant la main, par des détours qu'elles ne connoissoient que trop, & qu'elles auroient quittés sans remords; enfin, nous parvinmes à la cellule de Clémentine. La lueur d'une bougie suffissoit pour nous éclairer. Nous nous récriâmes beaucoup sur leur beauté. Je parus propre à satisfaire Sœur Pélagie. A nos fleurettes, les belles firent de très-jolies réponses, qu'elles avoient étudiées & répétées plus d'une fois. Leurs ajustemens étoient d'une propreté recherchée; il en exhaloit une odeur suave, & nous vîmes bien qu'elles n'avoient rien négligé pour nous plaire.

Duval, impatient autant que Clémentine,

la prit dans ses bras , & la porta sur un lit qui n'avoit pas été fait pour l'exercice auquel il alloit servir. Je priai Pélagie de passer chez elle ; la planche fut ôtée , & nous entrâmes facilement. Notre lumiere fut placée dans un endroit d'où elle ne pouvoit être apperçue du dehors. Ah ! que Pélagie me parut charmante ! que ses yeux étoient touchants ! sa guimpe , son voile & ses habilemens céderent à mon empressement. Soumise , elle me laissa faire ; son lit , semé de fleurs , nous reçut tous deux en même-tems. La foible résistance de cette belle n'opposoit à mes desirs qu'une main plus capable d'exciter que d'arrêter. Mon ardeur ne me donna pas le tems de me déshabiller : j'avois encore une bonne raison pour ne pas perdre inutilement un tems précieux ; car quoique Pélagie fût aussi animée que moi , je remarquois en elle , de tems en tems , une émotion , dernier & tardif effort de sa vertu mourante. Le mouvement de mes doigts , & plusieurs baisers que je lui donnois par-tout , sans exception , l'affoiblirent à tel point , que je me vis maître du trône le plus secret de ce Dieu redoutable , dont les feux nous brûlent jusques dans l'humidité même. Un mélange de plaisir & de douleur fit perdre à ma petite Religieuse le peu de réflexion

qui pouvoit la troubler ; elle ne s'énonçoit plus que par des soupirs. Agités l'un & l'autre par des transports auxquels nous ne pouvions résister , nous nous donnions des secousses vives & des mouvemens plus doux , qui , se succédant tour à tour , nous firent perdre nos forces , & nous réduisirent dans une extase que les Rois & les Dieux mêmes auroient enviée. Enfin l'amour combla nos vœux par la plus complète jouissance. Pélagie , revenue , ainsi que moi , de l'évanouissement que le trop de plaisir avoit occasionné dans nos sens , me dit , en me regardant avec douceur : *J'ai donc , ô mon cher ami , perdu cette fleur , qui ne renaît plus lorsqu'une fois elle a été cueillie ! Ce qui me console , c'est qu'elle ait été cueillie par toi. J'appuyois ma bouche sur la sienne , afin de l'empêcher de parler. Par mille caresses , j'eus le bonheur de réveiller cette premiere ardeur , qu'elle m'a-voit fait voir dans le commencement de nos Ébats , & bientôt je la retrouvaï aussi gaie & plus animée que je ne l'avois encore vue. Je ne regrettois qu'une chose ; c'étoit de ne lui avoir pas donné tout l'agrément des prélu- des qui conduisent à la suprême félicité. Ces jeux badins sont , pour les personnes qui pen- sent avec délicatesse , ce que l'amour a de*

plus flatteur & de plus amusant ; mais avec une None , comme avec une Dévote , il faut détruire tout d'un coup les irrésolutions. Un Amant expert les conduit d'abord au dernier période du plaisir : c'est précisément ce que je fis avec Pélagie ; mais dès que j'eus remporté une victoire entiere , je voulus la récompenser. Je me défis bientôt de mes habillemens ; j'écartai ceux qu'elle avoit encore. Les baisers & toutes les attitudes que les Amans ont inventés , allumerent en elle une flamme si violente , qu'elle même se jettoit sur moi , me serroit étroitement , & donnoit à sa passion tout l'effort possible. Rien n'étoit à l'abri de ses regards & de ses baisers. Il auroit été ridicule , dans un Amant , d'affecter une pudeur mal placée ; aussi je la laissai satisfaire sa curiosité sans aucune réserve. Nous réitérâmes quatre fois ce jeu délicieux , qui fait le plaisir des Dieux. Nos forces céderent plutôt que notre ardeur. Je me livrai insensiblement , entre les bras de Pélagie , aux douceurs du sommeil : elle s'endormit aussi. Sœur Clémentine & son Amant , non moins contents & non moins fatigués que nous , se reposèrent pareillement ; mais , par malheur , le soleil nous surprit ayant que nous fussions éveillés. Clémentine & Pélagie se leverent

promptement , & coururent au Chœur ; Maitines étoient déjà commencées. Il n'y avoir pas pour nous d'apparence de pouvoir sortir. Ainsi Duval & moi nous restâmes pendant le jour dans nos cellules , & notre départ fut remis à la nuit prochaine. Nous étions l'un & l'autre enchantés de l'esprit & des appas de nos belles. Chacun de nous prétendoit être le mieux partagé en Maîtresse ; & nous étions encore à ce débat , lorsque Clémentine vint nous voir à la dérobée : elle nous apportoit du pain , du vin & des confitures. Heureusement elle étoit Sous-céleriere , sans quoi nous aurions mal passé la journée.

Nous ne vîmes guere nos Sœurs pendant le jour ; nous ne pûmes les posséder entièrement que le soir. Nous avions leurs clefs : nous cherchâmes à nous amuser en faisant une visite exacte des effets de nos belles : entr'autres , nous trouvâmes un cylindre de fer-blanc , creux & couvert d'un velours usé , qui avoit été de couleur cramoisi ; par l'un de ses bouts , on auroit pu introduire un piston , & , à ce moyen , en faire une seringue. Ce bijou avoit trois pouces de tour sur neuf à dix de longueur ; un des bouts finissoit en forme d'olive , & étoit percé dans son extrémité ; les soies de velours paroissoient

collées les unes sur les autres. Il y avoit tout lieu de croire qu'il avoit appartenu à quelques Mères anciennes , & que , de succession en succession , il étoit parvenu jusqu'à Clémentine.

Enfin , les exercices & le tems du réfectoire étant finis , nos Amantes reparurent pour ne plus nous quitter. Clémentine avoit eu la précaution d'escamoter quelques volailles sortantes de la broche. Nos belles ne nous déguiserent pas combien le jour leur avoit paru long. La conversation roula sur les exploits de la nuit passée : nous nous promîmes bien de ne pas nous endormir pendant celle-ci. On étoit trop passionné pour demeurer oisif pendant le souper. S'amuser à ne caresser qu'à demi , ç'auroit été verser de l'huile sur un feu bien allumé. J'avois commencé une partie avec Pélagie , il me fallut la finir. Elle étoit assise sur mes genoux ; je tentai , pour la premiere fois , une méthode nouvelle pour moi ; cependant je m'en acquittai avec beaucoup de plaisir pour nous deux. Duval & sa Maîtresse suivoient les exemples que nous leur donnions , & nous imitoient des mieux. Nous vantions la légereté , les appas & la complaisance de nos belles. Chacune d'elles mettoit son Cavalier au troisième

ciel , & prétendoit que sa sœur lui devoit céder l'honneur d'avoir l'Amant le plus aimable & le plus expert. Duval , pour finir la contestation , ouvrit un avis ; il étoit question de faire un échange pour éprouver celui qui valoit le mieux dans l'amoureux mystere. Nos belles , par un reste de pudeur , feignirent d'abord de n'y pas consentir ; mais quand on leur eut fait envisager que la variété ne peut manquer d'augmenter la volupté , elles s'embrassèrent en riant comme deux petites folles. Clémentine nous répondit , avec un air fort enjoué , que ce que nous avions risqué pour les voir , méritoit bien qu'elles consentissent à ce que nous exigions d'elles. Le souper fut bientôt desservi ; après quoi le troc ne tarda pas à s'effectuer. Pélagie accepta la main de Duval , qui la conduisit chez elle , & je demeurai avec Clémentine , qui , sans faire la moindre simagrée , me permit de lui donner des arrhes des douceurs que je lui préparois. Raisonnabilie comme une femme accoutumée à se soumettre , depuis douze ans , aux desirs de son mari , elle se conformoit à tout ce que j'exigeois d'elle. Bientôt réduits l'un & l'autre à l'état de pure nature , comme deux Athlètes qui se disputent l'honneur de la victoire , nous nous essayâmes tous deux. Notre com-

bar

bat commença par un nombre infini de baisers ; preuve bien certaine que la rancune ne nous animoit pas l'un contre l'autre. Ce début fit connoître à ma Compagne qu'elle ne s'ennuieroit pas avec moi. Je vous trouve , me dit-elle , plus galant que Duval ; il m'a , à la vérité , déshabillée lui-même ; mais il n'a pas fçu , comme vous , me préparer , par mille badinages , à la suprême félicité. Je reconnus , par ce discours , que mon ami avoit agi avec elle de la même maniere que j'avois cru devoir faire avec Pélagie. Un feu nouveau se glissa dans mes veines ; mon sang bouilloit ; enfin , je sentois une ardeur violente. J'enlevai Clémentine pour la porter sur son lit. L'impétuosité de mon amour étoit si grande , qu'avant d'y pouvoir arriver , ma carriere fut remplie ; presqu'aussitôt mon zèle se renouella. Une gorge ferme & élastique repouffoit ma bouche lorsqu'elle la touchoit : mille autres appas , que la décence m'empêche de nommer , m'attaquoient tous à la fois. Mon courage s'en roidissoit de plus en plus ; mais Clémentine avoit de quoi parer mes coups. La victoire deneurant long-tems indécise entre nous , nous eûmes le bonheur de mériter également la couronne de myrthe que nous avions disputée avec tant d'adresse

& de fermeté. Clémentine avoit fait une défense admirable : cette vertueuse Héroïne, plus versée que sa sœur dans la théorie, goûtoit la pratique bien mieux qu'elle. Ses mouemens étoient plus vifs, plus agiles & plus entendus : par ses conversions, je me voyois souvent désarçonné, & j'étois obligé de parer, même en attaquant. Pélagie, plus jeune, plus fraîche, plus tendre, m'avoit moins causé de fatigue, & procuré plus de plaisir. J'avois trouvé chez elle la nature entière & toute neuve. Clémentine, plus ancienne dans la maison, savoit quelque chose de plus : elle ne se fit point de peine de m'avouer plusieurs petites fredaines qui n'entrent pas du tout dans les devoirs de la règle, & qui font seulement partie des principaux secrets qui ne se communiquent pas à toutes les Nones.

Nous ne cessâmes pas de folâtrer : nous étions de belle humeur. Cependant Duval vient m'avertir d'éviter le sommeil, & de ne pas nous y laisser surprendre pendant cette nuit, ainsi que dans la précédente; & pour prévenir cet inconvénient de sa part, il se tenoit sur ses gardes. Clémentine trouva un plaisir expédient pour nous tenir toujours éveillés, & nous le proposa. Nous agréâmes tous son invention, & nous nous pressâmes

de l'exécuter de cette sorte. Son matelas & sa couverture furent bien vite portés dans la cellule de Pélagie ; des deux lits on n'en fit qu'un sur le parquet. La lumiere fut cachée, & nous nous mêlâmes si bien, que ne pouvant plus nous reconnoître, le hazard décidoit des Acteurs & des Actrices. Il étoit impossible de choisir. Le silence étoit observé lorsque les parties finissoient ; mais dès qu'elles étoient renouées, parloit qui vouloit. Les soupirs étoient presque les seuls interprètes de ce que nous sentions intérieurement. Hélas ! il n'est rien de durable. Les armes, de l'acier le plus dur s'émoussent ; celles de Duval & les miennes eurent le même sort. Le jour étoit prêt à reparoître, lorsque nos belles consentirent de nous laisser partir, après leur avoir juré de revenir souvent, & bientôt, répéter nos galants combats.



XIII^{me}. TABLEAU.

DANS la Perse, il y a un certain pays où les filles, dès l'âge de quinze ans, sont obligées d'aller en pèlerinage à la Montagne d'Alphéa. C'est-là où Jatab a fait bâtir un Temple qui renferme ses Ministres, & qui, pendant huit jours, ont toutes les jeunes filles soumises à leurs volontés. S'il en naît un fils, il est destiné à servir les Autels ; la mère le va offrir elle-même, & ces bons Moines ont souvent la générosité de la renvoyer avec l'espérance d'en avoir bientôt un autre pour elle. Quelle charité ! Une fille manque-t-elle à quelques-unes de ces loix, elle est non-seulement privée de l'éternité bienheureuse, mais encore condamnée à brûler sans cesse d'un amour violent, sans espérance de le satisfaire jamais. Il leur est défendu, sous les mêmes peines, de refuser leurs faveurs à aucun homme ; mais ce n'est qu'après le saint pèlerinage. Jusques-là, elles doivent se conserver vierges.

Azor avoit deux filles d'une beauté surprenante ; mais Zulime surpassoit sa sœur de beaucoup en graces & en beauté. Je deman-

dai à Azor s'il ne vouloit pas la vendre , (me trouvant dans son pays pour faire recrue pour le Grand-Seigneur.) Il me répondit qu'elle n'avoit pas encore satisfait à ce que sa Religion exigeoit d'elle , & que , si je revenois l'année suivante en achat , il pourroit s'accommodeer avec moi.

Animé d'un tendre mouvement , que je ne fus pas maître de réprimer , je voulus prendre la main de l'aimable Zulime pour la baisser ; mais elle la retira avec vivacité , en me disant qu'il ne lui étoit pas encore permis d'avoir le bonheur de toucher un homme. Ses refus ne servirent qu'à la rendre plus aimable à mes yeux , & à irriter mon amour. Je ne pouvois quitter Zulime ; mon cœur sembloit me dire qu'elle étoit destinée à faire mon bonheur. Il fallut cependant m'arracher malgré moi de ce cher objet ; mais je la quittai avec la douleur de ne la revoir qu'après avoir été souillée par les infâmes Ministres de Jatab. Je ne pus baisser qu'un pan de sa robe : elle sembla m'accorder cette légère faveur avec joie. Je lui demandai si elle me reverroit avec plaisir ; elle me répondit que oui. Je lus dans ses yeux que son cœur étoit d'intelligence avec sa bouche. Je partis donc plus amoureux que je n'avois jamais été.

C'étoit dans huit jours que cette jeune fille devoit faire le redoutable voyage de la Montagne. Déjà elle avoit la robe blanche que l'on prend pour ce pèlerinage, & elle cultivoit avec soin les fleurs dont elle devoit être parée : elle me les montra avec complaisance, en me conduisant au jardin. Je les regardai avec des yeux pleins d'une rage que l'amour changea bientôt en une tendre langueur, quand je voulus, pour la dernière fois, les fixer sur Zulime. Je ne pus lui rien dire : ce fut-là la première fois de ma vie que je sentis que les yeux avoient un langage. Que ne lui dirent pas les miens !

En m'éloignant de Zulime, je ne pouvois la bannir ni de mon esprit, ni de mon cœur. Sans cesse elle se peignoit à mes yeux avec de nouvelles graces ; quelquefois je jurois de brûler le Temple de Jatab & ses indigues Ministres, ou d'enlever Zulime avant son infamie.

Je communiquai mon dessein à Azaïm, qui étoit mon Compagnon de voyage & mon ami. Je lui proposai de retourner sur nos pas, quoique nous fussions déjà fort éloignés de l'habitation d'Azor : enlevons Zulime, lui dis-je, à ces monstres indigues d'un bien si précieux. Si tu es mon ami, cher Azaïm,

poursuivis-je avec transport, en le ferrant entre mes bras, daigne me seconder.

Un tendre ami ne peut rien refuser: Azaïm voulut bien me seconder dans mon projet, & retourner avec moi sur ses pas. Le pere de Zulime fut surpris de mon retour; mais lui ayant allégué que j'avois le tems d'attendre le retour de sa fille de la Montagne, il nous invita poliment à la fête qu'il devoit donner dans quelques jours, à l'occasion du voyage de sa fille au Temple de Jatab, & nous dit qu'après nous ferions les maîtres de l'acheter.

Cette charmante fille me revit avec un plaisir qui éclata sur son visage. Je croyois vous avoir perdu pour toujours, me dit-elle. Cette douce réception me fut d'un favorable augure. Hé bien! lui dis-je, pour avoir occasion de la voir seule, vos fleurs, belle Zulime, sont-elles bientôt prêtes d'être cueillies? Les avez-vous déjà visitées ce matin? Pas encore, me répondit-elle, avec un air de simplicité & d'innocence capable d'enflammer le cœur le moins sensible: j'y allois, ajouta-t-elle, quand vous avez paru, & je ne sais pourquoi j'ai plutôt couru à vous qu'à mes fleurs. Que je ne les prive pas, lui dis-je, du bonheur d'être arrosées de votre main; je vous accom-

pagnerai. Hé bien, venez, reprit-elle, j'aura le plaisir de vous voir tout ensemble. Je ne me fis pas prier ; elle céda aussi à son tour avec le même empressement, quand je la pria de me suivre sous un berceau de myrthe que j'apperçus près de là. Nous nous y assîmes sur des siéges pratiqués dans le roc, sur lesquels on avoit appliqué de la mousse.

Je fus quelque tems à considérer Zulime, sans pouvoir lui parler : j'avois tant de choses à lui dire, que je ne savois par où commencer. C'étoit la premiere fois de ma vie que j'allois parler de Religion à une femme. Peu instruit de la mienne, comment l'engager à quitter la sienne ? Mes regards embarrassés lui apprirent que j'avois quelque chose à lui communiquer, & la douceur des siens me fit comprendre qu'elle devinoit la cause de mon trouble. Que les hommes sont charmans, me dit-elle naïvement ! Je sens, en leur présence, un plaisir si vif, que je ne puis l'exprimer ; qu'il me tarde d'avoir fait le voyage de la Montagne d'Alphéa ! je les connoîtrai encore mieux après, dit-on. Demeurez ici, cher Dély, je vous en conjure ; je ferai charmée de vous revoir à mon retour : je vous donnerai à baisser ma main. Mais, quoi ! vous soupirez. Ah ! ne la touchez pas, de grace ; je ne

puis vous la laisser prendre : je ne suis pas encore digne de vous ; quand je serai purifiée..... Purifiée , lui dis-je ! est-il possible , belle Zulime , qu'on vous abuse si cruellement , & que tant de charmes soient réservés à des scélérats dignes de tout le courroux céleste ? Qu'entends-je , reprit la jeune Persane , en frémissant d'horreur ? Est-ce bien vous , Dély , poursuivit-elle , qui parlez ainsi des Ministres de Jatab ? Tremblez ! la terre va peut-être s'ouvrir sous vos pieds. C'est en faveur de mon innocence que le Ciel vous épargne.

Quelle espérance de pouvoir désabuser une fille si persuadée de la sainteté de l'action qu'elle alloit faire. Je n'osois plus parler des Ministres de Jatab , de crainte d'irriter Zulime contre moi. Je voyois bien que je devois m'attendre à tout son courroux , si je l'enlevois avant qu'elle eût satisfait à la loi.

Hé bien ! allez , lui dis-je , allez , belle Zulime , prodiguer vos caresses à ces hommes divins ; qu'ils jouissent du bonheur de vous posséder ; j'en mourrai de douleur : n'espérez pas de me revoir à votre retour.

Vous en mourrez , reprit Zulime ! Quoi ! je ne vous verrois plus , le plus aimable de tous les mortels : j'en mourrois aussi. Si ma

vie vous est chere , lui dis-je , n'allez pas à la Montagne. Je ne vous comprends pas , reprit Zulime : après le retour du Temple , achetez-moi , vous verrez si je vous aime. Oui , je souhaiterois être à vous de préférence à tout autre ; mais il faut servir Dieu avant les hommes.

Et quand vous serez revenue , lui dis-je en gémissant , vous vous livrerez donc à moi avec joie ? En doutez-vous , Dély , reprit-elle ? Il me sera défendu de rejeter les vœux d'aucun homme : jugez si les vôtres seront écoutés. Je voyois avec douleur que la Religion dont elle étoit pénétrée , pourroit la porter , sans scrupule , à se livrer au premier venu. Elle étoit d'une figure à allumer bien des feux. Tout ce que je pus obtenir , c'est qu'elle n'en verroit pas d'autres avant moi au sortir du Temple : elle me le jura à la face du Ciel. Je la quittai pour rêver à ce que je devois faire.

Le tems étoit proche ; déjà on faisoit de toutes parts les préparatifs pour cette fête criminelle. Je communiquai à Azaïm mes peines : il m'apprit que les Prêtres de Jatab recevoient parfaitement bien les Etrangers , & qu'Asor l'avoit mis au fait de la plupart des cérémonies qui se pratiquoient à la récep-

tion des jeunes filles. Je priai Azaïm de venir avec moi pour examiner les lieux du Temple, & voir s'il nous seroit facile d'enlever Zulime.

Comme le jour étoit fort avancé, nous remîmes la partie au lendemain. Le soleil ne faisoit que se lever, quand nous partîmes. Au détour d'une petite colline, je vis, avec étonnement, le plus beau pays du monde, que des rochers escarpés environnoient de tous côtés, comme si la nature les eût produits exprès pour cacher, aux yeux des Voyageurs, un séjour si délicieux.

Au milieu d'une belle plaine s'élève une petite montagne en forme de théâtre, couverte d'un bois sacré : c'est-là qu'est le Temple de Jatab, dont on ne voit que le faîte ; des fontaines en tombant, par cascades, sur des lits de verdure, offrent aux yeux un spectacle charmant ; un ruisseau, qui descend des rochers avec bruit, semble venir se reposer sur le sein de cette plaine. Charmés de tous ces prodiges, que nous n'avions vus que de dessus la colline, nous nous présentâmes à la porte du Monastere ; on jeta un pont-levis, & nous passâmes.

Mon étonnement augmenta à la vue de toutes les merveilles qui s'offroient à mes

yeux de toutes parts. D'un côté, ma vue se perdoit dans des allées d'une longueur immense ; d'un autre, elle étoit bornée agréablement par des berceaux, des statues, des jets d'eau, des peintures d'une beauté surprenante.

Azaïm, aussi surpris que moi, me demanda si je n'avois pas envie de me faire Ministre de Jatab. Je lui répondis que ma liberté étoit préférable à toutes ces beautés.

L'espèce de Moine qui nous conduisoit, sourit de ma réponse, comme s'il eût voulu me dire qu'ils avoient d'autres plaisirs que celui de jouir de la vue de ces jardins. C'étoit un de ces hommes simples, tels qu'il y en a dans tous les Couvents du monde, qui, peu instruits des statuts fondamentaux de l'Ordre, croient aveuglément.

Je dis tout bas à Azaïm de feindre de venir exprès se dévouer au Culte de Jatab, pour être mieux instruits, par ce Moine, des usages. A peine eûmes-nous passé la seconde porte, que j'aperçus, dans un petit bois de lauriers & d'orangers, une troupe de jeunes filles qui jouoient ensemble : c'étoit leur premier voyage au Temple. Le jour, elles courroient seules dans les jardins, & venoient se rendre le soir au lieu désigné.

Notre Conducteur, nommé Alousi, nous dit que si nous voulions attendre deux jours, nous verrions la réception de Zulime, une des plus belles filles de ce désert. L'entretien commençoit à devenir intéressant. Sur ce qu'Azaïm dit qu'il vouloit sérieusement être Moine, Alousi lui répondit que c'étoit sans doute le Ciel qui l'envoyoit pour finir la dispute élevée entre les principaux Chefs de la maison, qui vouloient tous deux posséder la belle Zulime. Ce sera donc vous, poursuivit ce bon vieux à Azaïm, qui posséderez un objet si charmant ? Lui, repris-je avec surprise ! lui-même, poursuivit Alousi : c'est un des statuts de l'Ordre, que la premiere fille qui se présente au Monastere, est pour le Novice nouvellement arrivé, étant juste qu'il commence à faire son Noviciat. Azaïm ne put s'empêcher de rire de ma surprise, & continua de dire qu'il vouloit absolument se faire Ministre.

Jamais vocation ne fut si prompte que celle qui me vint de me consacrer aussi à Jatab, résolu de déserter le Couvent dès le lendemain. Je feignis être frappé d'un coup du Ciel à la vue d'une statue du Grand Prophète. J'assurai Alousi que je voulois être aussi Moine. Le bon Moine s'écria miracle,

en se prosternant avec moi devant la statuë. Ce ne fut pas tout , je voulois être reçu le premier , sans quoi mon projet devenoit inutile. Mes craintes cesserent , quand j'eus appris qu'on recevoit d'abord les plus jeunes.

Nous nous fimes conduire au Grand-Maître des Novices. Je tremblai en écoutant les menaces terribles qu'on nous fit de la part de Jatab. Nous serions brûlés vifs , nous dit-on , s'il nous prenoit jamais fantaisie de quitter l'habit qu'on nous donnoit. Je faillis le rendre ; mais faisant réflexion que c'étoit le seul moyen de posséder Zulime , je le mis en frémissant. Azaïm en fit de même , toujours dans l'espérance que nous nous échaperions aisément. La témérité fut toujours l'apanage des Amans.

Enfin ce jour , si long-tems attendu , arriva. Après une nuit , dont mille songes charmans avoient pris plaisir de diminuer la longueur , qu'il tarda à mon impatience de voir l'aimable Zulime ! Je savois qu'elle m'étoit destinée ; jamais je ne me levai avec tant d'empressement. Ma joie redoubla au bruit de différens instrumens qui se firent entendre tout d'un coup. Je ne doutai plus que ce fût elle qu'on conduisoit au Temple. Je me rendis dans l'avenue , avec cette impatience si ordi-

naire aux tendres Amans ; mon cœur vola au-devant d'elle ; mes yeux sembloient la reconnoître de loin au milieu de la foule de jeunes personnes que je decouvrois à peine : je m'imaginois déjà distinguer aisément Zulime à certains traits charmans qui m'avoient frappés en elle. La voilà , me disois-je : mais , que vis-je , grands Dieux ! le dirai-je ? Tout ce pompeux cortége n'étoit que pour une vieille , courbée sous le poids des ans , qui marchoit appuyée sur deux bâtons. Quoique je ne crusse pas qu'elle vint pour moi , je ne laissai pas que de reculer , faisi d'horreur à la vue de ce spectre , & je pensai mourir de douleur en apprenant d'Alousi , qui m'étoit venu joindre , que c'étoit un coup de Politique , & qu'un des deux principaux Ministres qui se disputoient Zulime , ayant feint de céder généreusement à l'autre , avoit secrettement fait avertir Sagonia de venir se présenter avant la fille d'Azor. Cette vieille est infirme , ajouta Alousi , depuis l'âge de dix ans , & n'a pas encore pu venir satisfaire à la loi : on ne la pressoit pas & probablement elle ne seroit pas encore arrivée si-tôt , sans un ordre secret ; sur ces entrefaites , vous vous êtes présenté ; comme l'ordre étoit donné , elle s'est mise en

route, & c'est vous qui devez la purifier, mon Frere.

Il est plus facile d'imaginer ma situation que de la décrire. La rage, le désespoir s'emparerent de mon cœur : & que deviendra Zulime, dis-je à Alousi ? Elle sera le partage de votre ami. Sans lui répondre, je courus chercher Azaïm, à qui je contai ce que je venois d'apprendre. Au lieu de s'affliger de cette nouvelle, il ne fit qu'en rire. Quoi ! généreux Azaïm, vous laisseriez mourir votre ami de douleur ? Il avoit vu Zulime, & il fut insensible à mes prières : ce qui prouve bien combien l'amour est supérieur à l'amitié.

Que mes peines redoublerent à l'arrivée de Zulime ! Dieux, qu'elle étoit aimable ! Sa tête étoit couronnée de ces mêmes fleurs que je lui avois vu cultiver : une longue robe blanche, semée de roses, & ferrée d'une ceinture qui laissoit voir sa taille majestueuse, descendoit jusqu'à terre : elle portoit en ses mains une guirlande de fleurs ; une autre, entrelacée avec ses cheveux, venoit flotter sur son sein, & son visage, doux & gracieux, embellissoit encore une parure si galante. A la vue de tant de charmes, je pensai mourir d'amour, si l'idée affreuse de savoir que Zulime n'étoit pas pour moi, ne m'eût fait mourir de

de douleur. Azaïm me fuyoit; & charmé des graces de Zulime, il abandonnoit son ami au désespoir.

On conduisit d'abord cette jeune Persane au Temple, avec une pompe magnifique. Je l'y suivis les larmes aux yeux. Elle fut mise sous un dais superbe, exposée aux regards de tous les Ministres de Jatab. Un brasier ardent étoit devant cette belle; tous se prosternerent à ses pieds: quand ce fut à mon tour, avec quelle ardeur n'y volai-je pas! J'oubliai le Prophète pour n'adorer que Zulime. Un long voile, que je portois en qualité de Novice, l'empêcha de me reconnoître, & cacha les larmes que je laissois couler. On avoit fait les mêmes cérémonies le matin, à la réception de Sagonia.

Alousi vint m'arracher à un spectacle si doux & si triste tout ensemble, pour me conduire à l'endroit destiné à mon supplice; & bientôt je vis arriver Sagonia, qui put à peine se trainer sur une espece de lit de repos, préparé par les Amours, pour des plaisirs plus doux que ceux que j'allois y goûter. Je me jettai aux genoux de cette vieille, & la conjurai de me quitter de la cérémonie: en vain je lui remontrai que cela pourroit nuire à sa santé: elle me dit, pour toute réponse, que

le grand Jatab le vouloit ainsi , & qu'elle se plaindroit de mon peu de soumission aux volontés suprêmes de ce grand Prophète.

Comme , en me relevant des pieds de cette vieille , je m'appuyai sur son bras : ah ! s'écria-t-elle , en poussant un grand cri , sachez , jeune étourdi , que j'ai un rhumatisme : nouvel agrément dont je ne m'étois pas apperçu. Je n'étois Moine que depuis deux jours ; je n'avois pas oublié encore les statuts de l'Ordre , & qu'il étoit défendu , sous peine de mort , de renvoyer aucune femme sans l'avoir purifiée. En vain je voulois me soustraire à cette loi cruelle , & éviter le combat ; il en fallut venir aux mains , & me disposer au travail. J'allois me mettre à ce pénible ouvrage , quand je vis venir Alousi , qui me cria de loin d'avoir patience. Rien ne me pressoit , j'attendis : je courus même au-devant de lui , voyant qu'il venoit trop lentement. Sagonia peut-elle passer , me dit-il , encore entre les mains d'un autre ? Je lui dis qu'oui. Eh bien , qu'elle me suive. Vous saurez qu'on vient d'assembler le Chapitre ; celui qui a introduit ici cette vieille , vient d'être condamné à en jouir lui - même , pour avoir voulu la destiner à un de ses Confreres. C'étoit bien me délivrer d'une scène assez

embarrassante ; mais ce n'étoit pas encore me rendre heureux. Et Zulime , lui dis-je , où est elle ? Elle est encore aux pieds des Autels , reprit Alousi ; je ne puis vous l'amener que dans une heure. Nos bons Peres ont ordonné que tout reprendroit l'ordre naturel.

Quel rapide passage se fit tout-à-coup dans mon cœur , de la peine la plus sensible au plaisir le plus vif ! Quoi ! me disois-je , serois-je encore assez heureux pour jouir de Zulime ? Elle ne passeroit pas dans les bras du perfide Azaïm ! Ah , Jatab ! Jatab ! je te reconnois pour le plus grand des Prophètes. Impatient de la voir , je tremblois que quelque nouvel ordre ne me l'enlevât. Un Amant passionné trouve les heures bien longues. Comme je commençois à désespérer , j'apperçus Zulime.

De quels termes me servir pour peindre l'état de mon cœur à cette vue , & quels transports furent les miens au moment que je vis cette belle s'approcher ! Je la conduisis sur le lit de repos que venoit de quitter Sagonia. C'étoit un Ange que j'y plaçois , au lieu d'une Sorciere. Je laissai mon voile baissé , ne voulant pas me faire connoître , de crainte que Zulime , me revoyant hors du Monastere ,

quelque nouveau scrupule ne la prît ; car elle savoit sans doute quel crime c'étoit pour les Ministres du Temple d'Alphéa , que de l'abandonner. Ce motif seul eût pu me faire haïr pour toujours de la crédule fille d'Azor. Au nom de Jatab , j'obtins tout ce que je voulus. Quoi ! disoit cette belle de tems en tems , il a encore ordonné cela ? Il pensoit à tout. Ah ! le grand Législateur que voilà ! Ce n'est pas tout , poursuivis-je. Elle alloit encore s'écrier : ah ! le grand Phophète ! mais l'excès du plaisir qu'elle ressentit en ce moment lui coupa la parole ; elle demeura sans mouvement entre mes bras : je profitai de ce doux moment pour lever un peu mon voile & coller ma bouche contre la sienne ; j'y pris de nouvelles forces , qui se communiquerent bientôt à tout mon corps. Je les recevois de Zulime ; il étoit juste de lui en faire l'hommage. Mon bonheur recommença , que le sien , je crois , n'avoit pas fini. Ah , cher Dély ! s'écria-t elle , ignorant que j'étois présent , que je ferai heureuse si je puis vous revoir ! Nous goûterons ensemble de pareils transports ; car pour de plus doux , je n'en imagine pas. Qu'on m'avoit bien dit que je ne connoîtrois les hommes qu'à mon retour du Temple ! Si ce sont là

Ies plaisirs dont on jouit sans cesse au Paradis de Mahomet , quel malheur plus grand que d'en être privé ?

Avec quelle joie secrète n'entendis je pas ce discours , auquel j'avois tant de part ! Je fus vingt fois tenté de lever mon voile ; mais la crainte de lui déplaire me retint : peut-être auroit-elle eu la simplicité de s'imaginer qu'elle n'avoit pas satisfait à la loi avec moi , & se seroit-elle crue obligée en conscience d'avoir recours à d'autres. Que n'a-t on pas à redouter des esprits crédules ? Croire tout , ou ne rien croire , sont deux extrémités également à craindre.

Il fallut quitter quelques momens cette aimable fille pour aller au réfectoire : tous mes Confrères me regarderent avec des yeux d'envie , qui me firent craindre quelque nouvel orage ; mais heureusement que la querelle des deux principaux Chefs occupoit si fort la Communauté , que chacun , attentif à en voir l'issu , me laissoit jouir tranquillement de Zulime.

Après qu'elle eût soupé dans un réfectoire séparé , on la conduisit dans ma petite tente. Quelle nuit délicieuse ! je n'en passai jamais de si douce en ma vie. Le sommeil eut à peine le tems de nous faire payer le tri-

but que chaque mortel lui doit. Il nous reçut cependant dans ses bras au sortir de ceux de l'amour. Je me réveillai le premier, ne pouvant, pendant la nuit, faire usage d'un voile. J'avois condamné, avec soin, tous les jours, en sorte que je ne pus jouir, le matin, du plaisir de voir Zulime. Je n'eus que celui de lui procurer un doux réveil; puis, n'arrachant de ses bras à un certain signal dont on m'avoit averti, je quittai cette belle pour aller au Temple; & les jeunes filles qui avoient été reçues les jours précédens, entrerent pour assister au lever de Zulime.

Les sept jours qui suivirent ne furent qu'une répétition du premier: mêmes statuts, mêmes cérémonies, mêmes plaisirs; jamais on ne fit tant de fois la même chose avec moins d'ennui.

Enfin, le huitième jour fini, Zulime se disposa à partir, avec la même pompe qu'elle étoit arrivée; mais au lieu d'un habit blanc, elle en portoit un noir semé de fleurs, qui faisoient un effet admirable. Cette robe lugubre relevait la blancheur de son teint; ses yeux avoient un peu perdu de leur vivacité; ils paroifsoient abattus, & laissoient voir une tendre langueur, qui me fit souhaiter, inu-

élement, que la fête eût duré un jour de plus. Cette belle partit donc.

Je n'avois pas encore réfléchi aux obstacles que j'aurois à surmonter pour sortir de ce Monastere ; l'amour m'avoit toujours occupé jusques-là. Comment rejoindre Zulime ?

Je fus consulter Azaïm, qui devoit être aussi embarrassé que moi. Mais quel fut mon étonnement de le trouver d'une gaieté parfaite ! Ma surprise redoubla, quand il m'apprit qu'il se trouvoit content de la vie qu'on menoit à Alphéa, & qu'il n'en vouloit plus sortir. Qu'ai-je besoin d'aller courir la Persé, pour chercher de belles femmes, tandis que de charmantes viennent ici m'offrir leurs faveurs ? Est-il un sérail à Constantinople mieux fourni que ce Monastere ? Ces raisons étoient spacieuses ; & j'avoue que, sans Zulime, elles auroient fait impression sur mon esprit.

Je quittai Azaïm, & je m'en allai le long de ce désert, pour voir si je ne trouverois pas d'issue pour m'échapper. Tous les rochers me parurent également escarpés & impraticables. De quel affreux désespoir mon cœur n'étoit-il pas déchiré ? Je sentis cependant mon espérance renaître à la vue de quelques fentes qui se trouverent dans un roc un peu

moins haut que les autres. Cet endroit me parut d'autant plus commode, qu'il étoit environné d'un petit bois très épais; j'espérai qu'en montant déjà fort haut, à la faveur des arbres, il me seroit facile de parvenir à la cime du rocher, en mettant, dans les fentes qui s'y trouvoient, des branches d'arbre en forme d'échelons. Comme ce lieu me paroissoit fort solitaire, je commençai déjà à en planter quelques-unes, & me retirai en attendant la nuit.

L'heure arriva; je m'enfonçai dans le bois. A peine avois-je déjà monté quelques échelons des branches que j'avois enfoncées dans les fentes du rocher, que je fus faisi par trois Moines. On me conduisit devant le Grand Karken; en vain je voulus nier. Il est inutile de feindre, me dit-il d'une voix terrible. Je vous ai vu, étant caché dans le bois, faire vos préparatifs. Vous savez le supplice destiné aux lâches fugitifs de ce Temple. On me conduisit sur le champ dans un souterrain affreux, plus propre à servir de séjour aux morts qu'aux vivans, & bien capable d'éteindre les vives impressions que Zuiime avoit faites sur moi. Je ne devois être retiré de ce lieu terrible, que pour être précipité dans les flammes. Que l'on conçoive, si l'on peut,

l'horreur d'une pareille situation. Que, si près de la mort, la vie nous paroît un présent du Ciel bien funeste !

On me laissa près d'un an dans cet affreux cachot ; enfin, je sortis du séjour des ombres pour revoir la lumiere pour la dernière fois. Je fus conduit au bûcher, qui étoit dressé autour de ma tente, & qui devoit consumer, avec moi, tout ce qui m'avoit touché. On me jeta sur mon lit, car je n'eus pas la force de m'y traîner. Le jour commençoit, & le feu ne devoit être allumé qu'après le soleil couché ; car il falloit demeurer un jour entier exposé aux yeux de tous les Ministres de Jatab, pour qu'effrayés de mon exemple, ils soient retenus par la crainte des supplices.

Au milieu de ce triste appareil, où tout m'annonçoit ma ruine prochaine, j'entendis un bruit confus d'instrumens : c'étoit Zulime qui venoit consacrer son fils premier né au culte des Autels. Dès qu'elle m'apperçut, elle vint se jeter sur mon bûcher.

Quel spectacle pour un tendre Amant ! Je rappellai en un moment toutes mes forces pour lui dire : Venez, chere Zulime, venez recevoir les derniers soupirs du tendre & fidele Dély : c'est pour vous avoir aimée que je meurs ; mais je meurs content, puisque

c'est entre vos bras que je rends la vie. Je voulus lever les mains pour l'embrasser ; elles retomberent de foiblesse. Non , vous ne mourrez pas , me dit-elle ; j'ai une grace aujourd'hui à demander à Jatab , en faveur de l'offrande que je lui fais de mon fils : c'est votre vie que je demande : on ne peut me la refuser ; je fais la loi. Vivez , cher Dély , & m'aimez. Azaïm , pendant votre captivité , a eu le secret de me faire tout savoir. Venez voir votre fils aux pieds des Autels , qui leva pour vous ses petites mains au Ciel.

Recevoir en un même moment & Zulime & la vie , étoient des biens si grands. , qu'ils surpassoient mes espérances. Je doutai quelque tems si je n'étois pas dans le transport ; mais je fus bientôt convaincu d'une vérité si consolante. Les yeux de Zulime avoient ranimé les miens , & sa bouche , qu'elle porta sur mes levres , rappella mon ame fugitive. C'est donc vous , belle Zulime , lui dis-je , qui me rendez la vie ? Oui , c'est moi-même , repartit-elle. Je ne vous ai pas oublié un seul moment ; j'ai été fidelle au serment que je vous ai fait , de ne point voir d'hommes avant vous , au sortir du Temple d'Alphéa. J'allois demander au grand Jatab , pour la grace qu'on ne peut me refuser , de me laisser sortir d'ici

sans avoir eu de commerce avec le grand Karken ; mais racheter votre vie m'est un bien plus doux. Je cours la demander & me faire relever de mon serment. Quelle scène nouvelle ! Non , lui dis-je , dans le premier mouvement , laissez-moi mourir plutôt , chère Zulime , & me demeurez fidelle.

Quoi ! cher Dely , reprit-elle , vous voulez mourir ! y pensez-vous ? Mourons donc tous les deux. Qu'on mette le feu au bûcher. Elle vouloit l'y mettre elle même ; mais Azaïm l'entraîna malgré moi , & j'appris bientôt qu'elle avoit obtenu ma grace. Une vie qui me coûtoit si cher , pouvoit-elle m'être précieuse ? Je vis , sans en marquer de joie , qu'on éloignoit de moi les préparatifs de ma mort , & qu'on me rapportoit mes premiers habits. Zulime reparut à mes yeux ; mais sans mon fils , qu'elle portoit entre ses bras , peut-être l'aurois-je fui. J'embrassai ce cher fruit de toute ma tendresse , & vis avec douleur qu'il falloit le laisser dans ce lieu infâme. Je le recommandai à Azaïm , qui , instruit par mon exemple , ne devoit pas être tenté de sortir du Monastere. Je fus reconnu publiquement indigne de demeurer davantage au Temple d'Alphéa , & reconduit hors de son enceinte avec la dernière infamie ; mais le plaisir que

j'avois d'en sortir avec Zulime , me tenoit lieu des plus grands honneurs.

Je revis enfin l'habitation d'Azor , & cette cabane , si charmante à mes yeux depuis que j'y avois vu Zulime. Mon goût pour cette fille n'étoit plus si vif , depuis qu'elle s'étoit donnée au grand Karken. Mais pouvois-je la haïr d'un crime autorisé par sa Religion , & commis pour me rendre la vie ? Je tâchai donc à bannir cette idée de mon esprit , pour me livrer tout entier à mon amour & au plaisir qu'inspiroient les réjouissances chambertines qui se donnerent au retour de ma chere Zulime.



XIV^{me}. TABLEAU.[*Les Faveurs du réveil.*]

DORIMON avoit fait placer des Musiciens dans l'anti-chambre de Philinte, qui devoient, à son réveil, jouer les airs les plus tendres, de là il passe dans la chambre à coucher, où il la trouve pleinement endormie.

Quel spectacle ravissant pour lui! Philinte, débarrassée en partie de son drap, offre à sa vue le corps le plus délicat, & les contours les plus gracieux. Il fixe ses regards sur une gorge d'une blancheur éblouissante, & qu'une respiration douce & légère faisoit aller & venir.

Après avoir satisfait pleinement le plaisir de ses yeux, il répand des fleurs sur son sein, se glisse ensuite dans son lit; & dans une attitude commode & voluptueuse, il vous la divinise.

Il ne quitte l'objet de ses désirs qu'après y avoir appliqué mille baisers amoureux.

Philinte, qu'un baiser sur sa bouche avoit un peu réveillée, suce ses lèvres, étend les bras, & soupire.

Inquiète & rêveuse, elle cherche la cause de son plaisir.

L'odeur des roses répandues ça & là sur son lit, & qu'elle respire, suspend voluptueusement toutes les facultés de son ame; la symphonie douce & légère, qui frappe agréablement ses oreilles, fait palpiter son cœur.

Surprise de cet enchantement, elle se frotte les yeux, & croit rêver. Elle s'éveille en s'écriant: Suis-je cette mortelle qui s'est couchée, ou suis-je transformée en une Divinité?

Pour s'assurer de ce changement, sa main délicate se promène sur toutes les parties de son corps. Quelle ivresse de sensation & quelle volupté, quand elle est à l'endroit où il y a un instant que l'Amour vient de verser le nectar des Divinités! elle s'y arrête, se pâme; le plaisir renait sous ses doigts.

Elle oublie, dans ce moment de délices, qu'il est tems de se lever, & que la nature a besoin de réparer ses forces.

Ses femmes de chambre, surprises de ce qu'elle n'a pas encore sonné, entrent dans son appartement, & l'avertissent qu'il est tems de dîner.

Philinte fait quelques efforts pour se lever; mais sa tête, remplie d'idées de plaisir, se laisse aller nonchalamment sur l'oreiller: elle

a peine à quitter un lit, qui, pour elle, est le théâtre de la volupté.

Ses femmes la prennent doucement par dessous les bras, & la conduisent, suivant la coutume, dans un bain d'eau tieude, qu'elles avoient rempli d'herbes odoriférantes.

L'eau qui, par son mouvement, s'agitait autour d'elle, pressant, en tout sens, sa chair délicate, caresse mollement son sein. Tout son corps tressaille de plaisir.

Philinte éprouve un petit épuisement qui la jette dans un état de langueur. On lui apporte, dans son bain, un bouillon pour réparer ses forces : ses sens se raniment, ses joues se colorent, & ses yeux reprennent leur première vivacité.

De peur d'un second épuisement, ses femmes la retirent doucement du bain : elles prennent des serviettes chaudes, & essuient toutes les parties de son corps, le plus légèrement qu'elles peuvent. Mais le doux châtoisement qu'éprouve le corps de Philinte, par ce petit frottement, rallume encore le feu de sa concupiscence.

Elle se laisse aller dans une bergere qui étoit auprès de son bain, & la tête penchée sur le coussin, elle tombe dans une douce rêverie.

Hélas ! qu'elle étoit belle ! Sa gorge, plus blanche que l'albâtre, se trouvoit en partie cachée par les boucles de sa chevelure blonde ; ses cuisses croisées laissoient voir une jambe fine & délicate ; ses joues paroissoient teintes du coloris du plaisir, & lui tenoit lieu de rouge ; son corps, couché négligemment, laissoit voir tous les contours gracieux de sa taille élégante. Philinte étoit dans cet état de langueur, qui n'attend plus que du soulagement du plaisir.

Ses femmes veulent l'habiller, Philinte s'y refuse ; & sous prétexte d'un mal de tête, ordonne qu'on la remette au lit, qui, pour elle, est l'autel des plaisirs : elle se flatte d'y trouver de nouveau la jouissance dont ses sens se sont encore voluptueusement affectés.

Dans cette flatteuse espérance, elle s'endort, ou plutôt elle sommeille, en attendant ce fortuné réveil.



XV^{me}. TABLEAU.

JE suis d'une lassitude extrême, dit la Féé Lumineuse au Prince Angola ; *ma Duchesse m'excède & m'ennuie à la mort*. Je ne voudrois pas vous renvoyer ; il est de bonne heure, & puis j'ai encore mille choses à vous dire. Vous voudrez bien me permettre de me mettre au lit ; j'imagine que je me porterai beaucoup mieux ; je vous permettrai de rester quelques instans à ma ruelle. Il me paroît essentiel que nous ne nous séparions pas, que vous ne m'ayez donné des éclaircissemens sur bien des choses qui m'intéressent, & dont il est important d'être instruite. En disant cela, elle sonna, & il entra une de ses femmes, à qui elle ordonna de la déshabiller. Le Prince vouloit, par bienséance, passer dans une autre piece. Oh ! vous pouvez rester, lui dit-elle, en minaudant ; on aura soin de ne pas effaroucher votre modestie, & il y a une façon de faire toutes ces sortes de choses, par où on peut mettre en défaut les regards les plus curieux. Le Prince, qui, en feignant de sortir, auroit été bien fâché d'être pris au mot, ne se fit pas répéter

R

un ordre si agréable. Ne vous imaginez pas au reste , continua Lumineuse , m'avoir de grandes obligations ; on peut mettre des bornes si étroites à cette faveur, que vous n'aurez pas lieu de vous en féliciter. Cela se disoit en défaissant , devant un trumeau , une échelle de rubans & un corset qui , entièrement lâché , laissoit voir les trésors d'une gorge adorable , plus blanche que la neige , d'un embonpoint achevé , & qui , *contre la coutume de celles des trois quarts de la Cour* , étoit soutenue par la nature & par sa propre élasticité , sans avoir besoin d'aucune de ces supercheries , qui , bien plus que la modestie , ont interdit aux hommes d'assister à l'habilement des femmes.

Lumineuse voyoit , dans un trumeau , le trouble que causoit au Prince la vue de ses charmes ; & pour augmenter ses desirs par la difficulté , paroissant comme fâchée de les avoir laissé un instant à découvert , elle y portoit sa main précipitamment , & relevant son tour de gorge , qu'elle savoit bien ne pouvoir se tenir en place de lui-même , bientôt elle l'abandonnoit pour porter la main à sa coiffure , & laissoit voir de nouveau , au Prince , les beautés qui l'avoient charmé.

On se prépara à lui ôter sa chaussure ; elle

s'assit dans une chaise longue , & feignoit de tourner le dos à Angola , pour lui dérober la vue d'un pied & d'une jambe charmante ; & dans l'instant , sous le prétexte de lui dire quelque chose , elle se tournoit de son côté , comme sans y penser , & la lui laissoit voir toute entiere ; & tout-à-coup , paroissant confuse de son étourderie , elle passa ensuite dans la ruelle pour prendre sa chemise ; & là , comme enhardie par l'obscurité qui y régnoit , quoique sûre , dans le fond , que les regards du Prince perceroient jusques-là , elle disposa si bien son tems , & ménagea si bien ses attitudes , que , sans qu'il parût qu'il y eût de sa faute , elle laissa voir , presqu'en entier , au Prince , un corps d'une perfectionachevée , & des charmes sur lesquels aucun mortel n'avoit porté sa vue jusques-là ; ensuite elle se mit au lit , & ayant fait approcher sa table & ses bougies de nuit : Nous avons une lecture àachever , dit-elle au Prince , & je vous permets de rester quelques instans : qu'on voie si son équipage est arrivé , dit-elle , & qu'on dise à ses gens de l'attendre. A ces mots , elle congédia sa femme de chambre , & fit asseoir le Prince dans la ruelle de son lit.

Angola étoit dans un état difficile à dé-

R ij

crire ; il portoit une vue troublée sur la Fée & sur les voiles envieux qui lui cachoient les trois quarts de ses charmes. Il faut avouer que je suis bien bonne , lui dit-elle , de vous garder ici à l'heure qu'il est , & il faut que *je compte excessivement* sur votre retenue ; car enfin , être seule ici avec un homme de votre âge , *cela est bien scabreux* : nous avons une lecture àachever ; mais je crois , de bonne foi , que nous ferions mieux de la laisser : nous étions près du dénouement , il promet d'être tendre , & je ne le crois pas fort propre à inspirer le respect que je desire que vous me conserviez. N'aurions-nous pas de meilleures leçons à prendre de lui , reprit le Prince ? Est-il donc défendu d'espérer de les mettre en pratique ? Lisez , lui répondit la Fée ; vous devenez d'une curiosité insoutenable , & je ne fais où vous prenez toutes les extravagances que *vous me débitez* , & que je ferois peut-être assez bonne pour croire. Après avoir lu quelques pages , il arriva à l'endroit intéressant : c'est un tête-à-tête ; il étoit vif. Les deux Amans , assurés de leur tendresse mutuelle , s'en donnoient les preuves les moins équivoques. Cet endroit étoit trop bien touché , pour ne pas remuer Angola ; il étoit hors de lui-même , il lisoit d'une voix

tremblante , & portoit , à chaque instant , des regards sur Lumineuse , interprètes des desirs les plus vifs.

La Féé , feignant d'être incommodée de la chaleur , éloignoit ses couvertures , & découroit , à ses yeux , des charmes au-dessus de l'expression. Quelle situation que celle de ces deux Amans ! Madame , dit le Prince , d'une voix entrecoupée , la Maîtresse persuadée ne défend plus rien ; l'Amant vainqueur ose tout entreprendre ; il baise mille fois des mains charmantes qu'on abandonne à ses transports : le Prince en même-tems , *par imitation* , dévoroit de baisers celles de la Féé. Heureuse hardiesse , continue Angola ; il ose prendre , sur la bouche de sa Maîtresse , des gages encore moins équivoques de son amour. En même-tems , le Prince entraîné par la *contagion de l'exemple* , ose approcher sa bouche de celle de la Féé , & y prendre des baisers charmans , qu'on ne refuse qu'autant qu'il faut pour y mettre le dernier prix. Peu satisfait encore , dit le Prince , en continuant sa lecture , la gorge de sa Maîtresse n'est pas à l'abri de ses transports ; & dans l'instant , le Prince , *fidele à son modele* , se précipite sur la Féé , porte ses mains & sa bouche sur un sein d'albâtre , & l'accable de

ses brûlantes caresses. Angola faisoit des progrès étonnans dans l'imitation ; son exactitude à suivre les leçons qu'il avoit sous les yeux , le menoit insensiblement à son but.

La Fée , dominée par sa tendresse , avoit elle-même la foiblesse de seconder ses transports : elle lui abandonnoit tous ses charmes ; ou si elle feignoit de lui défendre quelque chose , c'étoit pour lui en livrer une autre plus aimable. Bientôt Angola abandonna sa lecture , & Lumineuse ne lui en rappella pas le souvenir. Assez instruit par les leçons qu'il avoit commencé à mettre en pratique , & devinant à peu-près à quoi devoient aboutir de pareils commencemens , *il prit sur le compte de ses propres lumières* , de profiter de ces avantages. Pendant le cours de sa lecture , & des leçons qu'il avoit réduites en pratique , il s'étoit approché du lit de la Fée , de façon qu'ayant commencé par appuyer modestement un bras , il en étoit venu insensiblement à le partager , pour ainsi dire , avec elle. Disposé à tout entreprendre par une attitude aussi voluptueuse , il porta des mains avides sur des beautés dont la vue ne lui étoit pas encore permise. Lumineuse s'opposa foiblement à ses entreprises. Heureux Angola ! préludes délicieux qui préparent aux

plus doux plaisirs. L'agitation de leurs mouvements écarta peu à peu les voiles qui cachaient les charmes de la Fée. Que de beautés réunies s'offrirent à ses regards ! Ses mains & sa bouche ne suffissoient pas pour exprimer ses transports. Maître de tout , il ne savoit ce qui méritoit préférablement ses louanges : peu fait à ces sortes de victoires , il savoit mieux vaincre qu'en profiter.

Son amour l'éclaira cependant sur ses avantages & sur ce qui leur manquoit. Les transports les plus vifs éclaterent & lui ouvrirent *la route des plaisirs*. Cher Prince , disoit la Reine , d'une voix étouffée , vous voyez ma tendresse ; puissiez-vous en être digne ! puissiez-vous m'aimer toujours ! Non , je ne doute pas de votre amour : mais que faites-vous ?... cruel.... arrêtez.... que me faites - vous éprouver ?... Quel sentiment inconnu m'enlève à moi-même!... Amour... plaisir... je ne puis vous résister... Elle tomba entre les bras du Prince , qui , égaré lui-même dans des ravissements indéfinissables , arriva bientôt au comble des plaisirs. Il fut heureux , & il sembla que la volupté eût ramassé tous ses attraits les plus piquants pour les lui faire éprouver. Ces deux Amans , plongés dans un anéantissement digne d'envie , ne conservoient

que des regards mourans , qui exprimoient l'excès où les avoit porté leur passion mutuelle. Bientôt revenus de cet état , ils se prodiguerent de nouveau les plus tendres caresses ; ensuite il se forma entr'eux une conversation tendre & animée , où la confiance & l'amour prirent la place de la timidité & de la contrainte. Ils se communiquoient réciprocement ces heureux épānchemens de cœur , qui partagent le tems avec les plus doux plaisirs , & qui ont peut-être autant d'agrément qu'eux. La Fée , permettant tout désormais à sa tendresse , laissoit le Prince en entiere liberté de parcourir tous ses charmes , & le Prince , dont les transports renaisoient sans cesse , se plongea dans de nouvelles délices , & l'entraîna dans de nouveaux égaremens. La volupté épuisa tous ses traits dans cette nuit charmante. Angola donna les preuves *les plus réitérées* de la tendresse la plus forte. Lumineuse , contente à l'excès de ses transports , ne pouvoit se lasser de se féliciter d'un si heureux choix. Enfin , après avoir employé une partie de la nuit à tout ce que l'amour petit inspirer de plus tendre à deux Amans aussi contents l'un de l'autre , Lumineuse , *exacte sur les bienfiances* , ayant regardé à sa pendule , & vu qu'il étoit près

de quatre heures du matin , heure à laquelle les gens de qualité sont censés devoir se reposer , elle congédia le Prince , qui s'en revint chez lui très-content de sa première aventure , & résolu de ne s'en pas tenir là.



XVI^{me}. TABLEAU.[*Un jeune homme sortant du Collège.*]

Je perdis mon innocence, que j'avois conservée jusqu'alors, faute d'occasion, le premier jour de l'an. Suivant la ridicule coutume d'aller de porte en porte faire des complimentens, mon pere m'avertit que je ne pouvois, sans impolitesse, me dispenser de rendre visite à ma maraine. C'étoit une femme de trente ans au plus, très-belle, & d'une taille grande & déliée; son mari avoit servi dans le Régiment de Picardie, & s'étoit avisé, à plus de quarante-cinq ans, d'épouser cette Dame, qui n'en avoit alors que quatorze. Je me rendis chez eux. La Domestique me fit entrer, & sans m'annoncer, me laissa monter à la chambre de sa Maîtresse; ensuite elle sortit de la maison pour aller chercher une Messe. Je savois que le mari étoit absent depuis un mois, & n'étoit pas prêt à revenir. Il sollicitoit, à Rennes, la décision d'un procès important. J'entrai seul dans la chambre de ma maraine, qui m'avoit entendu parler & avoit reconnu ma voix: elle feignoit de dor-

mir, & , malgré la rigueur du froid , laissoit son sein découvert. La timidité & le respect tenoient mes sens captifs. J'étois comme un therme auprès du lit , & je regardois avec extase des appas que je voyois pour la première fois. Ah , ciel ! me dit ma maraine , comme en s'éveillant en sursaut : hé , mon ami , vous voici de grand matin ! En quel état m'avez-vous surprise ? Mes levres se décollerent ; je lui fis un fort court & peut-être un fort sot compliment. Je pensois de très belles choses , que je n'osois mettre au jour : j'étois si troublé , que je ne favois pas trop comment m'y prendre pour l'embrasser ; mais elle me tanima par un regard qui sembloit m'annoncer qu'il ne dépendoit que de moi de sortir de ma profonde ignorance. Ses yeux m'invitoient à devenir plus hardi : j'aurois juré qu'ils me reprochoient ma timidité. Leur langage ne me parut pas du tout équivoque : petit fripon , me disoient-ils , vous regardez avec avidité un sein digne d'être admiré. Avez-vous enyie de le baiset ? Contentez-vous. Je me précipitai sur le lit de ma chere maraine ; & loin que mon procédé lui déplût , elle me ferroit si fort , en me faisant pencher sur elle , que je devins tout-à-fait téméraire. Ah , Madame ! lui dis-je , avec une tendre

exclamation , si la seule vue de vos appas fait sur mon cœur une impression si vive , que ne seroit-ce pas , si vous m'accordiez la faveur d'y toucher ? Cependant , sans attendre la réponse , je le pressois , ce sein si charmant , je le baisois tendrement ; & quoique je fusse repoussé par le plus beau bras du monde , je ne quittois pas prise ; au contraire , j'appuyois plus fortement. Petit libertin , me disoit-elle , retirez vos mains Mais je ne suis pas la plus forte : ah ! ménagez ma pudeur. Ciel ! quel mutin ! Avez-vous fini ? Encore , petit imprudent , vous n'avez pas eu la précaution de fermer la porte sur nous. J'y volai , je m'assurai d'un verrou ; & pour la tranquilliser , je lui dis que sa Domestique étoit sortie pour entendre la Messe. Alors elle parut moins inquiète qu'auparavant. Je fus bientôt à ses côtés. Des bras pleins & ronds , une bouche vermeille & charmante , des dents blanches & nettes , un front , siège ordinaire d'une noble pudeur , le menton le mieux fait que j'eusse encore vu , reçurent de moi mille & mille baisers. Ses yeux , vifs & éloquents , lançoiient un feu qui me pénétrait , & se glissoit jusques dans mon cœur. Elle ne résistoit qu'autant que la décence le permettoit , assez pour me tenir en haleine ,

mais non jusqu'au point de me rebuter. Je n'avois encore osé porter mes tremblantes mains sur cet endroit délicieux , où le bel ordre des colonnes qui soutiennent l'édifice , la symmétrie des bosquets , le murmure des eaux dont il renferme la source , l'éclat de l'albâtre & du corail , dont est construite & revêtue l'entrée de cet endroit ; tout cependant m'invitoit à pénétrer jusques dans l'intérieur pour y offrir mes vœux & mon offrande. Ma maraine , cédant à l'ardeur qui m'enflammoit , perdit à la fin la force , & peut-être la volonté de se défendre. Je me débarraffai de mes incommodes vêtemens. Etendu dans ses bras , je me pâmois , tant la volupté s'étoit emparée de mon ame. Ma maraine , plus habile que moi , craignit que ma flamme s'évaporât inutilement ; & pour prévenir cet inconvenient , non - seulement elle ne retint plus une main novice qui la parcourroit , mais encore elle fut la guider insensiblement dans une route qui m'étoit nouvelle. Je ne fais pas comment je parvins au but si désiré des Amans : je me souviens seulement que je m'y présentai , & que je sacrifiai au Dieu qui , dans mon premier essai , me prodiguoit ses faveurs. Ma bouche presoit celle de ma maraine ; les organes de la

parole se mêloient, se confondoient ensemble : son corps & le mien étoient tellement liés, que nous n'en faisions plus qu'un ; & dans ce doux ravissement, nous ne paroissions animés que par nos soupirs ; mais toujours insatiable, je voulois recommencer. Mon infatigable Amante se prêtoit à tous mes desirs. Ma curiosité, pleinement satisfaite, irritoit la sienne. Dieux ! quelle différence, me disoit-elle, entre un jeune Amant & un vieux mari débile ! De quel trait l'amour t'a-t-il orné, mon cher ami ? Qu'il est propre pour ces ébats, où, dès la premiere fois, tu surpasses les plus courageux ! Viens, approche-toi ; je veux te tenir toujours pressé sur mon sein. Mais, que je suis folle ! Peut-être vais-je te perdre pour toujours ! Alors je redoublai mes caresses. Nous mourûmes & ressuscitâmes plusieurs fois. Le flambeau de l'amour sembloit ne pouvoir s'éteindre. En quel état sommes-nous, s'écria ma chere maraine ? Quelle profusion de délices ! quelles libations ! Non, il est impossible de ressentir plus de plaisirs. Je m'endormis sur son sein, après lui avoir juré une fidélité à toute épreuve, & promis de renouveler cette fêre aussi souvent qu'elle le desireroit. Cependant elle entendit la fille, qui venoit pour l'habiller ; elle

eut la précaution d'aller ouvrir la porte, de se recoucher, & de fermer les rideaux du lit : elle feignit d'être incommodée, & la fit retirer, à dessein, disoit-elle, de reposer jusqu'à midi. Après une heure de sommeil, elle se trouva prête pour une attaque nouvelle ; mais elle fut contrainte de me faire revenir d'une espece de paralysie. Ses amorces me rétablirent : je tentai fortune ; je parvins à la fin de la carriere ; mais ce fut tout ce que je pus faire : c'étoit bien assez pour un apprentif de mon âge. Ma maraine sonna quelque tems après ; & par une commission qu'elle trouva tout à propos, éloigna, pour une heure ou deux, sa domestique. Je m'habillai, ensuite je fis l'office de Valet-de-chambre auprès de mon Amante. Nous déjeunâmes assez bien. Mes jambes chanceloient : j'eus assez de peine à me rendre chez mon pere ; mais le lit & la nourriture me rendirent des forces, qu'un travail, auquel je n'étois pas habitué, avoit épuisées.



XVII^{me} TABLEAU.[*L'innocence ravie & retrouvée.*]

PSAPHION est mon nom : belle, sans bien, du goût pour les plaisirs , tout m'engagea à me mettre au nombre des Prêtresses de Cynare , fameuse Courtisane de Smyrne. Ma beauté & la fraîcheur de ma jeunesse attiroient chez ma mere une foule d'Amans; mais tous leurs présens, toutes leurs offrandes étoient au-dessous de ses espérances : elle me tenoit cachée , & me réservoit à de plus grands destins. Ayant été obligée un jour de s'absenter , elle me confia à Praxille. C'étoit une grande fille d'Icarie , dont l'air mélancolique & sérieux en imposoit à Cynare : on l'avoit surnommée la grande Prêtresse. Elle étoit d'une grande réserve avec moi , soit qu'elle ne me regardât que comme un enfant incapable de sa confiance , soit qu'elle me considérât comme une rivale dangereuse à ses plaisirs. Cependant , au travers de toute sa froideur , je lui avois découvert une inclination. Lagus (c'est le nom de son Amant) étoit le fils d'un Marchand qui demeuroit au

bas

bas du mont Sypylus, attenant le port. Je ne doutai pas que Praxille ne profitât de l'occasion pour se ménager au moins une rencontre avec Lagus, & mon projet fut d'avertir Sumnion de se rencontrer aussi quelque part. C'étoit le premier qui avoit séduit mon cœur, & dont la constance méritoit mon amour. Je trouvai le moyen de lui faire tenir un billet, où, sans imaginer seulement à quoi notre entrevue nous pourroit être bonne, je lui marquai l'endroit où je soupçonneois devoir aller avec Praxille.

Nous voilà sorties, Praxille & moi, chacune couverte d'un voile. Praxille, comme je l'avois prévu, prit le chemin du port. Bientôt son Amant nous joignit, & j'appareçus, presqu'en même-tems, Sumnion. Lagus, instruit du sujet de notre course, nous fit entrer près du Gymnase, chez la Bouquetière Vappa. C'étoit une Mégarienne déliée, à qui l'amour, pour récompense de l'avoir bien servi pendant sa jeunesse, avoit conservé le goût du plaisir, en l'intéressant à celui des autres. Sumnion nous suivit chez elle, & Praxille, occupée de ses propres affaires, nous laissa toute la liberté que nous désirions. Il étoit question d'avoir un prétexte pour pouvoir être seule avec son Amant:

elle imagina sur le champ je ne sais quelle explication à finir entre eux, & ils passerent dans une chambre, où je jugeai bien que ma présence étoit inutile. Restés avec Vappa, nous nous regardions, Sumnion & moi, sans oser, Amans novices, lui proposer ce qu'elle devinoit de reste. Elle nous parcourroit tous les deux depuis la tête jusqu'aux pieds, & nous jettoit, de tems en tems, des regards malins, qui, après m'avoir déconcertée, m'endhardirent. Je détachai une de mes boucles d'oreilles, qu'elle eut la complaisance d'accepter, & je la priai de me rendre le même service qu'à Praxille; c'est-à-dire, de me donner aussiles moyens d'entretenir en particulier mon Amant. La bonne Vappa comprit aussitôt ce qu'elle feignoit d'abord de ne pas entendre, & elleacheva d'éberger les Amours. Elle nous mit dans une petite salle, à côté de l'endroit où Praxille venoit d'entrer avec son Amant, & d'où nous pouvions entendre leur conversation.

L'entretien fut court entre Sumnion & moi. Nous étions singulièrement partagés par le plaisir de nous voir, de nous posséder, d'être seuls ensemble, & par le plaisir prenant d'écouter ce qui se passoit à côté de nous. Grands Dieux ! que notre Icarienne

étoit transportée ! quels soupirs & quels élans frappoient nos oreilles ! Autant elle paroifsoit indolente , autant dans les plaisirs elle étoit vive , animée , furieuse. Ma chere Com-
pagne , sans le savoir , faisoit découler jus-
qu'à nous l'irréfistible volupté : on eût dit
que , du mur qui nous déroboit la vue de
ces tendres Athletes , il transpiroit un feu
subtil qui nous pénétroit par degrés. Nous
étions agités de tous leurs mouvemens. No-
tre imagination , vivement remuée par ces
accens entrecoupés , & ce voluptueux mur-
mure , qui sont le langage des ames , por-
toit , jusqu'à nos cœurs , ces douces secousses
qui font palpiter les Amans. Nos sens , par
les impressions du plaisir qu'ils recevoient
de toutes parts , étoient comme les cordes
d'une lyre qu'on a montée à l'unisson d'un
pareil instrument touché par un Maître ha-
bile. Celle-ci , sous le mobile archet , résonne ,
enfante des accords : l'autre , par une cor-
respondance harmonique , rend aussi des sons ,
& devient l'écho de celle qu'anime une main
savante. Bientôt entraînée par ma propre foi-
blesse , & toute hors de moi , je m'abandon-
nai dans les bras de mon cher Amant , & je
me sentis pressée par les siens. Nous tom-
bons sur un amas de fleurs , agréable lice ,

Sij

où la plus fragile de toutes , ravie & donnée en même-tems , devient le prix d'un combat rempli de douceur. Là , le vainqueur & la vaincue se confondent & conspirent mutuellement à leur triomphe & à leur défaite. L'entrée du portique étroit où l'Amour a recélé le souverain plaisir , est gardée par l'ombre de la douleur , comme la rose est défendue par l'épine. Sumnion , que ma docilité rend plus cruel encore , l'impitoyable Sumnion ne respecte plus ma jeunesse ; il brise les foibles barrières qu'elle oppose à son courage bouillant. Il m'en coûte , hélas ! du sang & des larmes : douces larmes que boivent les Amours ; précieuses & chères blessures , d'où coule un fleuve de délices. Sumnion n'avoit rien d'imposteur : c'étoit Alcide sous les traits d'Hilas. Quatre fois j'expirai sous ces coups ; quatre fois je le vis expirant lui-même , renaître sur le bûcher de ses cendres.

Nous étions dans cette amoureuse extase , dans cette molle & stupide langueur , où , pour trop sentir , on ne sent plus rien ; où , les Amans sont concentrés l'un dans l'autre , & comme dissous par le plaisir ; où nos ames errantes , incertaines , nous laissent dans l'oubli de nous-mêmes , & dans une sorte d'a-

néantissement , quand l'indulgente Vappa vint nous avertir que Praxille avoit congédié Lagus. Nous quittâmes à regret ce charmant réduit , le berceau de mille Amours & d'un million de desirs. Sumnion , en sortant , fut apperçu de Praxille , & le désordre de ma parure acheva de lui faire comprendre ce qui s'étoit passé entre nous. Elle en exigea l'aveu de moi-même , afin d'y apporter le remede. Je crus avoir , sur sa discrétion , autant de droit qu'elle en avoit sur la mienne. Elle me fit les réprimandes que ma jeunesse & les circonstances l'autorisoient à me faire ; & elle finit par me donner d'utiles avis , pour réparer , autant qu'il étoit possible , l'atteinte que mes appas venoient de recevoir. Ensuite elle rajusta mes cheveux ; & , après avoir fait le choix des couronnes que nous devions offrir à Venus , nous reprîmes le chemin du Temple.



XVIII^{me}. TABLEAU.

SERPILLE & Lilla s'étoient vus une fois, une seule fois à Messano, où une fête avoit attiré les habitans des campagnes voisines. Il s'étoient vus, s'étoient remarqués, & s'aimoient sans connoître l'amour.

Serpille, fils d'un Laboureur opulent, dont les nombreux troupeaux couvroient les montagnes de la Calabre, touchoit à sa dix-septième année; & quoiqu'élevé dans les champs, on l'eût pris pour un enfant né parmi la pourpre, & nourri dans la mollesse des Cours. Sa mere, dont il faisoit les délices, ne le perdoit point de vue un instant; & le jour que Lilla s'offrit à ses yeux, Serpille, pour la premiere fois, avoit quitté le toit paternel.

Lilla étoit fille d'un Métayer, plus riche de son industrie que de ses possessions, qui ne consistoient qu'en quelques vignes & en un petit champ d'oliviers. Elle avoit à peine vu seize automnes. Moins belle des traits qui font la beauté, que de ceux qui vont sûrement au cœur, les siens, sans être bien démêlés, formoient cet ensemble piquant qu'on

préfere au plus grand éclat : elle avoit les yeux naturellement comme l'art s'efforce de les rendre dans les femmes qui cherchent à plaire. Les ris étoient autour de sa bouche, & les graces se reposoient sur ses levres. La main d'Hébé avoit tracé l'arc de ses sourcils ; elle-même avoit poli son front, arrondi ses tempes , formé le tour de son visage , & appliqué, sur l'ivoire de son teint, le léger vermillon des roses. Son sein commençoit à s'élever & à intéresser l'attention par ces doux mouvemens , qui semblent appeler les regards distraits. Tels étoient Serpille & Lilla, couple charmant fait pour l'amour , Amans seuls dignes l'un de l'autre.

La fête à laquelle ils devoient leur premiere & leur unique entrevue , ce jour qui leur avoit montré seulement l'objet destiné à faire leur bonheur , ne revenoit qu'une fois l'année , & à la fin de l'automne. Où revoir , où retrouver cet objet , dont l'image avoit passé des yeux dans le cœur , & qu'on ne pouvoit plus oublier ? Leurs habitations étoient éloignées l'une de l'autre au moins de trois milles ; foible distance pour l'Amour qui a des ailes , mais immense pour des Amans aussi novices que les nôtres. La rigueur de l'hyver se fairoit déjà sentir. Serpille & Lilla , confinés dans

Leurs foyers paternels , étoient réduits à s'occuper l'un de l'autre , à nourrir des desirs vagues , inconnus , & dont rien ne leur apprenoit l'usage.

L'impatience de Lilla éclatoit dans toutes ses actions : quelquefois elle entreprenoit de filer , mais elle ne chantoit plus en filant. Souvent tout-à-coup , jettant son fuseau , elle commençoit un panier de jonc , qu'à l'instant l'ennui lui ôtoit des mains pour quelqu'autre ouvrage , abandonné , repris , quitté tour à tour. Tantôt on la voyoit se parer avec un soin extraordinaire. Pour qui ? N'importe , on se paroit ; on essayoit vingt ajustemens , & jamais on ne se trouvoit bien.

“ Non , disoit-elle , en se regardant , je ne suis point assez belle pour lui..... Mais je serois peut - être mieux de cette manière ». Ah , Lilla ! vous n'avez que vos propres yeux pour juges & pour témoins de vos charmes : mais que votre simplicité , que votre innocence ajoute à leur prix ! Tantôt , dédaignant la moindre parure , elle affectoit de se négliger , & sembloit vouloir effacer des attrait qu'elle se trouvoit inutiles.

Serpille , de son côté , étoit moins tranquille encore. Lilla remplissoit toutes ses pensées ; il l'avoit toujours présente à l'esprit ;

il ne songeoit qu'aux moyens de la revoir , & s'indignant de la contrainte où il étoit retenu dans la maison paternelle , il rouloit mille projets d'évasion. Les glaces & les neiges qui , jusqu'alors , avoient effrayé sa délicatesse , n'étoient plus capables de l'arrêter. Il tenta plusieurs fois un voyage , que l'attention de ses surveillans rendit sans effet. L'hyver se passa dans ces agitations , & quoique très-court dans cette contrée , il lui parut durer un siecle.

Cependant , la saison de l'amour , le tems marqué pour le bonheur des Amans , voloit sur l'aile des zéphirs , & faisoit sentir ses approches. Déja la neige des montagnes , fondue & changée en torrens rapides , se précipitoit dans les vallons , pour aller grossir les rivières. L'herbe crûe sous cette toison céleste , à l'abri du souffle brûlant de Borée , tapissoit , de sa tendre verdure , la pente des monts. Déja les troupeaux quittant leurs chaudes étables , s'empressoient de respirer l'air tiede des champs , & de reconnoître leurs pâturages.

Le soleil étoit entré dans le signe du taureau , & tous les jours il se levoit plus serein. Sa chaleur active avoit pénétré dans le sein fécond de la terre : elle en avoit développé

les sucs & les germes ; elle avoit mis tout en mouvement dans ces secrets laboratoires , où se filtrent les humeurs & les seves. La terre avoit repris sa parure : elle présentoit de tous côtés la vive image de la jeunesse ; & l'épais feuillage des arbres , déjà l'asyle des oiseaux , pouvoit en servir aux Amans.

Le doux parfum qu'exhaloient les fleurs , charmoit l'odorat & enivroit de mille délices. Leur agréable confusion partageoit les désirs incertains. Le pinceau de la nature , exprimé par-tout , ravissoit l'œil par l'affortiment & par la variété des couleurs.

L'amour , l'époux de la nature & l'ame du monde , qui pénètre tout & qui meut tout , ce Prothée , feu & eau tour à tour & tout à la fois , l'Amour avoit répandu ses subtile flammes , & tout éprouvoit son pouvoir ; il parcourroit l'air , la terre & l'onde , & , de son inépuisable carquois , il tiroit sans cesse , il faisoit voler ces traits , dont les atteintes forcent les êtres à se chercher pour concourir à ses desseins. Aucun Berger n'étoit sans Amante. L'Amour avoit épuisé sur eux ses flèches d'or. Il donnoit de la hardiesse aux Amans ; il animoit leurs chants & leurs pas , & les durs travaux de la campagne s'adoucisoient à la seule vue des Bergeres.

Lilla commençoit aussi à sentir une agitation qu'elle n'avoit pas encore éprouvée. Des soupirs s'échappoient de son sein : chaque jour ses ennuis redoublent. La beauté de la saison nouvelle sembloit l'attrister encore : elle voit la gaieté répandue par-tout autour d'elle, & se plaint d'être la seule qui n'est pas heureuse.

Lilla, qui n'étoit jamais sortie sans sa mère, eut envie d'aller seule un jour cueillir, de grand matin, des fleurs sur une montagne peu éloignée du hameau : elle se pare un peu plus qu'à l'ordinaire, (parure innocente, aussi simple qu'elle,) sans autre dessein cependant que de promener son inquiétude. Elle vole dans les champs, & prend le chemin de la montagne. C'étoit le moment où tout semble éclore, où tout renaît avec le jour. Chaque objet avoit repris sa couleur, qui devenoit, par degrés, plus vive, & tout s'embellissoit sous ses pas. Lilla monte lentement, & s'arrête de tous côtés à cueillir des fleurs. Les premières qu'elle a cueillies, sont presqu'aussitôt dédaignées pour de nouvelles qu'elle apperçoit : celles-ci cedent bientôt à d'autres, & toujours en se promettant d'en trouver de plus belles : elle parvient insensiblement au sommet du mont. De l'autre côté

de cette montagne ; on découvroit un vallon charmant. Lilla , oubliant tout le chemin qu'elle a fait , est aussitôt tentée d'y descendre , pour aller chercher d'autres fleurs , qui lui paroissent effacer tout l'éclat des siennes. Ses pieds tendres & délicats sentoient déjà quelque lassitude ; mais elle est bientôt adoucie par l'attrait des fleurs , par l'amour d'un ornement fait pour la jeunesse , & par l'idée d'en être plus belle , quoique le seul objet pour qui elle veut l'être , ne puisse la voir. La montagne , assez rude du côté du hameau , s'abaissait , vers le vallon , en pente douce. Lilla la descendit promptement , & d'abord courut au ruisseau. Une onde pure & si transparente , qu'on voyoit au fond jusqu'au plus petit caillou , invitait à se reposer sur ses bords. On commença par se mirer ; mais tout se rapportoit à Serpille : en se mirant , c'étoit à lui qu'on songeait : elle s'assit ensuite pour examiner à loisir le butin dont on étoit chargée , & faire l'affortiment des fleurs.

Pendant que Lilla étoit occupée à former des guirlandes & des bracelets de fleurs , des Chasseurs traversoient la prairie. L'appareil guerrier de la troupe , le son des cors , nouveau pour elle , le bruit des chevaux & des chiens , l'étonnent & l'effrayent. La peur d'a-

bord l'oblige de fuir ; mais la curiosité ralentit sa fuite. Pour voir , & n'être point vue , elle court se cacher parmi les saules : un Chasseur l'apperçoit , pousse son cheval , la coupe , saute à terre , & l'arrête. Il considere avec surprise l'aimable & jeune fugitive. La solitude n'est pas propre à faire respecter l'innocence , & tout étoit contre Lilla ; ses charmes , sa timidité , sa foiblesse. Que de circonstances capables d'enflammer les desirs , & d'inspirer l'audace ! L'ardent Chasseur attachoit sur elle des yeux étincellans , d'avides regards , qui faisoient trembler Lilla. Elle craignoit tout , excepté la seule chose qu'elle avoit à craindre. Il essaye quelques douceurs , qui ne sont pas même entendues. Impatient de l'emmener de gré ou de force , il presse , il menace , il mêle les duretés aux caresses. Les pleurs , les cris de Lilla , ne font qu'irriter le feu du Satyre. Il la prend toute éperdue dans ses bras , & il s'efforce , en la soulevant , de la mettre sur son cheval. Lilla se défend comme elle peut : foible défense contre un Ravisseur qui , sous tous ces avantages , n'avoit qu'à regarder sa conquête pour être invincible.

Serpille , aussi matineux que Lilla , étoit alors avec des Bergers qui gardoient leurs

troupeaux dans un champ voisin. Il entendit des cris perçans, qui sembloient l'intéresser malgré lui. Il s'avance du côté d'où venoit la voix. Averti par son cœur, avant que ses yeux pussent démêler qui pouffoit ces cris, il croit entrevoir Lilla ; il court, il vole à son secours : il arrive, il voit ce qu'il aime, devenu la proie d'un brutal ; & plein de courage, il se jette comme un lion sur le Chasseur. La jeunesse de Serpille est d'abord méprisée par son indigne rival : mais un regard de Lilla, qui reconnoît, dans son défenseur, l'objet le plus cher à son cœur, lui redonne de nouvelles forces. Pendant ce combat inégal, il passe, par le même endroit, une autre troupe de Chasseurs, qui alloit joindre la première ; le Chef, voyant la violence qu'un des siens faisoit à Lilla, s'approche, l'oblige de la laisser, & lui ordonne de le suivre. Lilla reste dans les bras de Serpille, plus transportée de son aventure, qu'un Berger qui a sauvé de la dent du loup, un innocent agneau, ou sa brebis la plus chere.

Quel trouble charmant ! quel tendre embarras succéderent à tant d'alarmes ! Serpille & Lilla se contempoient, sans parler, avec une joie délicieuse qui ne trouvoit point d'expression, & qu'ils puisoient dans leurs regards.

Les yeux de Lilla, ses beaux yeux étoient encore mouillés de larmes. Serpille, empressé de les recueillir, applique légèrement, sur ses joues, sa bouche timide, & cueille un baiser. Ce baiser fit rougir Lilla, & l'amour eut autant de part que la pudeur au doux vermillon qui ranima les lys de son teint: elle en devint plus belle encore, & Serpille plus amoureux. Ils se prennent par la main pour marcher: Lilla presse doucement celle de Serpille, & celui-ci ferre, avec feu, ses doigts délicats dans la sienne. Tous deux, en marchant, se regardent, & ne peuvent rassasier leurs regards. Lilla oublie toutes ses fleurs, & ne voit plus, dans la prairie, que Serpille. Tout les occupoit il n'y a qu'un instant; tous les objets amusoient leurs yeux: maintenant un charme secret les attache & les fixe sur eux seuls. Les regards sont l'aliment de l'amour: c'est dans leurs yeux que les Amans puisent, à longs traits, ces esprits de feu qui se glissent subtilement dans leurs veines: de-là coulent, dans tous leurs sens, ces douces émanations de l'ame, si puissantes & si contagieuses. Serpille & Lilla étoient sortis du vallon sans presque s'en appercevoir. Le plaisir de se revoir, d'être ensemble, étoit trop vivement senti, pour leur permettre de longs

discours. Ils se rappellent seulement l'instant de leur premiere entrevue & l'effet soudain qu'elle fit sur eux. « Quel lieu, depuis ce tems, a pu vous cacher, disoit doulouusement Serpille? Que notre séparation m'a causé de maux! Pourquoi vous ai-je vu une fois pour vous perdre, & ne vous point voir toujours? Aujourd'hui, quel hazard heureux vous rend à Serpille? Hélas! répondoit tendrement Lilla, je n'espérois plus de vous voir, ainsi je ne vous cherchois point; mais je fuyois tout le monde pour penser à vous. Je vous ai retrouvée, reprovoit Serpille; c'en est fait, je ne vous quitte plus; je vous suivrai partout: rien ne peut plus nous séparer ». Ces propos étoient accompagnés de mille caresses. Serpille qui, dans les yeux de Lilla, voyoit jusqu'au fond de son cœur, s'enhardtit, & prend un baiser sur sa bouche. La douceur de ce baiser le transporte. « Qu'ai-je senti, chere Lilla, s'écria-t-il? Ton ame vient de passer dans mon ame; je l'ai respirée sur tes levres ». Le trouble de Lilla se peignoit dans le feu de ses regards, & dans les nuances qui se succédoient sur son visage. Mille baisers furent à l'instant donnés & rendus, & chaque baiser attachoit une nouvelle rose aux

aux joues de Lilla. Elle n'opposoit point à Serpille une feinte résistance que son cœur eût désavouée. Son Amant étoit son libérateur.

Le soleil avoit déjà fait près de la moitié de sa course, & ses rayons, enflammant l'air à mesure qu'il s'élevoit, obligeoient les Bergers & les troupeaux de chercher l'ombre. Serpille & Lilla commençoient à sentir une chaleur excessive, qui les fit songer à presser leurs pas pour gagner au plutôt quelque abri. Ils traversent la prairie, & parviennent enfin à l'entrée du bois. Lilla, en y arrivant, tombe de lassitude au pied d'un arbre : en même-tems, la faim & la soif la jettent dans un accablement qui fait couler les pleurs de Serpille. Aussi fatigué que sa Compagne, & presqu'aussi délicat qu'elle, il ne sent que les peines de Lilla, & oublie les siennes. Que faire ? Il prend la résolution d'aller trouver les Bergers de son pere, qui ne devoient pas être loin, pour partager leur provision. Mais il faut laisser Lilla toute seule, & la laisser dans un bois : l'effrayante idée pour Serpille ! Au milieu de toutes ces perplexités, le pressant besoin de Lilla l'emporte : il se détermine à partir, après lui avoir bien recommandé de ne point quitter cet endroit, & d'y attendre son retour. Serpille vole aussitôt dans la

plaine, repasse une longue pelouse, & par l'ardeur de revenir apporter quelque soulagement à Lilla, sent à peine celle des rayons qui le brûlent. Il joint les Bergers de son pere, les prie de lui faire part de leurs provisions, & remporte, avec une jatte d'eau, une pannetiere remplie de pain, de fruits, de fromage. Chargé de cet utile butin, il va gaiement regagner le bois. Si l'air tour l'avoit fait voler en partant, il sembla, pour le ramener, le porter sur ses propres ailes. Serpille retrouve aussitôt l'endroit où il avoit laissé Lilla, & qu'il avoit bien remarqué. Mais, ô surprise ! ô désespoir ! il n'y voit plus cette aimable fille.

Une biche, animal innocent, mais nullement connu de Lilla, ayant passé près d'elle, cette fille, effrayée, avoit pris la fuite, & s'étoit enfoncée dans le bois. Serpille entra dans un sentier, où le hazard le conduisit, & à peine eut-il fait vingt pas, qu'il apperçut sa fugitive. Abattue par la fatigue & par la chaleur, elle s'étoit endormie. Serpille s'approche doucement, dans la crainte de l'éveiller, ou de lui faire peur, met sa pannetiere & sa jatte d'eau sous l'herbe fraîche, se couche à côté de Lilla, & s'occupe à la contempler. Elle avoit le sein un peu découvert, & le doux

mouvement de sa gorge , aussi blanche , aussi ferme que l'albâtre , amuse agréablement ses regards. Trois fois il est tenté d'y porter la bouche ; trois fois il se retient pour ne pas troubler son sommeil. La douceur du repos répandoit sur son visage une sérénité qui lui donnoit des agréments infinis. Sa bouche , telle qu'un bouton de rose qui s'épanouit à la fraîcheur du matin , étoit vermeille , humide , entr'ouverte : le zéphir en sortoit plus pur , plus suave encore qu'il n'y entroit , & Serpille retenoit son haleine pour respirer la sienne.

Une abeille , attirée par du thym sauvage , mêlé parmi l'herbe touffue , voltigeoit autour de Lilla , & sembloit la menacer de son aiguillon. Serpille l'écarte avec la main ; mais l'abeille opiniâtre revenoit sans cesse. Eh quoi ! petit serpent ailé , murmuroit doucement Serpille , qui craignoit son aiguillon pour Lilla , voudrois-tu blesser ce beau sein ? Tu prends ma Lilla pour une fleur : ah ! c'est la plus belle des fleurs : c'est un lys qui ne doit pas rougir de tes cruelles morsures ; c'est une rose , mais dont le miel n'est réservé que pour moi. Impatient de ne pouvoir se délivrer de l'abeille , il fait un mouvement pour l'attraper ; elle lui échappe , & ce mouvement ré-

veille Lilla. Un léger effroi dissipe à l'instant toutes les traces du sommeil. Rassurée par la vue de Serpille, elle se précipite dans ses bras, & Serpille la couvre de baisers. Le sommeil avoit un peu rafraîchi Lilla; mais bientôt la soif & la faim se réveillent & se font sentir. Ainsi leur premier soin fut de prendre un repas simple, apprêté par le seul besoin, le plus délicieux repas de la vie. Non loin de là, des tourterelles, perchées sur un arbre, se becquetoient amoureusement. Ce doux spectacle attire leurs yeux; ils considèrent, avec attention, tous les mouvements de ces tourterelles, & de nouveaux baisers, dont ils ignoroient la douceur, sont le premier fruit des leçons que leur donne ici la nature. Les oiseaux de Venus ayant changé leur situation, la femelle éroit devenue une base mobile sur laquelle son Amant, comme affaissé, exhaloit le plaisir en battant des ailes. Quel nouveau genre de délices éprouve ce couple fortuné, demandoit Serpille? Aussitôt ces Amans novices, redoublant leurs caresses, & se tenant embrassés, essaient tous les moyens de s'unir aussi étroitement que les tourterelles. Mille jeux, mille erreurs les égarent: ils tournent sans cesse autour d'un but qu'ils touchent & qui leur échappe tou-

jours. « Oui , disoit Serpille & Lilla , l'amour
» a sans doute d'autres douceurs , & je les
» sens d'avance sans pouvoir en démêler la
» source. Tu fais passer dans mes veines un
» feu qui s'accroît d'instant en instant , & que
» toi seule peux éteindre. Nous poursuivons
» tous deux un bien dont nous éprouvons
» les prémices , mais qui se dérobe à notre
» ignorance ». Enfin , rassasiés de caresses , &
fatigués de tous les efforts qu'ils ont fait inutilement pour obtenir le dernier prix de l'amour , ils se levent dans le dessein de se délasser en se promenant. Serpille , épuisé par toutes les fatigues du jour , & encore plus par les dernières , retombe de lassitude sur le gazon. Lilla l'invite à se reposer & à goûter quelques momens de sommeil. Serpille a beaucoup de peine à s'y résoudre. Peut-il fermer les yeux auprès de Lilla ? Il ne verra donc plus ce qu'il aime , ce qu'il ne peut se lasser de voir.... Mais le sommeil , aussi puissant que l'amour , l'indomptable sommeil vient l'enchaîner malgré lui : ses yeux appesantis se ferment , il s'endort. Lilla se met à côté de lui , pour le contempler à son aise : elle considere tous ses traits ; elle est tentée à tout moment de lui baisser la bouche ou les yeux. Une heure s'étoit déjà passée , une heure qui

paroissoit un siecle à Lilla : elle avoit envie de le réveiller ; & puis elle se reprochoit, comme une cruauté, l'idée de troubler un si beau sommeil. Que faire cependant toute seule ? Dormira-t-elle ? Qui gardera Serpille & elle-même ? Ces diverses pensées l'agitoient, lorsqu'une fauvette, qui voltigeoit terre à terre avec quelque peine, vint en saillant passer à ses pieds : elle étoit blessée à une aile. La voir & l'aimer, ce fut pour Lilla la même chose. Elle veut, par pitié, la prendre, & par pitié, lui fait tout le mal qu'elle voudroit lui épargner. La fauvette, effrayée, se sauve ; imprudente, qui trouveroit son salut dans des mains tendres & secourables, qui n'en veulent qu'à sa liberté. Elle fait de nouveaux efforts pour fuir : Lilla s'obstine à la poursuivre, & s'éloigne insensiblement de Serpille. Enfin, de sentier en sentier, l'oiseau mene assez loin Lilla, & tombe sans vie. Lilla ramasse la fauvette, & prodigue à cet animal insensible, les caresses qu'elle lui réservoit. Elle tenoit encore l'oiseau, & donnoit de doux regrets à sa perte, lorsqu'elle commence à s'appercevoir qu'elle s'est trop éloignée de Serpille : elle veut reprendre le chemin qu'elle a fait, & elle ne se reconnoît plus. Occupée à la poursuite de l'oiseau, & distraite sur tou-

ses les traces qui pouvoient lui faire remarquer sa route , elle n'en a plus la moindre idée , & s'égare encore en la cherchant. Elle se reproche son imprudence ; elle appelle cent fois Serpille ; rien ne lui répond. Une profonde solitude , un sombre silence regnent autour d'elle , & redoublent ses mortelles frayeurs.

Pendant que Lilla est errante , Serpille , éveillé , la cherche des yeux ; & ne la voyant pas à côté de lui , se lève avec précipitation. Il appelle , à son tour , Lilla , court éperdu de tous côtés , & commence une recherche inutile. S'est-elle cachée , disoit-il , pour jouir un peu de mes alarmes ? Hélas ! que vous êtes cruelle , chere Lilla , si vous me laissez plus long-tems dans cette affreuse inquiétude ! Mais non , elle m'aime trop pour se faire un barbare plaisir de mes peines. En exprimant ses regrets , il parcourroit rapidement diverses routes ; il entre dans un hallier touffu , où son oreille est frappée de quelques accens humains. Partagé entre la frayeur & la joie , il croit avoir retrouvé Lilla ; mais il craint qu'elle ne soit la proie de quelque animal , ou la victime d'un brutal animal des bois. Il approche , il distingue une voix de femme ; il entend des mots sans suite , un tendre

murmure étouffé de tems en tems par de profonds soupirs. Il écarte quelques branches d'arbre, & perce jusqu'à l'endroit d'où partent ces sons : il démêle alors plus distinctement des accens que n'arrache point la douleur, & des expressions de tendresse qui se mêlent au doux bruit des baisers. Il croit de plus en plus que c'est Lilla, & la trompeuse Jaloufie lui représente jusqu'au son de sa voix. Serpille avance encore, pénètre, & parvient à découvrir les Acteurs d'une Scène aussi nouvelle pour lui, que curieuse & attrayante. Il voit une Bergere & un Bucheron attachés plus intimement l'un à l'autre, que la vigne ne l'est à l'ormeau : il observe tout d'un œil attentif ; il ne peut se rassasier d'un spectacle qu'il regarde avec le plus vif intérêt, sans en comprendre tous les mystères. Que fait-il, disoit Serpille en lui-même ? Veut-il donc étouffer cette fille ?.... Mais je n'entends que des soupirs amoureux : elle-même l'enchaîne avec ses bras, le serre, l'accable de caresses.... Les deux Amans, contents l'un de l'autre, se levent & sortent du hallier. Serpille, caché derrière un arbre, les suit curieusement de l'œil ; il remarque que la Bergere est toute rouge encore, & le jeune Bucheron un peu pâle. Ses réflexions sur cette

aventure sont courtes, mais lumineuses & solides. Oh ! s'il pouvoit retrouver Lilla ! Que cette heureuse découverte a fait faire de progrès à son amour ! Plein de regrets & de désirs, Serpille revient sur ses pas, refait tout le chemin qu'il fait ; & après avoir erré encore quelque tems, il apperçoit, dans une allée sombre, sa chere Lilla par derrière, Lilla, qui, en le cherchant, s'éloignoit de lui. Il vole & s'élance vers elle. Qui pourroit représenter la joie, les transports, & toutes les tendres circonstances de cette agréable rencontre ? Ces Amans ne perdent pas le tems à se plaindre. Des baïfers longs & multipliés, des caresses vives & sans nombre, sont tout l'éclaircissement qui se fait entr'eux. On a trop de choses à se dire, pour pouvoir en exprimer la moindre partie.

Mais un tems fort considérable passé dans ces mutuelles recherches, avoit consumé le reste du jour. Les derniers rayons du soleil n'éclairoient plus que foiblement l'extrémité de l'horison. Déja les ombres, agrandies & noires, se confondoient avec la nuit, qui s'avançoit d'un pas rapide. On ne savoit dans quel endroit du bois on étoit alors : comment retourner à la maison paternelle ? On

risquoit de s'égarter à chaque pas : eh ! qui leur enseigneroit le chemin ? Quel parti prendre ? On s'afflige, on pleure, on raisonne. Pendant les délibérations, la lune se lève ; mais sa clarté ne fert encore qu'à leur montrer les ombres du bois, & à multiplier leurs frayeurs. Tous les arbres deviennent alors ou des animaux, ou des hommes ; on craint les serpents & les autres bêtes venimeuses. Il faut cependant se résoudre à passer la nuit dans le bois. Serpille, rassuré par la joie secrète qu'il a de posséder ce qu'il aime dans un asyle où rien ne peut troubler son bonheur, choisit, entre deux arbres épais & serrés, un espace étroit, mais commode pour s'y loger avec Lilla. L'amour le rend ingénieux & hardi ; il coupe de la feuillée, qu'il répand sur l'herbe tendre ; il en forme un lit, se barricade avec des branches, & fabrique un nid aux amours. Le couple retiré dans cette cabane, on mange les provisions qui restoient, on se couche ensuite, on se tapit le plus près que l'on peut l'un auprès de l'autre, on se ferre encore pour se rassurer.... Bientôt toute la terre est oubliée. Adieu crainte, frayeur & terreur panique. L'Amour secoue trois fois son flambeau sur

eux ; leur sentiment s'éteint dans les délices ,
& le suc des plus doux pavots de Morphée
coule dans leurs yeux.

Le lendemain , au point du jour , le chant
de mille oiseaux les réveille , & l'amour s'é-
veille avec eux.



XIX^{me}. TABLEAU.

ANGOLA, étant dans son vis-à-vis avec Zobéide, se trouva dans un état nouveau, qu'il auroit eu bien de la peine à définir. Pèsé fait à la conduite des tête-à-tête, il éprouvoit, à la vérité, une sensation délicieuse, inconnue pour lui jusqu'alors ; mais il ne savoit comment l'exprimer. Trop jeune encore, & trop peu expérimenté pour croire que son aventure fût avancée, à peine se croyoit-il permis de parler ouvertement de son amour : la violence de sa passion auroit pu, il est vrai, produire un de ces quarts d'heure vifs & entreprenans, où un novice devient, par la vérité de ses transports, plus dangereux pour une femme du monde, que l'homme le plus *maniéré* ; mais ces transports n'étant pas soutenus par une façon de penser décidée sur les femmes, & formée par l'expérience, le moindre regard, ou le moindre discours sérieux de Zobéide, qui n'auroit fait qu'encourager quelqu'un d'expérimenté, auroit anéanti le Prince de façon à lui faire perdre tous ses avantages.

L'attitude où un homme & une femme se

trouvoient nécessairement dans ces sortes d'équipages , avoit je ne sais quoi de voluptueux , qui rendoit l'un plus entreprenant , & l'autre plus facile à vaincre. Les genoux & les jambes se trouvoient entrelacés l'un dans l'autre , les visages , vis-à-vis & très-près l'un de l'autre , se renvoyoient mutuellement la chaleur de la passion qui les animoit ; séparés du reste du monde , & se regardant comme dans une entiere solitude , tout disposoit à la volupté , & contribuoit à diminuer les égards d'un côté , & à faire perdre les scrupules de l'autre : heureuse invention , & dont l'Artiste devoit être un des plus chers favoris de l'amour. Combien de femmes en effet , après avoir résisté aux occasions les plus délicates , étoient venues *échouer décemment* dans un vis-à-vis ! Combien d'Amans ne devoient leur bonheur qu'à son attitude voluptueuse , & à la nécessité du tête-à-tête ! Mais Angola ignoroit tout le prix de sa situation : il ne connoissoit encore aucun des avantages précieux attachés à *reconduire* : avantages qui avancent plus une passion que six mois de soins , parce que les premières approches , ordinairement si difficiles , se trouvant faites naturellement , les préliminaires ennuyeux par où il faut passer pour vaincre une *Co-*

quette étudiée , se trouvoient nécessairement bannis. Le Prince , peu maître de son trouble , & ne devinant point l'occasion , ne lui tint que des discours sans suite , qui la flattèrent davantage par le caractère de passion qu'ils portoient , que l'éloquence la plus persuasive. Ses désirs , étouffés par sa timidité , rendoient sa respiration vive & précipitée : il serroit une main que Zobéide lui abandonnoit comme par distraction ; mais n'osant entreprendre davantage , & confus même de sa hardiesse , il employa , à craindre de l'offenser , un tems précieux , que Zobéide passa à craindre qu'il *ne se mit dans le cas d'avoir besoin de pardon.* Enfin , ils arriverent chez elle , lui croyant ses affaires fort peu avancées , & elle , songeant comment elle pourroit , avec décence , mettre cette aventure à fin.

Angola lui donna la main jusques dans son appartement ; & comme il n'auroit jamais osé espérer de souper tête-à-tête avec elle , & qu'il croyoit la partie rompue , par l'absence d'Almaïre & d'Amenis , après quelques propos généraux , il voulut prendre congé. Pourquoi donc , dit Zobéide , où voulez-vous aller à l'heure qu'il est ? J'avois compté , il est vrai , vous procurer la compagnie d'Almaïre & d'Amenis , *j'en suis furieuse ; mais*

enfin, vous mangerez un morceau ici, nous causerons, & vous me permettrez de vous renvoyer de bonne heure; je suis malade à périr, & je ne m'imagine pas que je doive vous paroître amusante, *car je suis faite à faire peur.* Cela se disoit en se raccommo-
dant, d'un air nonchalant, dans un trumeau; ensuite elle se mit sur sa duchesse, pour ne perdre aucune des prérogatives de sa mau-
vaïse santé. Assyez-vous, dit-elle à Angola, en lui montrant un fauteuil vis-à-vis d'elle, & posté de façon qu'il ne perdoit aucune des graces que lui prêtoit son attitude.

Elle étoit couchée négligemment, & *par décence, faisoit des nœuds*: son déshabillé galant & léger laissoit voir une partie de ses charmes, & sembloit ne cacher l'autre que pour augmenter les desirs; une robe ouverte, un corset garni d'une échelle de rubans couleur de rose, nouée galamment, laissoit voir une gorge adorable, d'un embonpoint & d'une blancheur parfaite; sa juppe, tant soit peu relevée, soit par l'ouvrage du hazard, soit à dessein, offroit aux yeux un pied d'une déli-
catesse & d'une tournure achevée, & le bas d'une jambe charmante, qui donnoit, sur le reste, *les préjugés les plus avantageux*: son attitude étoit voluptueuse, & ne déroboit

aucuns charmes de sa taille ; ses regards doux & languissans , sa physionomie animée & touchante, portoient une impression de volupté, qui auroit remué les cœurs les plus insensibles.

Dans quel état se trouva le Prince à la vue de tant de charmes ! Il éprouvoit des mouvements indéfinissables ; un trouble inconnu & puissant le maîtrisoit au point de lui ôter la liberté de s'exprimer : il levoit, sur Zobéide, des regards où les desirs & l'animosité se combattoient, & qu'il baïssoit précipitamment dès qu'il rencontroit les siens : il avoit l'air rêveur & agité. Je ne sais, lui dit Zobéide en souriant tendrement, si c'est par compassion pour ma maladie, ou par l'ennui qui saisit vis-à-vis des malades , que vous avez une physionomie si triste. Quoi qu'il en soit , ce n'est pas l'espèce de remede ni de soulagement que j'attends de votre présence ; mon indisposition vient en partie d'être excédée du fracas de la Cour ; & j'imagine qu'une conversation tendre & pleine de confiance , avec quelqu'un qui me conviendroit, dissiperoit mes vapeurs , & me remettroit l'esprit dans mon assiette naturelle. Peut-être aussi , interrompit Angola d'une voix tremblante, que cette cure pourroit devenir fatale à celui qui l'entreprendroit.

Je

Je ne vois point votre idée , en jettant sur
lui un de ces regards en dessous , armes les
plus dangereuses des femmes. Ah , Madame !
s'écria le Prince , d'un ton passionné , quel
mortel assez heureux , choisi de vous pour
ces dangereuses conversations , pourroit être
insensible à ces épanchemens de confiance
& de tendresse dont vous parlez ? Et que de
maux ne se prépareroit-il pas , si , après avoir
opéré votre guérison , vous aviez la cruauté
de ne pas vous prêter à la sienne ? La recon-
noissance mene quelquefois plus loin qu'on ne
croit , reprit Zobéide , & le cœur fait sou-
vent bien des trahisons si aimables , qu'il ne
laisse pas même la force de se les reprocher ;
mais je ne vois pas pourquoi votre imagi-
nation travaille à se tracer des maux dont je
vous crois fort éloigné , & auxquels , quand
ils seroient réels , on ne pourroit être sensi-
ble , sans courir tous les risques inséparables des
défauts des jeunes gens. Qui , mieux que
vous , est capable de les faire disparaître , s'écria
Angola ? Ah , Madame ! par pitié , n'aug-
mentez pas les obstacles qui m'épouvantent ;
j'en ai assez à redouter dans votre indiffé-
rence ; je n'ai de mérite à vos yeux que l'a-
mour le plus violent. Un mouvement pas-
sionné le précipita aux genoux de Zobéide ;

il étoit hors de lui-même : on voyoit couler sur ses joues , de ces douces larmes , preuves de la vivacité d'une passion ; attendrissement aimable & dangereux , fait pour gagner les cœurs les plus séveres , & qui conduit sûrement au bonheur ceux qui sont assez heureux pour le ressentir , & qui savent en faire usage.

Zobéide n'étoit pas moins émue que lui ; elle n'avoit vu , depuis qu'elle étoit dans le monde , que les transports étudiés des gens de Cour , *tendresse de grimace* , & qui devient insupportable dès qu'on cesse un instant de se prêter à l'illusion : elle n'avoit pas eu de peine à défendre son cœur de ces sortes de séductions , dont elle sentoit parfaitement le ridicule. Elle se trouvoit donc ici dans une situation neuve pour elle ; la vérité des transports du Prince , la candeur qui régnoit dans ses protestations les plus tendres , la difficulté de résister à l'objet aimé , l'occasion , tout étoit contr'elle : cet aveu charmant , qui devoit décider de leur bonheur , étoit prêt à lui échapper ; le Prince embrassoit ses genoux , & cette posture , *imaginée par le respect* , n'est pas toujours fidelle à l'intention du Fondateur : ses yeux se seroient dessillés peu à peu , lorsqu'on vint les avertir qu'ils

étoient servis. Le Prince se releva avec promptitude ; & s'étant remis tous deux de leur émotion, ils furent se mettre à table avec un air composé, pour échapper aux regards des Curieux, & aux conjectures des Laquais, *espece maudite*, qui, dans ce tems-là, passoient leur vie à espionner leurs Maîtres.

Il ne fut question, pendant le repas, que de choses indifférentes. Le Prince, qui n'étoit pas encore défait de l'éducation unie & grossière de son pays, mangea, comme un vrai Académiste, de tout & beaucoup. Pour Zobéide, elle vécut plus décentment ; elle laissa les bonnes choses, *ne mangea que des drogues, des têtes & des pattes de petits-pieds & un léger morceau d'entremets, joua la mauvaise poitrine*, & cependant au dessert s'humanisa avec le vin de Champagne & la crème des Barbades, faisant cependant une grimace agréable, & les trouvant *d'une force horrible*, seulement pour la forme. Ils parlerent peu, & se lâcherent quelques-uns de ces mots entrecoupés, qui dédommagent de la contrainte où l'on est devant des tiers incommodes.

Ils sortirent de table. Vous avez sans doute, lui dit Zobéide, demandé votre équipage de

bonne heure ; quoique charmée de vous avoir, *les veilles me tuent*, & je crois, de bonne foi, que je vais me mettre dans le régime. Je sacrifierai toujours mes plaisirs aux vôtres, répondit le Prince ; & quoique je n'imagine pas que mes gens puissent tarder, si j'avois le moindre soupçon de vous incommoder, j'aimerois mieux... Non pas cela, interrompit Zobéide ; avec un homme aussi modeste que vous, on ne doit point craindre de se relâcher ; mais tous les jeunes gens ne vous ressemblent pas. En disant cela, ils passèrent dans un cabinet reculé au fond de l'appartement, plus voluptueusement meublé que tout ce que le Prince avoit vu jusques-là : il étoit revêtu de glaces, & on voyoit, sur les panneaux, des aventures galantes, rendues avec une expression parfaite : aucune d'elles ne peignoit les rigueurs ; elles étoient même bannies, en peinture, de ce lieu de plaisir ; tout y respiroit l'amour content : un lit de repos en niche, de damas couleur de rose & argent, paroissoit comme un autel consacré à la volupté ; un grand paravent immense l'entourroit ; le reste de l'ameublement y répondoit parfaitement : des consoles & des coins de jaspe, des cabinets de la Chine chargés des porcelaines les plus

rares ; la cheminée garnie de magots à gros ventre , de la tournure la plus neuve & la plus bouffonne ; des écrans en découpures , travaillés par les mains de Zobéide & des hommes les plus savans de la Cour , & les bougies placées derrière des rideaux de taffetas verd , qui sembloient être faits pour rompre la trop grande clarté , & qui ne laissoient que ce demi-jour , qui paroifsoit avoir été inventé pour éclairer les entreprises de l'amour , ou pour ensevelir la défaite de la vertu.

Zobéide se coucha sur le lit de repos , & le Prince se mit sur un fauteuil auprès d'elle. Que je crains bien , Madame , lui dit-il , d'un air timide , que votre prévention contre les jeunes gens , ne soit absolue & sans exception ! Mais quelle seroit votre injustice , si vous me confondiez avec eux ! Mes sentimens méritent de vous une distinction que j'avoue ne pouvoir espérer par mon mérite. Je n'ai pas prétendu , dit Zobéide , les condamner absolument tous ; une règle si générale seroit un excès de ridicule de ma part , dont je suis fort éloignée : il est vrai qu'en général on doit se défier d'eux , qu'ils *se gâtent les uns les autres* , & qu'il est devenu à la mode , aujourd'hui , d'avoir de mauvais procédés

avec les femmes ; de penser détestablement sur leur compte ; d'en tenir les propos les plus outrés & les plus indécens ; de sorte que quelqu'un d'entr'eux qui aura , par sa propre expérience , trouvé de quoi se convaincre de la fausseté de ce système , est obligé de cacher , avec soin , une façon de penser , proscrite parmi les jeunes gens *du bel air* , & qui l'exposeroit à passer pour un homme sans monde & sans expérience ; ils ne conviennent même de l'existence de la vertu , que pour se donner la gloire de l'anéantir par-tout où ils se présentent. Il faut en effet qu'elle soit bien foible , pour être vaincue sans cesse par de pareils adversaires.

Je vous avouerai , continua-t-elle , que je vous ai reconnu un fond de candeur & de sincérité , qui me persuade que vous êtes exempt de ces vices de mode : vous avez un caractère de vérité dans votre façon de vous exprimer , qui séduit & porte à vous croire ; & si on osoit..... Elle mit sa main sur son visage , pour dérober une rougeur aimable ; une langueur tendre parut dans ses yeux. Pourquoi vous arrêter , s'écria le Prince transporté ? Pourquoi , Madame , me laissé dans une incertitude si cruelle ? Quoi ! la vivacité de mes sentiments ne peut-elle mériter de vous

un aveu qui feroit tout mon bonheur ? Achevez ; dites un seul mot , poursuivit-il , en se jettant à ses genoux , & en imprimant , sur ses mains , mille baisers pleins de flamme ; faites le bonheur d'un Prince qui vous adore , & qui ne peut être heureux , s'il n'est payé du plus tendre retour. Que me demandez-vous , ingrat , lui dit Zobéide , d'une voix étouffée ? Que voulez-vous de plus ? Quel aveu plus certain vous faut-il de ma tendresse , que la complaisance avec laquelle je reçois les assurances de la vôtre ? Vous la reprochez-vous , reprit le Prince avec vivacité ? Ah ! mon triomphe n'est pas certain , puisque les remords trouvent place en votre cœur. Vous ne le croyez pas , reprit Zobéide , emportée par sa passion , & serrant avec tendresse la tête du Prince contre son sein ; vous possédez mon cœur ; puissai-je être maîtresse du vôtre , & , coulant les jours les plus heureux dans une union parfaite , voir nos plaisirs renaître à chaque instant ! Un mouvement qu'elle fit en achevant ces paroles , approcha son visage de celui du Prince : enhardi par la certitude d'être aimé , il y cueillit le baiser le plus ardent ; bientôt plongé dans le plus doux égarement , il tomba sur le lit de repos avec elle. Zobéide éroit dans un déshabillé si

léger, que ses moindres mouvemens découvroient une partie de ses charmes. Le Prince, enivré d'amour, porta sa main sur une gorge charmante, qu'on abandonna à ses transports : Dieux ! que d'attraits ! quelle blancheur ! quelle fermeté ! quel embonpoint ! quelle finesse de peau ! Bientôt il osa y porter la bouche, & se rassasier de charmes faits pour les Dieux mêmes. Arrêtez, cher Prince, s'écria Zobéide, n'abusez pas de ma foi-blesse ; l'excès de mon amour ne peut, dans l'instant, me faire renoncer à ma vertu. Laissez le soin au tems & à votre tendresse d'amener des choses que je ne vous défends pas d'espérer, mais que je ne dois pas prévoir : épargnez-moi, je vous en conjure. Le Prince, perdu dans les transports les plus vifs, ne l'écoutoit point : elle-même, en proie à des desirs qui la mettoient hors d'elle, éprouvoit les plus tendres contradictions ; tantôt, emportée par sa tendresse, elle se précipitoit sur lui, & l'accabloit des plus tendres caresses ; & dans l'instant où le Prince, encouragé par des marques d'amour si décidées, devenoit plus entreprenant, les remords prenant le dessus, la forçoient à le repousser avec violence.

Dans l'agitation de ces divers mouvemens,

leurs attitudes avoient été si peu ménagées, que Zobéide, dont le déshabillé étoit aussi léger que je l'ai dit, & la juppe fort courte, offrit, aux yeux du Prince, cette jambe adorable, dont il avoit vu l'échantillon avant le souper, & qu'il revit pour lors toute entière, avec le commencement de quelqu'autre chose infiniment plus attrayant, & dont elle n'étoit quell'avant-goût; il avoit si peu d'obstacles à lever, pour s'en procurer la vue entière, qu'il les eut bientôt surmontés. Dieux! que de beautés s'offrirent à sa vue! l'imagination ne peut rien se peindre de plus parfait: jamais on n'avoit sacrifié à l'amour dans un plus beau Temple. Le Prince, perdu dans des ravissemens inexprimables hors de lui-même, ne pouvoit articuler que des sons confus; toutes les facultés de son ame étoient réunies à accabler de caresses les charmes divins qui étoient devenus sa proie: il portoit des mains avides dans les endroits qui recelent les plus chers trésors de l'amour; il les bairoit avec une fureur, & y retouchoit encore, comme s'il eût douté que des charmes si parfaits existassent réellement, & puissent appartenir à une mortelle.

Bientôt il chercha à se procurer des plaisirs plus solides. Zobéide, en proie elle-même

à la volupté, n'avoit pas la force de rien défendre ; elle partageoit ses transports , & l'accabloit des plus tendres caresses. Cependant , dès qu'elle connut qu'il vouloit pousser jusqu'au bout son triomphe , une étincelle de vertu la porta à s'y opposer encore ; il n'étoit plus possible de se méprendre à ses desseins. Maître de ses beautés & d'elle-même , par le genre d'attitude qu'il s'étoit procuré , sa timidité avoit fait place à la passion la plus emportée. Cher Prince , s'écria-t-elle , d'une voix entrecoupée , arrêtez..... Quel est votre dessein ? N'abusez pas de ma tendresse..... Est-ce là cette passion respectueuse que vous m'avez jurée ?... Arrêtez , cruel..... Elle vouloit continuer ; les transports du Prince l'en empêcherent ; il lui couvroit la bouche de baisers enflammés. Ne vous opposez pas à mon bonheur , lui dit-il : ne vous irritez pas contre une ardeur qui est votre ouvrage..... Non , je n'y consentirai jamais , reprit Zobéide..... Arrêtez , cher Amant..... Volupté , que tu es puissante !... Dieux ! je meurs..... A ces mots , le plaisir lui ôta l'usage de la voix. *Idole de mon cœur* , s'écria le Prince , qui touchoit au comble de la volupté , attends..... Je vais unir mon ame à la tienne. . . Je te suis..... Je

ne vis que dans toi.... En effet, il alloit être heureux : déjà la voix lui manquoit, déjà il touchoit au but fortuné de tous ses desirs, lorsqu'il s'apperçut que Zobéide paroissoit privée de tout sentiment, & plongée dans l'évanouissement le plus profond. La tristesse succéda aux plaisirs ; il l'appella plusieurs fois en vain ; elle ne donnoit aucun signe de vie. Alarmé de son état, & trop peu instruit des usages du monde, pour savoir quelle espece de secours est propre *aux évanouissemens des Dames*, il lui fit respirer *de l'eau des Carmes*, qui n'opéra pas davantage. Alors fort embarrassé, après avoir réparé, de son mieux, les désordres que ses transports avoient causé dans l'ajustement de Zobéide, il tira les cordons des sonnettes, & il entra à l'instant quelqu'une de ses femmes, à qui il donna à entendre qu'il falloit que ce fût une suite de son indisposition. On fut chercher, dans son cabinet, des gouttes du Général Lamotte, & de celles d'Angleterre, & à force de soins, elle reprit ses esprits. Le premier objet qui frappa ses yeux, fut le Prince, qui, le visage consterné, paroissoit fort empêtré à la secourir. Elle prit l'instant que ses femmes arrangeoient sa toilette de nuit, & s'approchant de lui : je vous dispense de

vos soins , lui dit-elle d'un air piqué ; le peu de succès qu'ils ont eu quand nous étions seuls , me met en droit de douter de leur efficacité. Vous ne me paroissez pas fort expert à secourir les femmes ; c'est cependant une science fort utile à la Cour : je vous conseille en amie de l'apprendre , & je vous permettrai de me faire part de vos découvertes. On vint avertir le Prince que son carrosse étoit arrivé : il sortit , sans répondre un seul mot , commençant trop tard à connoître sa sottise , & se retira chez lui , plein de dépit d'avoir laissé échapper une si belle occasion à pure perte.



XX^{me}. TABLEAU.[*La Baigneuse.*]

CACHÉ sous l'ombre d'un bosquet de noisetiers, aux lieux où le vallon tourne dans une solitude agréable, le jeune Damon, pénétré des tourmens délicieux de l'amour, se plaint des cravatés de Musidore, au ruisseau qui tombe en murmurant sur les rochers escarpés; il se plaint aux zéphirs, qui jouent parmi les faules penchés. Cependant elle partageoit sa flamme; mais retenue par la pudeur timide, ou par l'orgueil du sexe, elle cachoit, dans le fond de son cœur, le trait qui l'avoit frappée; seulement quelques regards dérobés, ou les soupirs de son ame blessée, la trahissoient quelquefois.

Inspiré par le lieu, excité par ses propres désirs, Damon compose une tendre élégie, pour découvrir le secret de sa belle, malgré ses combats, & obtenir l'aveu de cette passion naissante. Berger trois fois heureux, une rencontre favorable, qui décide souvent le destin des plus puissans Monarques, fit alors ton bonheur. Conduite par les rians Amours,

Musidore chercha cette fraîche retraite ; la saison brûlante allumoit l'éclat de ses joues : habillée négligemment , elle venoit se baigner dans le ruisseau rafraîchissant. Que fera le Berger ? Perdu dans une douce émotion , & agité de mille mouvemens divers , il hésite un moment. Le respect pur & ingénu de l'ame , le rafinement délicat & si rare , ordonnaient à son cœur de s'arracher à ce délicieux spectacle ; mais l'amour le lui défendoit. Vous , Dragons de vertu , vous Censeurs sévères , dites , qu'auriez-vous fait ? En même-tems , Musidore , la plus belle Nymphe que le ruisseau d'Arcadie ait jamais embrassé de ses eaux , portant autour d'elle un œil inquiet & timide , se dépouille pour jouir de la fraîcheur du fleuve. Pâris , sur le sommet du mont Ida , fut moins ému , quand les Déesses rivales , dénouant leurs voiles divins , laisserent voir tous leurs charmes , que toi , Damon , quand Musidore dépouilla ses jambes d'albâtre & ses pieds délicats de leurs vêtemens de soie , qu'elle délia sa ceinture de Vierge , & qu'à travers sa robe ouverte , son sein palpitant avec la vigueur de la jeunesse , se découvrit tout entier à tes regards avides. Mais , ô jeune homme passionné ! comment oses-tu risquer une yue faite pour égarer ton

ame, dans l'instant que cette toile fine, qui tombe en plis flottans, quitte les membres nuds de l'éblouissante Musidore, ces membres façonnés, avec tant de précision, par la main habile de la nature?

Elle se retint, en rougissant, de peur d'être vue, & cependant elle reste exposée aux regards de Damon. Alarmée du moindre souffle, elle s'élance comme un faon craintif, & se jette dans le fleuve. Le fleuve s'ouvre, reçoit & embrasse, dans ses vagues, l'aimable Nymphe, dont chaque beauté s'accroît, dont chaque grace, brillant d'un lustre nouveau, répand le doux éclat de la rose rafraîchie par la main de l'aurore. Musidore est encore plus éclatante; elle semble fleurir à travers le crystal des eaux limpides.

Tandis qu'elle se joue sous la vague transparente, ses tresses flottantes l'embrassent à demi de leurs voiles humides: elle se lève encore, & les traits enflammés de sa beauté percent l'ame du silencieux Damon. Au premier instant, l'ivresse de son amour le transportoit & l'excitoit à tout entreprendre: cependant le respect, inseparable du véritable amour, l'arrêta; l'idée du larcin lui parut un crime, si quelque chose peut être jugé crime en amour. Il s'arrache donc de

ce lieu , & s'enfuit avec précipitation ; mais en fuyant , il jeta , sur le bord , ces lignes tracées d'une main tremblante : « Baigne-
» toi , belle Nymphé , qui n'a pas encore été
» apperçue que par l'œil sacré de l'amour
» fidèle ; je vais garder ta demeure , & éloî-
» gner de ta retraite tout mortel téméraire
» & profane ».

Frappée d'une surprise extrême , privée de ses sens en voyant ce papier , Musidore reste un moment interdite & sans mouvement , semblable à la statue qui enchanter le monde , & qui essaye , en se baissant , de voiler les beautés sans pareilles , & les différens attraits de la Grece triomphante. Revenant à elle-même , elle court , avec précipitation , reprendre ces vêtemens , que l'heureux Eden n'a point connus. Habillée à la hâte & en désordre , elle faisit cet écrit , qui l'avoit alarmée ; mais reconnoissant la main de son Amant , sa terreur s'évanouit : des mouvemens plus doux , mêlés d'émotions tendres , faisirent subitement son cœur. La honte , exempte de crime , la rougeur charmante de l'innocence , l'estime & l'admiration de la flamme respectueuse de son Amant , & peut-être un sentiment d'amour - propre pour sa beauté , se glissent au milieu de la foule de ses pensées.

Enfin ,

Enfin, un tendre calme arrête, par degrés, le tumulte de son ame; &, sur l'écorce d'un hêtre qui ombrageoit le ruisseau, elle grave, avec la plume rustique des Amans champêtres, cet aveu que bientôt Damon baîsa avec des larmes de joie.

“ Cher Amant, seul juge du sens de ces
» vers, trop favorisé par la fortune, & non
» moins, hélas ! par l'amour, sois toujours
» discret comme aujourd’hui : le tems peut
» venir où il ne sera pas nécessaire que tu
» fuies ”.



XXI^{me}. TABLEAU.[*Le Songe.*]

AMOUR ! amour ! je ressens ta divine fureur. Je répéterai mille fois ton nom. Tu seras toujours sur mes levres comme tu es dans mon cœur. L'ame fatiguée de desirs, je ne puis me refuser au tourment délicieux d'en éprouver de nouveaux. J'aime mieux souffrir, que de ne plus rien sentir. Ismene me seroit plutôt odieuse, que de m'être indifférente.

J'avois passé, près d'elle, un jour heureux. Un tel jour est bientôt écoulé. Dans un cercle nombreux, je n'avois vu qu'Ismene ; je n'avois entendu que sa voix touchante. Les flambeaux du ciel brilloient au firmament. L'heure fatale du départ étoit arrivée : Ismene étoit plus belle, plus séduisante, plus adorable que jamais ; & il falloit la quitter, lorsque la nuit ne sembloit étendre ses voiles que pour favoriser les entreprises de l'amour, & étouffer, dans ses ombres, les derniers combats d'une trop sévere pudeur. Il falloit la quitter ! Dieux ! que la nuit étoit favora-

ble ! que les berceaux étoient frais ! L'encens de la volupté étoit répandu dans les airs. J'aurois donné de mon sang pour ne point m'éloigner d'elle. Vingt fois je voulus partir ; vingt fois je restai. O cruelle décence ! tristes loix ennemis de l'amour, c'est vous qui privez un Amant des plus doux instans que préparent à la fois le mystere & la nature. Age d'or, âge du bonheur, où l'on ne connoissoit pas tant de chaînes cruelles, hélas ! qu'êtes-vous devenu ?

J'étois triste, pensif. Je m'arrachai avec peine de ces lieux enchantés, où je laissois Ismene : mon cœur étoit oppréssé ; mes larmes coulerent. Je m'arrêtai ; je tournai mes regards dans l'ombre épaisse des arbres : je fus encore y distinguer mon Amante. Je la vis qui s'enfonçoit, à pas lents, dans un bocage sombre. Hélas ! je fus tenté vingt fois de revenir sur mes pas, de la surprendre... Mais sa gloire m'étoit mille fois plus chere que l'intérêt de mon amour.

Je rentre chez moi. Quelle affreuse solitude ! Je marchois rêveur, entendant encore sa voix, voyant tous ses traits, lui souriant, lui parlant, comme si elle eût été présente. Revenu de mon illusion, la douleur s'empara de mon ame. J'étois loin de chercher

le repos. Dors, aimable Ismene, dors tandis que j'entretiendrai, dans la nuit sombre, ton image ; goûte la douceur du sommeil & sa fraîcheur bienfaisante, tandis que tes charmes embrâfent & consument ton Amant malheureux. Un autre, moins délicat, souhaiteroit que l'amour vînt interrompre ton repos : pour moi, je consens à être moins aimé, pourvu que tu sois exempte d'inquiétude. Dors, mon aimable Ismene, dors, & je m'occuperai de toi dans le calme silencieux de la nuit. Que rien n'altere ta paisible tranquillité ; que le souffle impur d'un orage ne vienne point flétrir les fleurs de ton doux printemps. Ce n'est pas à toi de gémir & de soupirer. Tu es née pour recevoir nos hommages, & nous pour obtenir, d'un regard, le bonheur de contribuer à embellir les instans de ta vie. Si tu daignois un instant penser à moi, à ma constance, à ma félicité, à l'excès de mon amour ; si tu daignois me plaindre, ou si ton beau sein, opprassé de l'image de mes maux, laissoit échapper un léger soupir, qui répondroit aux soupirs brûlans de mon cœur ; si. . . . Infensiblement le sommeil gagna tous mes sens. Le sommeil est le miroir de la vie : les cœurs homicides font des rêves cruels ; ils sentent des chaînes

pesantes, ils voient des prisons, des échafauds. Mais tous les traits d'un enfant dans son berceau sont riants; sa petite paupière est tranquille; l'innocence est peinte sur son front, uni comme une glace. Moi, je rêvois d'Ismene; je dormois, & j'entendois sa voix. Son portrait, si bien gravé dans mon cœur, se retracoit sans peine à mes esprits. Mais, ô Dieux! en quel lieu, en quel état je la vis!

O trop flatteuse illusion! c'étoit dans le doux sanctuaire des amours, dans cet asyle étroit & charmant, où mon imagination seule avoit jusqu'alors osé pénétrer. Je retenois mon souffle, je n'osois presque respirer & faire un pas dans ce séjour, où reposoit l'objet de mes tendres feux, où voloit l'essaim de mes desirs, où étoit Ismene. Etonné de me voir dans ce lieu redoutable, & cher à mon cœur, je frissonnois de surprise & de joie. Peu accoutumé au bonheur, je ne me livrois qu'en tremblant au spectacle enchanteur qui séduissoit mes regards. Ismene, mollement étendue sur un lit parsemé de fleurs, étoit prête à se livrer aux douceurs de Morphée: elle dévoiloit lentement les trésors de ses adorables charmes; ses levres étoient plus fraîches que les roses du matin; ses bras

sembloient abandonnés au charme de la volupté : sa taille enchanteresse ; un voile qui couvre mille trésors , & qui paroît prêt à s'échapper ; une rougeur divine empreinte sur son front , & qui paroît pêtrier des mains du plaisir.

Je vis Zéphyr , qui caressoit Flore , quitter la Déesse en appercevant Ismene dormir. Jalouse , elle répandit les plus doux parfums pour rappeler le volage ; il les reporte tous à Ismene. Flore le voyoit , & un dépit secret faisoit pâlir son front.

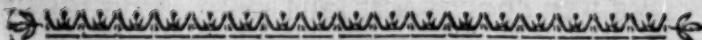
Zéphyr voltigeoit sans cesse autour d'Ismene : il touchoit impunément cette bouche où voloit mon cœur. Son haleine amoureuse baisoit ses cheveux : il se jouoit parmi les tresses flottantes ; il caressoit ce sein , que mon œil ébloui n'osoit fixer. Il prit une boucle entre ses levres , & la posa sur sa gorge d'albâtre. O boucle fortunée ! tu semblois t'y coller , y prendre vie , & frissonner de plaisir. D'un regard furtif , j'embrassai les contours de cette gorge divine : tous les points lançoient la flamme. Je fus jaloux de Zéphyr ; j'avertis l'Amour , dont il usurpoit les droits : l'Amour blessa Zéphyr du trait le plus aigu. Loin de retourner à Flore , il devint plus empêtré auprès d'Ismene.

Deux moingaux s'abattirent sur un rameau pliant, pour voir de plus près Ismene ; le frémissement de leurs ailes exprimoit toute la vivacité de leurs transports & de leurs plaisirs.

Tout porte l'ivresse dans le cœur d'un Amant. Invisible aux yeux d'Ismene, ses yeux étoient jusqu'alors demeurés baissés ; ils se leverent sur moi. Quel moment ! j'y vis la douce modestie, l'incarnat de la pudeur ; mais je n'y découvris ni honte, ni colere ; je crus même y appercevoir ce rayon de l'amour.... Je volai vers Ismene, & le plus doux baiser vola sur sa bouche de rose, & mon ame erra long-tems sur ses levres divines, & j'y puisai un feu vif & subtil dont je ne fus plus maître. Je ne sais d'où me vint tant d'audace ; je pris Ismene entre mes bras. Le courroux vouloit animer ses yeux ; un doux nuage vint les obscurcir : mes transports s'en augmenterent ; la volupté alluma soudain son flambeau, & je devins le Dieu du plaisir. La vivacité de mon bonheur servit à l'éteindre. Trompé que j'étois, & à demi-heureux, je détestois l'instant de mon réveil ; je refermois les yeux ; je poursuivois les restes d'une volupté évanouie.

Depuis ce jour , je ne sépare plus Ismene de ma propre existence ; je crois toujours la sentir contre mon sein , embrâfant mes sens & mon ame.



XXII^{me}. TABLEAU.[*Le Chasseur égaré.*]

LE Prince, enfoncé dans sa rêverie, s'engagea dans un sentier détourné, qui le sépara du reste de la chasse ; il marcha fort long-tems sans s'apercevoir de son erreur ; & quand il la reconnut, il ne fut comment la réparer : il suivit au hazard le premier chemin qui se présenta à lui ; & comme le jour commençoit à baïsser, il se trouva à la vue d'une très-jolie maison ; il s'avança, dans l'idée de demander le chemin, & se trouvant près des murs d'un parc, il s'apperçut d'une porte ouverte ; il descendit de cheval, & l'ayant attaché à un arbre, il s'avança dans les bosquets bien percés, & qui terminoient à un jardin fort bien tenu ; ils étoient coupés par de belles eaux : l'allée où il s'étoit engagé le mena insensiblement à un pavillon situé au coin du jardin, dans des charmilles fort épaissies, & à l'abri des ardeurs du soleil. Il étoit couvert à la Chinoise ; des portefenêtres de glace régnoient tout au tour, du haut en bas, à la réserve d'un seul côté : le

Prince s'en approchoit sans précaution, lorsque, fixant la vue sur le dedans du pavillon, il crut y voir du mouvement; il se glissa le long des charmilles, & s'approchant jusqu'au vitrage, il vit que c'étoit une femme qui prenoit le bain dans ce lieu délicieux; elle avoit la tête tournée; il ne put distinguer son visage; mais les beautés qui s'offrirent à sa vue, servirent à l'en dédommager: le moindre mouvement que faisoit cette personne, lui en découvroit de nouvelles; il se rassasia, pendant quelque tems, de la vue d'un objet si attrayant; il éprouvoit des desirs inséparables de son âge, & qui le maîtrisoient absolument. Entrainé par l'occasion, il oublioit tout l'univers, & ne songeoit qu'au moyen de jouir des beautés qui s'offroient à ses regards. Cette personne se leva pour sortir du bain, &acheva de l'embrâser, en laissant à découvert ses beautés les plus cachées, & que l'eau lui avoit dérobées jusques-là. En sortant du bain, elle se retourna, & ayant apperçu la tête du Prince au travers des vîtres, elle fit un grand cri, & gagna précipitamment une alcove où étoit un petit lit en niche. Quelle fut la surprise du Prince, quand il reconnut cette personne pour cette même Clérine dont il étoit amoureux, & dont la beauté faisoit les délices de

la Cœur ! Il tourna précipitamment ses pas du côté de la porte du pavillon , & entra , en lui demandant pardon de son indiscretion , & se promettant *d'en commettre de plus grandes.*

Elle étoit encore presque toute déshabillée , & la précipitation avec laquelle elle vouloit se mettre dans un état plus décent , ne servoit qu'à retarder ce soin , & laissoit voir au Prince des charmes au-dessus de l'expression : elle le reconnut , & son embarras ne fit qu'augmenter. Je ne fais , lui dit-elle , que le motif qui vous amene ici ; mais j'ai à me plaindre de votre indiscretion. Le hazard seul m'y a conduit , dit le Prince ; & quelles grâces n'ai-je pas à lui rendre ! Ne m'enviez pas , Madame , poursuivit-il , en s'approchant d'elle , un bonheur si précieux. Quel mortel assez ennemi de soi-même se feroit refusé d'admirer des charmes adorables , dont les Dieux mêmes feroient envieux ! Cessez des louanges qui m'embarrassent , reprit Clérine d'un ton ému ; je rougis que vous soyiez à portée de me les donner ; & d'ailleurs , je me persuade que vous les prodiguez à tant d'objets différens , qu'elles ne doivent pas me paroître bien sincères. Rendez-vous plus de justice , Madame , dit le Prince , & croyez que vous

faites des impressions trop vives, pour qu'il soit nécessaire de se parer d'une fausse ardeur. La mienne est inexprimable, poursuivit-il, en se jettant à ses genoux, & se servant de toutes ces expressions de Cour, avec lesquelles on est convenu de se tromper mutuellement. La vivacité de ses désirs, la force de l'occasion, les charmes qu'un déshabillé peu exact offroit à ses regards, tout donnoit à ses transports ce caractère de passion véritable, dont la source n'étoit pas dans le cœur, mais dont l'extérieur étoit le même. Clérine, déjà sensible & prévenue pour lui, commençoit à partager son émotion. Le jour, qui s'affoiblissait, rendoit le Prince plus entreprenant, & mettoit Clérine dans le cas d'avoir moins à rougir. La situation étoit commode & voluptueuse; le Prince poursuivoit adroitement ses entreprises, & il déroboit un baiser; il portoit la main sur une gorge adorable: on le grondoit; il demandoit pardon de sa faute, & l'instant d'après il se rendoit plus coupable: on défendoit une chose, on en accordoit une autre; déjà on n'entendoit que des soupirs confus. Le Prince, emporté par la passion, parvint, par *gradation*, aux plaisirs les plus vifs.

Les beautés les plus touchantes furent en

proie à ses caresses : Clérine résistoit encore ; mais c'étoit cette résistance aimable qui mettoit le comble à leurs plaisirs. Enfin, elle céda à l'amour & à un Amant aimé. Le Prince se plongea dans les plus grandes délices : noyé dans un torrent de plaisirs, il ne pouvoit plus faire autre chose que la baisser & la ferrer avec fureur ; elle l'accabloit à son tour de caresses, & croyoit ne jamais lui en faire assez. Ses transports ne se ralentissoient pas ; il se perdoit dans de nouveaux égaremens. Les beautés dont il avoit la possession, lui sembloient mériter chacun un hommage particulier ; il se précipitoit de nouveau sur elle, & son ame cherchoit à se confondre avec la sienne. Clérine partageoit ce désordre voluptueux. De moment en moment, plus charmés l'un de l'autre, ils ne pouvoient cesser de s'en donner les preuves les plus fortes : les plaisirs se succéderent avec une rapidité incroyable, & ils quittèrent cet aimable lieu, pour se retirer dans la maison de Clérine, qui offrit au Prince d'y rester jusqu'au lendemain. Ils souperent ensemble, & garderent le sérieux nécessaire pour en imposer aux gens qui les servoient. Après le repas, ils entrerent dans un appartement charmant ; tout les invitoit à se livrer de nouveau à leur tendresse. Bien-

tôt le Prince chercha la même volupté , & Clérine , se prêtant à ses transports , après une résistance légère , dont une femme , qui sait son monde , ne doit jamais se dispenser , elle se laissa conduire vers une alcove obscure , où les plaisirs les plus vifs la suivirent de près. Le Prince la tenoit dans ses bras : un lit de repos se présenta. *On succomberoit à moins ; & bien des femmes se rendent , qui n'ont pas de si bonnes raisons à donner de leur chute.* Le Prince fut en profiter ; il retrouva les mêmes charmes qui l'avoient séduit dans le fallon du bain ; tout lui étoit permis , *dans l'espoir qu'il abuseroit de la permission.* Il ne trompa pas l'attente de Clérine ; leurs plaisirs furent inexprimables , & les momens si bien partagés , que la réflexion ni les remords n'y trouverent point de place à occuper. Dans un de ces instans où l'amour le plus vif est obligé de reprendre haleine , Clérine avoua au Prince qu'elle s'étoit sentie , au premier coup d'œil , de l'inclination pour lui ; mais que s'étant apperçue qu'il adressoit ses vœux à Luzeide , elle avoit combattu son penchant , & qu'enfin , jugeant par la peine qu'elle avoit à y réussir , que l'absence étoit le seul remede dont elle pût attendre du repos , elle avoit pris le parti , depuis quel-

ques jours, de se retirer à sa maison de campagne, pour fortifier ses résolutions : vous êtes venu les faire évanouir, dit-elle au Prince, avec une langueur aimable, & je devrois être bien irritée contre vous, d'avoir troublé le repos dont je commençois à jouir. Le Prince, charmé d'un aveu si flatteur, comprit que c'étoit *une nouvelle dette* qu'il venoit de contracter avec elle, & il l'acquitta avec une exactitude si scrupuleuse, qu'elle eut lieu d'en être contente. Enfin, après avoir passé la nuit la plus délicieuse, ils se quittèrent, en s'accablant de protestations sur lesquelles ils ne comptoient pas intérieurement plus l'un que l'autre. Le Prince remonta à cheval, & s'en retourna à la ville.



XXIII^{me}. TABLEAU.

J'EUS le malheur de tuer, en duel, un de mes camarades à l'armée. Forcé de m'enfuir, je me retirai en Espagne, où, par les soins de l'Ambassadeur de France, je fus reçu chez le Duc de Silvia, en qualité de Gouverneur du Marquis, son fils. Il avoit aussi une fille, nommée Floride, âgée de quinze ans, & qu'on venoit de retirer du Couvent. Je fus chargé, pour mon malheur, de donner à Floride quelques leçons de François. Le pere avoit toute confiance en moi. Un jour que j'étois seul dans le cabinet de Floride, & qu'elle expliquoit, de François en Espagnol, cet endroit de Télémaque, où l'amour d'Eucharis est exprimé avec des traits fins, & cependant naturels, j'eus l'imprudence de lui demander si cette lecture étoit de son goût, & si elle en appercevoit toute la délicatesse: oui, Monsieur, me répondit-elle; je lis ce livre avec beaucoup de plaisir; depuis que mon pere me l'a donné, je ne le quitte qu'avec regret, & je le reprends toujours avec empressement. Dans le Couvent où j'étois, j'ai lu plusieurs Romans; mais je donne

donne à celui-ci la préférence ; il m'a touchée plus que tous les autres. Oserois-je , Madame , lui dis-je avec émotion , vous demander quels sont les endroits qui vous frappent le plus ? Elle me fit réponse , que le morceau qu'elle expliquoit actuellement , renfermoit bien des beautés. Mais , Madame , repris-je , ne trouvez-vous pas qu'il est un peu trop tendre , & qu'il seroit capable d'allumer , dans un jeune cœur , un feu qui fait , en peu de tems , bien du progrès ? Vous m'étonnez , s'écria-t-elle en riant ; je n'aurois jamais cru qu'un Cavalier François pût blâmer un livre si bien écrit , qui peint , avec tant de graces , l'amour de cette jeune Nymphe , son trouble & celui de Télémaque. Dans les Couvents on a bien moins de sévérité que vous ; la galanterie & la piété s'y allient fort bien. Qu'a donc de si effrayant cette tendresse , que vous craignez de me voir respirer ? Je m'imagine qu'elle rend les cœurs moins superbes , qu'elle les dispose à l'humanité , & qui plus est , à cette charité qui nous est recommandée envers le prochain. Pardonnez-moi , Madame , lui dis-je , fort surpris de la trouver si habile , si je me suis mal énoncé. Bien loin de blâmer le livre que vous lisez , je pense que l'Auteur ne pouvoit trai-

ter son sujet avec plus de retenue. Je ne suis pas l'ennemi des amours. C'étoit donc, reprit mon Ecoliere, pour savoir si mon ame étoit sensible, que vous m'avez fait une pareille question ? Hé bien, Monsieur, pour satisfaire votre curiosité, je vous apprends que l'indifférence & la froideur ne sont pas plus de mon goût que du vôtre. Il y a long-tems que vos yeux vous ont décelé; les miens sont connoisseurs. Je fais que votre cœur bat quand je suis auprès de vous. Vous voyez quelle est ma franchise : faites-moi maintenant des questions. Je tenois une de ses mains : je n'osois parler ; mais animé de cette passion, que j'étouffois depuis long-tems, je la regardois avec volupté, & mes yeux avouoient ma défaite. Floride me quitta avec un souris moqueur. Je demeurai interdit & piqué du tour que je m'étois attiré.

Deux jours entiers se passerent avant que je pusse me retrouver avec mon Ecoliere; des visites qu'elle faisoit avec sa mere me désoloiient. Elle se doutoit que je faisrois, avec empressement, la premiere occasion de lui parler en secret.

A cinq heures, elle me fit avertir qu'elle étoit seule dans son cabinet, & si je voulois lui donner une leçon. Eh bien, mon cher

Chevalier, avouez que les usages des pays sont bien différens. En France, c'auroit été vous qui m'auriez fait mille déclarations d'amour ; j'en eusse badiné, sans cependant vous regarder avec indifférence : en Espagne, je vous aime, & je suis contrainte de vous prévenir; mais j'agis à coup sûr : vos yeux m'ont rendu certaine de votre amour. Ayez de la discrétion; aimez-moi autant que je vous aime, & laissez-moi le soin de chercher les moyens de nous voir en particulier. A ces mots, je ne pus m'empêcher de redoubler mes baisers sur sa main. La tendre Floride me présenta son visage, sur lequel j'en pris plus de cent, qu'elle me rendit sans compte, avec toute la délicatesse & la grace possible. Elle se reposa sur mes genoux, en me disant : Ne vous étonnez pas, cher Chevalier, de me trouver si instruite à mon âge. Les Couvents, qui devroient être l'asyle de l'innocence, ne sont que trop souvent des écoles où l'on apprend à la perdre. Une infinité d'intrigues, secrètes pour le Public, mais qui se découvrent toujours dans l'intérieur de la maison ; l'indiscrétion des Directeurs, les conversations des Nones, des lectures licencieuses, les premiers mouvements de la nature ; tout ceci ne manque pas de faire impression sur le cœur d'une Pension-

naire de douze ans. On est plusieurs Compagnes, & les plus instruites éclairent celles qui le sont moins. Je vois bien, Madame, que les Couvents sont les mêmes par-tout. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas lieu de me plaindre des lumieres que vous y avez acquises, puisque sans elles je n'aurois peut-être pas eu le bonheur de vous plaire.

Nous étions alors dans une saison brûlante. Les discours de Floride l'avoient animée : la situation où elle se trouvoit, ses desirs, les baisers que je lui donnois, tout ceci ne contribua pas peu à l'échauffer d'une étrange maniere. Elle prit un mouchoir pour essuyer son visage & sa gorge. J'avançois, en hésitant, une main tremblante, pour lui rendre moi-même ce service : elle s'en apperçut, me passa une des siennes sur les yeux, en me disant, avec douceur, que la timidité ne fied point du tout aux Amans. Je pris, sans répondre, son mouchoir ; mais avant d'en toucher les plus belles choses du monde, je les baisai avec avidité : elle saisit ma main, l'appuya sur son sein, & par ce moyen, m'en ôta la vue entiere : je me donuai bien de garde de la retirer ; j'avois trop de plaisir à toucher ses appas.

Floride me parut aussi contente que moi.

Je tentois quelque chose de plus : elle ne faisait aucun mouvement pour arrêter mes entreprises. On m'appella pour être présent à la répétition d'un concert. Ce contre-tems me déplut autant que mon Ecoliere feignit de s'en réjouir. Allons , me dit-elle , Monsieur , allons entendre la musique. Il étoit tems ; car vous commençiez à vous émanciper. Si vous ne voulez pas être plus sage à l'avenir , je vous lierai les mains. Madame , repris-je , il est juste que je porte vos fers , vous m'avez ravi ma liberté ; mais ayez de l'indulgence pour votre Esclave. Il n'est pas besoin , me dit-elle , de m'en prier ; je ne suis pas cruelle , & je vous ferai savoir le moment favorable pour renouer nos entretiens. Je lui présentai la main , pour la conduire dans la salle des Symphonistes , où le Marquis nous attendoit. Elle lui dit , en entrant , qu'elle étoit très-contente de moi ; que la leçon que je venois de lui donner ne l'avoit pas du tout ennuyée , & qu'elle m'en demandoit tous les jours de pareilles.

La musique , quoique très-bien exécutée , m'ennuya plus que le plus affreux charivari. J'allai me coucher , sans souper , avec une migraine épouvantable. Le Duc vint me voir dans ma chambre ; je lui fis , de mon mieux ,

un compliment, pour lui témoigner ma reconnoissance. Mais quand il fut parti, que de cruelles réflexions vinrent m'assaillir ! Je me représentoient les honneurs dont le Duc & la Duchesse me comblouient, & je me voulois tout le mal possible de m'exposer à leur ressentiment par mon ingratitudo. N'en étoit-ce pas une bien grande, que d'aimer leur chere fille, qu'ils me confioient si généreusement, & d'exciter son tempérament qui n'étoit déjà que trop animé ? Dans un moment, je prenois la résolution de repasser en France, plutôt que d'avoir aucun commerce avec Floride. Le moment d'après, ses charmes, le souvenir de sa tendresse, de sa manière de me prévenir, cette fidélité qu'elle m'avoit promise, les faveurs qu'elle m'avoit accordées, celles que j'espérois, tant d'idées séduisantes détruisoient mon incertitude, & me confirmoient dans mon amour. Pendant la nuit entière, je fus accablé par ces diverses pensées qui, se succédant tour à tour, me causèrent une fièvre étonnante, qui me contraignit de garder le lit. Le jour suivant, Floride me vint visiter : elle voulut savoir la cause de mon indisposition. Je lui dis naïvement qu'elle provenoit des divers mouvements que mon irrésolution m'avoit occasion-

hés à son sujet , savoir si je resterois auprès d'elle , ou si je sauverois mon innocence en France ; mais que l'amour l'avoit emporté , & me fixoit pour toujours près d'elle. Elle se jetta à mon col , & me fit sentir la joie qu'elle avoit de ce que ~~mon~~ amour pour elle l'avoit emporté sur toutes les considérations qui m'avoient si cruellement tourmenté. Elle me donna rendez-vous le lendemain à sept heures , dans son cabinet. Je lui demandai , en badinant , si elle feroit provision de rubans pour attacher mes mains , comme elle m'en avoit menacé ; mais son frere étant arrivé sur ce propos , elle ne put me répondre qu'en souriant.

Que le tems me parut long ! Je comptois toutes les heures , & regardois à tout moment à ma montre , si celle du rendez-vous approchoit. Enfin Floride me fit appeller. Venez , me dit-elle , quand je fus près d'elle ; je veux tout-à-l'heure , avec mes jarretieres , m'assurer contre toutes vos entreprises : vous serez sage , quand vous n'aurez plus la liberté de vos mains. Ah , Madame ! ce n'est pas d'aujourd'hui que je porte vos chaînes ; quoi- qu'invisibles , elles dureront plus que les liens que vous me présentez. Pourrois-je jamais cesser de les choisir ? Non , elles me soumet-

tent à ce que les Dieux ont formé de plus beau & de plus aimable. Pensez toujours ainsi, Monsieur, me dit-elle, & rien ne troublera notre bonheur. Quelle leçon voulez-vous me donner à présent? Je vous en laisse le choix.

Je commençai l'instruction par un baiser, qui ne fut point refusé. Elle me demanda s'il n'étoit point de baiser plus agréable que celui qui se cueille sur les joues; & sans attendre ma réponse, mon cœur, me dit-elle, basons-nous à la Françoise; en même-tems elle me présenta une bouche adorable. Dieux! qu'il fut délicieux ce baiser, que nous fimes durer jusqu'à perte de respiration. Nous préparâmes ensuite un Dictionnaire de langue & un encrier sur la table, par précaution, en cas de surprise.

Je volai auprès de Floride: notre amour, pendant plus d'une minute, ne s'expliquoit que par nos regards. Il sembloit que, pour trop penser, nous ne pouvions mieux nous énoncer. D'une main, je touchois le sein de ma belle Ecoliere; ses yeux m'annonçoient que je pouvois tout entreprendre; sa bouche se hâta de se coller à la mienne: c'étoit encore un nouvel obstacle à l'usage de la parole. Mais qu'est-il besoin de discourir, quand

l'Amant ne trouve aucune résistance ? Entre-lacés dans les bras l'un de l'autre , nous fûmes bientôt renversés sur un canapé. Notre situation étoit des plus commodes ; déjà j'approchois de la source de vie , j'en touchois les bords , quand je sentis Floride porter la main sur la flèche pour détourner le coup dont l'amour se disposoit à la frapper. La bles-sure étoit ce qu'elle redoutoit le moins : son ardeur , son courage l'avoient préparée à tout souffrir. Elle craignoit seulement que , de nos amoureux larcins , il naquît un témoin indiscret : elle n'avoit pas tort. Combien d'Amantes ont amérement regretté des plaisirs pris sans précaution ; & combien d'autres les rechercheroient avec empressement , si elles croyoient le pouvoir faire sans danger. Mais pourquoi abuser des termes ? Ne fait-on pas que ce qu'on nomme vertu dans la plupart des belles , n'est rien autre chose que cette même crainte que Floride ne me déguisa pas ? Je l'eus bientôt rassurée. Alors , livrée à tout ce que la passion la plus vive peut exciter de feux , elle s'abandonna à mes trans-ports. Nous écartâmes ensemble tous les voiles qui , jusqu'à ce moment , nous avoient dérobé la vue des biens les plus précieux dont Amour récompense ses sujets. Les bras de

mon Amante m'attiroient sur elle : elle se prêtoit à tous mes efforts; aussi goûta-t-elle toutes les délices que le corps fait sentir à l'ame, lorsqu'il semble qu'elle veuille le quitter pour se joindre à celle de son Amant, & n'en faire qu'une des deux. Quelques plaisirs qui vinssent en foule me tenter, j'étois dans une position différente de celle de Floride; je ne voulois pas l'exposer au repentir d'avoir trop aimé. Je ménageois mes mouvements; & quand je sentis que mes esprits étoient prêts à se résoudre, j'arrêtai mon coursier, je le retirai de la route; il écumoit, tant l'ardeur s'étoit emparée de lui. Floride recouvrira l'usage de ses sens, que le trop de volupté avoit engourdis. Ses beaux yeux ne s'ouvrirent que pour se refermer aussitôt. Je n'ose vous regarder, cher Amant, me dit-elle, en couvrant ses yeux d'une main; toute ma foiblesse vous est connue; mais rassurez votre Amante. Dois-je craindre de vous ou le mépris, ou l'infidélité? Mille sermens accompagnés de baisers lui rendirent le calme. Ses mains qu'elle porta sur la place où, malgré les apparences d'une défaite, elle venoit de remporter la plus complète victoire, y trouverent des preuves certaines de ma prudence. Mon Amante, enchantée d'avoir joint,

sans aucun risque, la pratique à la théorie, se soumit plusieurs fois aux épreuves nouvelles de mon ardeur. Pendant plus d'une année, nous n'eûmes point de traverse. L'amour nous préparoit ses plaisirs. Presque tous les jours je payois tribut aux attractions qui m'avaient captivé. Plus nous jouissions, plus nous y trouvions d'appas. Trop heureux si, contens d'un sort si beau, nous n'eussions pas désiré davantage ; mais le cœur insatiable courut toujours après de nouveaux plaisirs.

Un soir Floride me proposa de me glisser dans sa chambre, pour y coucher avec elle. L'idée d'une nuit passée sans crainte, & débarrassés de tous vêtemens, flattoit son imagination amoureuse, jusques-là qu'elle refusa d'entendre toutes les raisons que je pus lui donner pour ne pas nous exposer à plusieurs inconvénients qui n'étoient que trop probables. Je cérai ; je n'eus pas la force de combattre davantage son désir & le mien. Je promis que cette nuit même j'irois la trouver quand tout dormiroit dans l'hôtel. Je ne manquai pas à ma parole : je me présentai à la porte de la salle à manger ; je ne la trouvai pas fermée : de celle-ci, je passai à celle d'un vestibule commun à l'appartement de la Duchesse & à celui de Floride ;

cette seconde porte étoit ouverte ; à peine la touchois-je , que je me sentis arrêté par le bras : je ne doutai pas que ce fût Floride qui m'attendît dans cet endroit. Il n'y avoit aucune lumiere , & la nuit étoit , à cette heure-là , très-sombre. Je suivis la personne qui me tenoit la main : je fus bientôt introduit dans une chambre ; la porte fut fermée : on me parloit bas. Le même instant me vit déshabillé & couché auprès de ma conductrice , qui s'étoit mise au lit dès en arrivant ; car elle étoit nue en chemise. L'attaque amoureuse commença par un grand nombre de baifers : les mains firent leur office ; je me présentai devant le Temple dédié aux Amours. Déjà les barrières s'entr'ouvrent ; les ris , les jeux les plus badins nous préparent à célébrer les mystères auxquels Venus même s'exerce avec tant de plaisir. Le couteau sacré frappe la victime : elle tombe , elle expire ; le moment d'après elle ressuscite ; mais indignée de ce que , par prudence , & selon ma coutume , j'avois évité une cérémonie , elle m'en fit de tendres reproches , avec un ton de voix élevé , & que la douleur ne lui permettoit pas d'appaïser. Cher ami , me dit-elle , qu'as-tu fait ? Pourquoi m'as-tu privée de cette profusion immense de bien que tu

perds si mal-à-propos ? Quelle fut ma surprise ! Je m'apperçus que ma compagnie n'étoit pas Floride , dont la voix étoit différente de celle que j'entendois. Il me fut facile d'en conclure que j'étois avec sa mere. Je perdis tout-à-coup ma vigueur & mon courage. Les caresses les plus sensibles furent inutilement employées pour me ranimer. Quel fâcheux retour , me dit celle que j'avois caressée! Carlino , ne m'aimes-tu déjà plus ? La premiere faveur a-t-elle éteint tous tes feux ? En achevant ces mots , elle se leva ; je l'imitai. J'essayai de regagner la porte , afin de n'être pas reconnu ; mais la lune , qui commençoit à paroître , éclairoit assez pour que la Duchesse me reconnût. Etonnée de se trouver avec moi , elle ne favoit trop que dire : elle jugeoit bien que ce n'étoit pas vers elle que l'amour m'avoit conduit , & que sa fille seule étoit l'objet de ma visite nocturne. Le nom de Carlino , dont elle s'étoit servie en me parlant , étoit celui de son Valet-de-chambre. Si Floride étoit coupable , la Duchesse l'étoit-elle moins ? La fille étoit libre , la mere violoit la fidélité due à son mari. Par une présence d'esprit admirable , la Duchesse me retint , & me fit asseoir sur son lit , auprès duquel j'étois. Monsieur , me dit-elle ,

notre surprise est égale : je vois le nœud du mystere. Ce que je vous ai dit vous prouve bien que j'attendois un autre que vous , & que cet autre est Carlino. Ce matin , me trouvant plus gaie qu'à l'ordinaire , il a osé me parler d'amour. Je ne fais dans quelle disposition j'étois ; mais loin de le rebuter , je l'ai écouté , & lui ai permis de venir passer la nuit avec moi. Vous veniez pour ma fille ; vous êtes arrivé le premier ; voilà ce qui a causé notre erreur. Aidez-moi à rétablir mon honneur , & à faire perdre à ce garçon les idées que je lui ai donné lieu de former contre moi. Restez ici jusqu'au jour ; je vous certifie que je n'ai aucune autre foiblesse à me reprocher vis-à-vis de lui , que celle d'avoir consenti à ce rendez-vous. Ainsi il me sera facile de feindre une colere épouvantable contre lui , & de le punir de la proposition qu'il m'a faite.

Il étoit au plus minuit. La Duchesse émue n'étoit pas en état de veiller. Je la priaï de se coucher ; après une légère résistance , elle le fit. Je la suivis au lit ; elle ne s'y opposa pas beaucoup. Ce qui s'étoit passé entre nous il y avoit une demi-heure , sembloit nous autoriser à ne plus faire tant de façons. J'aurrois préféré la fille à la mère ; mais cette der-

niere avoit encore toute sa beauté. J'avois fait l'essai de ses charmes ; de plus , on n'a pas toujours l'occasion de caresser une Duchesse. Elle étoit trop contente de mon premier assaut , pour ne pas se prêter à ceux que je réitérai. Elle y trouva d'autant plus de satisfaction , qu'elle avoit espéré pendant le jour de bien employer sa nuit. Rien ne me gênoit ; avec elle je n'avois rien à craindre. Je m'abandonnois sans réserve & sans précaution aux plaisirs les plus vifs , & en même-tems les plus touchans. Je la régalaï suivant sa dignité : elle étoit de complexion à ne pas se contenter de peu ; heureusement je fournis à ses desirs. La nouveauté & la rareté du fait , excité par de vrais baisers à la Françoise , servoient , dans les entr'actes , de divertissemens préparatoires. Je ne la trouvai pas une seule fois rebelle. Enfin , Morphée versa ses pavots sur nos paupieres appesanties. Deux ou trois heures de repos ne furent pas inutiles. Eveillé le premier , je ne me fis pas un scrupule d'interrompre le sommeil de ma belle dormeuse. La maniere dont je m'y pris lui plut tellement , qu'elle m'engagea à la recommencer , afin de prévenir l'envie de se rendormir. Il n'étoit pas honnête que je la quittasse sans la remercier de ses bonnes gra-

ces : les mêmes caresses en firent l'office. Enfin , cinq heures sonnerent. La Duchesse prit la peine d'aller voir s'il n'y avoit pas quelque espion autour de son appartement ; elle ne vit personne , tout dormoit. Je courus me jeter tout habillé sur mon lit , & j'y étois encore à dix heures , quand on vint m'avertir que la Duchesse me demandoit ; & en présence de Carlino , elle me dit , d'un ton d'assurance : Quel traitement doit une Dame à un Domestique qui poussé l'effronterie jusqu'à lui faire une galante déclaration ? Madame , lui répondis-je , il y auroit bien de la folie dans un tel Domestique. Monsieur , reprit-elle , Carlino est l'insolent dont je veux parler , & je suis celle qu'il a insultée. Ensuite elle le regarda avec dédain , en lui disant qu'il étoit heureux de ce qu'elle ne le faisoit pas punir : elle lui commanda de sortir , avec défense de ne plus reparoître devant elle. Je plaignis en moi-même ce pauvre garçon : j'étois la cause de son malheur ; car enfin , s'il fût arrivé avant moi dans le vestibule de la Duchesse , il auroit été comblé de faveurs & d'amitiés. Quoi qu'il en soit , je félicitai la Duchesse sur son adresse à sortir d'un pas aussi critique. Je passai ensuite dans l'appartement de Floride , à qui je fis aisément accroire

accroire que j'avois trouvé les portes fermées, lorsque, dans la nuit dernière, je venois pour lui tenir compagnie. Elle me dit d'abord qu'elle les avoit laissées entr'ouvertes, & qu'apparemment quelque duegne les avoit refermées. Ses beaux bras m'inviterent à lui donner un baifer. Je sentis renaître toute ma passion pour elle, & lui prouvaï, pour la dernière fois, tout l'amour qu'elle m'avoit inspiré. Je lui parlaï du mariage dont la Duchesse m'avoit fait confidence : elle m'y parut disposée. Je la connoissois trop, pour ne pas l'engager à sortir du célibat, où elle auroit peine à vivre avec vertu. Je lui fis part ensuite de la disposition où j'étois de retourner en France. Elle reçut cette nouvelle avec beaucoup de douleur, & ne me laissa partir qu'avec promesse de lui écrire souvent.



XXIV^{me}. TABLEAU.[*La Beauté vaincue.*]

DANS un réduit secret, l'Amour, qui se plaît aux mystères, sous l'ombrage épais d'un labyrinthe de myrthes, d'orangers, de lauriers, de benjоins, environné de la troupe des tendres regards, des soupirs, des caref-ses folâtres & vives, du toucher délicat & exquis, sur lequel s'appuient les langueurs ravissantes aux yeux mourans; l'Amour, dis-je, ce puissant moteur des ressorts secrets de tous les êtres animés, sur un Autel de rubis, allumoit, avec un flambeau composé d'ambre & de mille gommes odoriférentes, un feu dont chacun de ses Ministres lui présentoit la matière. C'est à la chaleur de ce feu sacré qu'il compose des essences, principes de l'existence de tout ce qui respire: c'est à ce feu qu'il forge ces chaînes, ces puissants attrait, ces forces secrètes qui lient les cœurs, & les armes qui les blessent. Il étoit occupé de ces soins importans à notre félicité, lorsque la nature arriva dans ces lieux. La beauté, à son aspect, court se pré-

cipiter dans ses bras : la joie donne un nouveau lustre à ses charmes.

O ma fille ! lui dit cette tendre mere , toi sans qui tout seroit sans ordre confondu , tu fais qu'en établissant son sanctuaire sur cette terre fortunée , dont les sages habitans , fidèles observateurs de mes loix , me sont chers , tu m'aidas autrefois à former leurs mœurs ; tu embellis en eux & l'esprit & le corps ; tu te plus à pourvoir leurs aimables compagnes de mille charmes. Il te souvient que , considérant un jour ton ouvrage avec complaisance , je veux , dis-tu , faire quelque chose de plus parfait : il naîtra une Belle qui attierra tous les regards ; mais son cœur insensible fera vainement soupirer une foule d'Amans , jusqu'à ce qu'un Héros digne d'elle fasse cesser cette indifférence. Il est ce Héros accompli ; unissons-les pour le bonheur des Peuples. Zeinzemin est digne de la chere Zavaher. Ce Monarque n'a eu jusqu'à présent d'autre passion que le bien de ses sujets ; qu'il goûte les douceurs de l'amour. Il approche des lieux dont ta favorite fait le plus bel ornement ; ils ignorent encore le prix de tes dons & le pouvoir de ton fils ; qu'ils le ressentent : fais-toi accompagner de ce

charmant enfant ; qu'il allume dans leur cœur ses plus beaux feux. Elle dit

Aussitôt la Beauté fit appeler l'Amour : il achevoit la délicieuse confection dont il enivre les ames ; il l'enferme dans une urne de topase : il arrive & vole avec légereté sur le sein de sa mère , qui en reçut un nouvel éclat. Prends , lui dit-elle , mon fils , les armes les mieux acérées , mais celles qui font des bles-
sures aussi douces que profondes ; trempe-les de ton baume précieux , & suis-moi : je te mene à une glorieuse conquête. Elle fait atte-
ller son char par les graces , tandis que les desirs empressés revêtent l'Amour de ses armes d'or. Ils partent enfin avec toute leur Cour.

La Beauté , en traversant les airs , fit remarquer à l'Amour , Zeinzemin , qui recevoit alors , par les mains de la Bélie dont il fut subitement épris , les hommages de ses Peu-
ples. Quoi , dit ce Génie avec un souris malin ! voyons si ce mortel seroit impénétrable à mes traits : essayons. — Qu'il aime. A ces mots , la flèche vole & frappe. La plaie auroit été profonde , si la Reine des appas n'eût modéré le coup , en retenant le bras de son fils. Arrête , lui cria-t-elle ; veux-tu rendre malheureux celui qui ne t'offensa jamais ?

Veux-tu qu'il brûle pour une personne qui ne peut plus répondre à sa tendresse ? Faut-il, pour te venger de celui qui ignore la douceur de ton empire , troubler le bonheur de ce couple soumis à tes loix ?

Non , ma mere , repliqua l'Amour ; je ne veux lui faire éprouver que les premières atteintes de mes feux : je veux que , devenu rival d'un de ses sujets , il trouble quelque instant les plaisirs de ces Amans , pour les rendre plus vifs ; qu'il les couronne lui-même , & mérite , par cette action généreuse , le cœur de la belle Zavaher , que je lui destine , & dans les yeux de laquelle vous m'ordonnez d'aller attendre , pour lui porter des coups plus certains. Tels sont souvent tes jeux cruels , ô Amour ! tu te plais à faire précéder tes faveurs de bien des peines cuisantes , & tu n'assortis les cœurs qu'après les avoir exposés aux dures épreuves de l'indifférence.

Telle étoit , dis-je , la triste situation du magnanime Zeinzemin , lorsqu'il fuyoit des lieux où il venoit de sacrifier sa passion aux devoirs de l'humanité , & lorsqu'il rejoignit ses Compagnons , desquels sa rêverie l'avoit écarté le jour précédent. Sa blessure , quoique légère , n'étoit point encore refermée : ceux qui l'environnent gardent un profond

silence ; & non par une imitation de Cour-tisans flatteurs , qui copient machinalément l'humeur du Prince , ils étoient véritable-ment touchés du malheur d'un ami : ils n'o-foient , par respect , le tirer de la rêverie pro-fonde où il paroissoit plongé. Enfin , il rom-put ainsi le silence. Chers Compagnons , je dois désormais éviter la rencontre de deux beaux yeux : je sens trop ce qu'il en coûte à mon foible cœur , (si l'on ose nommer la sensibilité une foiblesse ;) sans doute ils y feroient quelques nouvelles plaies qu'ils refu-seroient de guérir. Ne vous empresez donc plus d'annoncer ma venue dans les lieux où nous allons passer. Je ne veux plus que les honneurs , que le zèle de mon Peuple s'em-presse à me rendre , m'exposent aux traits perçans de ce sexe enchanteur ; je ne veux plus courir les risques d'aimer , sans espérer de retour.

Quoi ! Prince , réprit l'un d'eux ; vous voulez renoncer aux douceurs de l'amour pour cette petite disgrâce ? Il est , dans votre Empire , une infinité de Belles qui vous la feront oublier. Nous avançons vers une des plus belles provinces : c'est-là sans doute que le Ciel vous destine une épouse digne de vous. Cet heureux climat est moins célèbre par sa

fertilité, que pour avoir été le berceau de toute la Nation. On dit qu'assez près du rivage de la mer, est une solitude charmante, où l'on voit encore le lieu de la demeure des deux enfans, reste d'un peuple nombreux qui fut enlevé par une tempête.

Ce tendre couple devint la tige féconde qui repeupla cet Empire. La premiere & la plus belle branche de cet arbre renaissant, celle qui a couvert tant de provinces de son ombre bienfaisante, est celle qui s'est accrue, sans interruption jusqu'à vous, ô aimable Zeinzemin ! On dit que dans ces lieux de notre origine, embellis par la nature & par les mains d'un Sage, en respectant toujours les précieux monumens de nos premiers ancêtres, s'est aussi conservée une famille respectable, qu'on croit être, après vous, le plus près rejetton de celle des Peres de la patrie. Voilà, en général, ce que l'on fait sur ce sujet dans nos provinces. Au reste, Prince, vous en allez être bientôt plus particulièrement informé; mais cet heureux climat est encore célèbre pour avoir donné naissance à une personne d'une rare beauté. Il semble, à ce que publie la renommée, que les graces aient épuisé sur elle toutes leurs richesses. La voir, en être éperdu, est une même chose.

Jamais la nature ne forma rien de plus parfait ; jamais aussi ne produisit-elle rien de si indifférent ; rien de plus tendre & de plus touchant que ses regards ; rien de plus doux & de plus séduisant que ses paroles & ses actions ; rien de plus aimable que ses mœurs ; & personne n'est moins susceptible d'amour : ses Amans trouvent de la douceur à l'aimer, même sans espérance. Elle les plaint avec bonté ; elle se défend de leurs caresses d'une façon plus obligeante que les autres n'accordent des faveurs. Pourquoi, leur dit-elle, vous obstinez-vous à rendre des hommages à une personne qui n'en peut sentir tout le prix ? Vous me dites qu'il est doux d'aimer & d'être aimé : hélas ! pourquoi suis-je forcée d'être ingrate ? Pourquoi la nature m'a-t-elle refusé le don de devenir sensible à un bien que tant de témoignages me font juger si grand ? Pourquoi mon ame n'est-elle pas émue des transports que vous trouvez si délicieux ? Mais autant ses divins appas causent de tourmens, autant ses manières généreuses font d'heureux. Je ne fais par quels charmes secrets elle a une autorité si souveraine sur les cœurs , que lorsqu'elle ordonne, ou marque le desirer, on aime tout-à-coup celle de ses Compagnes qu'elle veut que l'on aime :

Le présent d'un cœur offert de sa main est précieux. On regarderoit comme un bien infini le bonheur de lui plaire ; mais on estime comme le plus grand qui puisse arriver à un mortel , celui de recevoir des chaînes de ses amies. Son discernement pénétre si subtilement les caractères , démêle si adroitement les ressemblances délicates , ces convenances qui peuvent exciter de douces sympathies ; elle fait si bien rapprocher ces puissances secrètes , que l'effet en est aussi prompt que la vue. Deux personnes qu'elle veut rendre Amans , brûlent aussitôt des mêmes feux. Non , l'Amour ne prescrit point de loix aussi ponctuellement suivies. Cet heureux talent la rend également chere aux deux sexes. C'est sans doute à vous , grand Prince , qu'est réservé le pouvoir de la rendre sensible.

Ce discours piqua la curiosité de Zeinzen-min. Sur ce simple récit , son cœur se sent susceptible d'une nouvelle tendresse pour cette belle inconnue. Ah ! ne me flattez pas , répondit-il , mes amis ; qu'ai-je au-dessus de vous pour mériter la préférence auprès d'une personne digne de tels éloges ? Un rang que m'a donné la naissance , auquel je ne veux pas être redevable des faveurs de l'amour. Non , je ne veux pas les devoir aux égards

que m'attire cette distinction, non plus qu'à quelque estime, quelque réputation acquise par des actions que l'on loue trop : elles ne font que remplir des devoirs prescrits par la nature. Cette estime, ces égards pourroient tenir lieu des sentimens que j'ambitionne-
tous de faire naître dans un cœur ; & j'ai déjà éprouvé que la tendresse est toute autre chose que de simples respects. L'amour est l'im-
pression vive d'une flamme divine que la nature seule a le pouvoir d'allumer par les yeux, sans que l'objet qui l'excite ait d'autre annoncés que sa présence. Quelques qua-
lités peuvent, il est vrai, alimenter & entre-
tenir ce feu : j'avoue même que sans elles il languiroit bientôt ; mais il brille déjà avant que le flambeau lui fournisse de la matière. On est sûr d'être aimé, & dans peu double-
ment chéri, quand on a le bonheur de plaire avant que la raison ait reconnu qu'on le mé-
rite. Ainsi, chers Compagnons, plus de dis-
tinctions, je vous prie, entre nous. Je veux me mettre au rang des Adorateurs de cette Belle, & qu'elle ignore qui je suis.

Le Prince parloit encore, & commençoit à faire plusieurs questions à différentes per-
sonnes de sa suite, lorsqu'arrivant dans la patrie, & près de la demeure de l'aimable

Zavaher , il fut interrompu par une troupe de jeunes gens , qui venoient , selon la coutume , faire accueil à ces Etrangers. Zeinze-min profita des premiers instans de cette obligeante réception ; il se dérobe aux siens , & vole vers le lieu où le porte déjà un secret penchant :

Zavaher , assise à l'ombre , au bord d'une prairie émaillée de fleurs , y respiroit le frais vers le déclin du jour , quand la Beauté l'aperçut du haut des airs : elle la montre à l'Amour ; il est lui-même surpris de tant d'appas. O ma mère ! s'écrie-t-il , cette fiere mortelle ne le cede qu'à vous. Oui , mon fils , reprit-elle ; hâtons-nous de soumettre son cœur. Aussitôt elle dirige le cours de son chat vers un bosquet voisin ; elle y descend avec la vîtesse de ces astres qui paroissent se précipiter en laissant une longue trace de lumière. Là , elle ordonne à toute sa suite de prendre la figure de quelques-unes des Compagnes de Zavaher : elles courent à elle. Sous ce déguisement , elle les prend pour ses amies , elle les caresse , se joint à elles pour cueillir des fleurs. Ces feintes Compagnes en composent des guirlandes & des couronnes dont elles se disputent de la parer.

L'Amour , fécond toujours en stratagèmes

nouveaux pour surprendre les cœurs, s'étoit glissé sous une touffe épaisse de quantité de fleurs différentes : il dénoue l'écharpe de son carquois, dont la blancheur est teinte de quelques taches de sang des Amans, qu'il y effuie en remettant ses traits, lorsqu'il les retire de la plaie ; il ajuste artistement cette draperie sur sa tête, & prend aussitôt la forme agréable de la Reine des parterres, qui exhale l'odeur exquise du girofle (*), ainsi que cette plante élève sa tige, richement panachée, au-dessus de toutes les autres ; telle paroît Zavaher au milieu des Belles qui l'environnent. La mère des graces, sous l'apparence de sa plus chère favorite, lui adresse ce discours flatteur.

O la plus précieuse de fleurs (**) ! c'est à juste titre qu'on vous a donné ce nom. Y en a-t-il ici quelqu'une capable de relever vos charmes ? Feignant aussitôt d'en remarquer une singulière, elle court la cueillir : elle la pose sur le sein d'albâtre de Zavaher. Quelle place, ajoute-t-elle en folâtrant, peut être plus digne de cette fleur merveilleuse ? Goû-

(*) L'œillet a beaucoup de ressemblance avec les marques de la virginité du sexe.

(**) Zavaher signifie fleur précieuse.

tez, chere amie ; que cette odeur est suave ! il semble que tous les parfums réunis y aient été prodigués : elle ne le cede qu'à la douceur de vos soupirs.

Zavaher se défend obligamment de toutes ces marques d'affection ; elle veut à son tour parer ses amies des mêmes ornemens dont elle se dépouille ; elle soutient qu'elles méritent mieux qu'elle de tels honneurs ; elle veut même se priver de son plus beau bouquet pour celle qui le lui a offert. Gardez, gardez, lui dit en riant la Dive, cette fleur, puisqu'elle est unique ainsi que vos attraits : elle lui en fait en même-tems respirer l'odeur ; son teint en acquiert une nouvelle vivacité ; ses yeux se remplissent des feux humides d'une tendre langueur. L'Amour, couvert de bel œillet, reposant sur son sein, épouse tous ses traits sur son cœur. Mes chères Compagnes, s'écrie-t-elle, quel trouble nouveau s'empare tout-à-coup de mes sens ? Pourquoi éprouvé-je un plaisir inquiétant, dont les douceurs imparfaites excitent des désirs qu'elles ne satisfont pas ? Otez-moi cette fleur dangereuse ; c'est elle sans doute qui me cause cette ivresse ; c'est quelque poison agréable : mais non ; s'il est mortel, que la mort qu'il cause doit être délicieuse !

A ces mots, toute la troupe déguisée applaudit en riant à cette naïveté. Cependant Zeinzemin s'avançoit vers ces lieux, & ayant apperçu quantité de jeunes filles, badinant dans la prairie, il y soupçonne celle qu'il cherche avec empressement ; il la reconnoît bientôt à l'éclat éblouissant de ses attraitz : il la trouve autant au-dessus de sa renommée, que supérieure aux autres Belles. Il s'arrête étonné ; tous ses sens sont passés dans ses yeux, & réunis pour admirer. Zavaher elle-même considere la bonne mine de cet Etranger. L'Amour, du haut du trône où il est assis, du milieu des fleurs qui parent un sein d'ivoire, prend un des traits qu'il a plongés dans le cœur de cette Belle, & en perce celui du jeune Prince.

Les premiers instans d'une passion tendre intimident un cœur : alors, la bouche, semblable à ces vases trop resserrés, ne laisse qu'une foible issue à des sentimens empêtrés de paroître. On craint ; on est muet, parce qu'on ne peut assez dire : cette timidité, qu'augmente la présence de tant de personnes, retient Zeinzemin ; il n'ose aborder celle dont il fait cas, & redoute l'indifférence : il se souvient encore de ses premières blessures. Agité de mille irrésolutions, il se promene à

quelque distance de la troupe enjouée, qui erre dans la plaine, les yeux attachés sur celle à qui la beauté vient de céder: cette Dive & sa suite, sous leur déguisement, rient de son embarras; & l'Amour, profitant des approches de la nuit, engage malicieusement Zavaher à s'éloigner de ces lieux: il laisse à Zeinzemin un violent desir de la suivre, & la foiblesse de n'oser l'entreprendre. C'est ainsi que cet adroit Génie, pour augmenter l'ardeur des feux qu'il vient d'allumer, emploie les soupirs, les regrets d'une premiere occasion manquée; il en prive les Amans mêmes qu'il favorise le plus, pour les rendre empêtrés à en chercher de nouvelles; il leur fait faire des fautes légeres, qu'ils croient irréparables, pour les hâter à mériter des faveurs.

Zeinzemin retourne vers les siens, plein de pensées qui le désespèrent. J'ai vu, j'ai vu, dit-il secrètement à un de ses intimes Confidens, la trop aimable & la trop insensible Zavaher. C'en est fait, cher ami, je sens que je ne peux plus vivre, si cette divine personne me traite comme vous dites qu'elle traite ses Amans. Falloit-il que je vinsse mettre le comble à des maux que je n'ai déjà que trop vivement éprouvés? Hélas! du moins,

si en expirant j'espérois émouvoir sa pitié; mon ame s'envoleroit contente d'un feul de ses soupirs; mais mon malheur est certain: j'ai vu cette cruelle fuir ma présence pour éviter mes regards.

Cet ami s'efforce en vain de calmer la tristesse du Prince: elle le prive & de la gaieté des festins & de la douceur du repos. Il ignoroit que l'aimable Zavaher éprouvoit les mêmes inquiétudes. Si-tôt le lever de l'aurore, elle se rendit dans une retraite champêtre & solitaire, pour y démêler la cause de son trouble. Elle s'étoit assise sous une arcade de rochers, naturellement ornée de différens arbrisseaux rampans, qui formoit le vestibule d'un antre peu profond, où la lumiere, au plus haut point du jour, ne paroiffloit jamais que le doux crépuscule d'une belle matinée; ses murs étoient couverts d'une mousse molle & légère, & sa voûte revêtue de crystaux & de coquillages; un gason tendre, & quantité de fleurs aromatiques qui se plaisent à l'ombre, tapissoient son entrée, couverte de part & d'autre par les tiges réunies du chêne & de l'ormeau, dont l'épais feuillage formoit un pavillon impénétrable aux ardeurs du soleil. Cette tente de verdure, ouverte du côté de la plaine, laissoit appercevoir l'agréable

ble perspective d'une campagne entrecoupée de jardins, de bosquets, terminée par la surface unie d'une mer paisible, & par le contour d'une chaîne de collines verdoyantes, d'où découlent quantité de ruisseaux qui fertilisent ces beaux lieux. Le tranquille silence qui y regne, une douce fraîcheur, une majestueuse simplicité, émeuvent l'ame, & l'excitent à se livrer librement à ses pensées. C'est-là, ô amour ! que Zavaher t'adresse ses plaintes. Pourquoi, dit-elle, l'image de cet aimable Etranger m'est-elle toujours présente ? Pourquoi me plais-je à m'occuper sans cesse de son idée ? Pourquoi me retracé-je, avec tant de complaisance, la noblesse de son air, de ses traits, la douceur & la vivacité de ses yeux ? Pourquoi souhaité-je qu'il pense à moi, & même qu'il paroisse dans ces lieux. O amour ! je reconnois enfin ta puissance : oui, j'aime ; je vous drois en vain me déguiser une passion qui se fait plus vivement sentir que toutes les descriptions que j'en ai ouï faire. Mais, hélas ! douce liberté que je regrette, pourquoi m'êtes-vous si cruellement ravie ? Doux sommeil de l'indifférence, pourquoi êtes-vous troublé par un si fâcheux réveil, qui ne me présente un objet aimable que comme un rayon de

lumiere que fait disparaître une ombre obscure ? Hélas ! il est peut-être déjà loin de moi, cet Etranger cheri ; je ne le reverrai plus : sans doute que son cœur vole vers l'heureuse mortelle qui le possède.

Telles étoient les plaintes & les soupirs de cette Amante ; l'amour lui faisoit éprouver ces premières amertumes , pour lui faire goûter , à longs traits , les délices qu'il lui prépare. Il étoit resté avec la volupté dans ces lieux.

Zavaher avoit apprivoisé un agneau : cet animal la suivoit par-tout , venoit manger dans sa main , se reposer près d'elle ; enfin , il sembloit reconnoître , par mille petites caresses , ses bienfaits : sa laine , aussi blanche que la neige , étoit douce & fine comme la soie. Elle se plaisoit à l'orner de fleurs , ou bien à la teindre de diverses couleurs , avec le jus de quelque plante ou de quelque fruit. Cet animal païssoit alors tranquillement près de l'endroit où elle s'entretenoit de sa passion naissante. L'Amour qui l'observoit , lui dérobe ce favori , l'endort & le cache sous des feuillages ; il en prend la figure , en imite la douceur , s'approche d'elle ; il lui paroît sensible à ses peines , quand quelque bruit s'étant fait subitement entendre aux environs ;

il court, comme effrayé, se précipiter dans un ruisseau qui couloit près de là. Sa maîtresse alarmée veut le sauver du péril; & mal affermie sur un bord glissant, elle tombe dans une eau profonde, elle se croit perdue: mais quelle est sa surprise, quand, reprenant ses sens, elle se trouve dans les bras de celui qu'elle aime!

Plus étonnée de cet heureux hazard, que de l'horreur du danger qu'elle venoit de courir, la vivacité de son teint se ranime, & sa pâleur semble être passée sur le visage de son Amant, tremblant, éperdu. Quoi! c'est vous à qui je dois..... Vous ne me devez rien, repartit Zeinzemin; détournez ces funestes idées..... Je viens, soleil de mes plus beaux jours, feu divin, existence de mon être, délices de mes pensées; je viens, conduit par l'amour le plus tendre, vous conjurer de décider de mon sort. Si un rayon favorable de vos yeux divins ne ranime mes espérances, mon ame va s'exhaler comme une foible vapeur. Oui, je renonce à la vie, avec la gloire de vous délivrer d'un objet importun, où je vis divinisé par mon bonheur.

A ces mots, la tendre Zavaher, avec un souris qui répand la sérénité dans l'ame de son Amant, & une candeur que n'infesta

A a ij

jamais la feinte , ni les soupçons injurieux ; lui répond : O aimable Citoyen ! qui que vous soyiez , je reconnois en vous moins un Libérateur , que celui qui me rend une personne sans laquelle je ne puis aimer la vie qu'il m'a sauvée : oui , mon cœur éprouve les mêmes mouvemens que le vôtre. Si cet aveu vous rend heureux , mon bonheur est inséparable des assurances que vous me donnez. O chere Zavaher ! divine Zavaher , s'écrie le fortuné Zeinzemin , puis-je le croire ? Quoi ! vous m'aimez ? L'ai-je bien entendu ? Redites donc encore ces paroles toutes puissantes , qui inondent mon cœur d'une joie qu'il ne peut contenir.

Il n'en put dire davantage : l'excès de ses transports le force au silence ; il se précipite aux pieds de sa chere Zavaher ; il embrasse tendrement ses genoux ; il couvre ses belles mains de baisers ardens ; il s'éleve jusqu'à sa bouche vermeille , dont il adore les oracles de sa félicité ; il en interrompt , ou plutôt il en respire les soupirs rayissans. Leurs ames se confondent ; un doux frémissement s'empare de leurs sens , leur présage des plaisirs plus grands ; l'amour les y plonge , les enivre de ses faveurs les plus pénétrantes , les plus exquises : il les transforme enfin en leurs

propres plaisirs ; mais l'instant qui comble les désirs de ces heureux Amans , leur en voit succéder de nouveaux ; & ceux-ci contentés , ils désirent encore. Zeinzemin , l'heureux Zeinzemin trouve , dans sa chère Zavaher , tantôt une Amante qui semble expirer dans ses bras , tantôt une Amante vive & folâtre qu'anime la volupté , & qui le presse tendrement dans les siens ; tantôt enfin , une Amante qui cherche moins à contenter ses désirs que ceux de l'objet aimé.

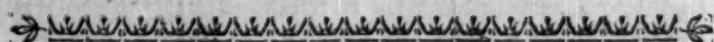
Les plaisirs vifs & ardents sont compagnons du silence ; ménagers des instans rapides de leurs ravissements , ils ne les expriment que par le murmure des soupirs. Les Amans , non plus que le tendre rossignol , ne s'entretiennent de leurs amours qu'après que leurs doux emportemens les laissent réfléchir sur l'étendue de leur bonheur. Aux vives exagérations que Zeinzemin fait du sien , Zavaher ne répond que par l'éloquent désordre d'un discours plein d'expressions passionnées ; dites , puis redites encore , plein de noms les plus doux , les plus caressans que le cœur trouve toujours peu dignes de son objet. O vie de mon ame , ajoute-t-elle , quelle joie va ressentir un pere que je chéris , quand il me faura unie à un si aimable Citoyen , lui qui m'a tant de fois

A a iiij

reproché mon insensibilité ; lui qui me prëssoit , d'une maniere si touchante , de la vaincre ! Hâtons-nous donc , interrompit Zeinzemin , de lui annoncer que je suis l'heureux mortel.... Il me tarde de voir l'auteur du plus beau de mes jours , & de mériter.... N'en doutez pas , chers époux , paroissez ; mon cœur vous est garant de sa tendre amitié. Aussitôt ce couple charmant , le plus accompli de tout l'Empire , quitte l'antre , sanctuaire de leur doux hymenée , dont l'amour & la volupté furent les seuls témoins : ils s'avancent vers la demeure voisine de celui qu'ils s'empressent de rencontrer. A peine ont-ils fait quelques pas , que parut un vieillard respectable : Zavaher court l'embrasser avec transport. Source de ma vie , lui dit-elle , je viens vous présenter mon Libérateur & mon Epoux ; votre tendresse ne me fera plus de reproches.... Elle reste étonnée de l'apparente froideur de deux personnes chéries. Le vieillard & Zeinzemin , quelque tems immobiles , ne peuvent croire leurs yeux ; ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre ; leurs visages se couvrent de larmes de joie. Ces premiers mouvemens ne leur permettent que de s'écrier : ô mon pere !... O mon fils !... Par quel bonheur m'êtes-vous rendu , ajoutent-ils de concert.

Adel, car c'étoit ce sage Instituteur des premières années du Héros, adresse ces paroles à sa fille : Comprends, ornement de ma tête, comprends de quels dons le Ciel vient de combler ma vieillesse : tu vois dans ton illustre époux, ton pere, le pere de la patrie : tu possedes seule toute la félicité de la Nation. Ton cœur a-t-il assez de capacité pour contenir son amour ? Chere Patrie, reprend Zeinzemin, nourrice de tant de charmes, quelle inestimable récompense viens-tu de donner à mes foibles soins ! Beauté, il faudroit tes graces touchantes pour décrire celles que répandent, sur le visage de Zavaher, les doux faisissemens causés par tant d'événemens aussi heureux qu'inattendus.



XXV^{me}. TABLEAU.[*L'innocence.*]

J'ÉTOIS dans un âge où un univers nouveau se déploie à des organes à peine développés, où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent; où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais desirs dans les plus douces illusions: j'avois quinze ans, en un mot, & j'étois loin de mon Gouverneur, sur un grand cheval Anglois, à la queue de vingt chiens courans, qui chassoient un vieux sanglier: jugez si j'étois heureux. Au bout de quatre heures, ces chiens tombèrent en défaut, & moi aussi. Je perdis la chasse, après avoir long-tems couru à toute bride. Comme mon cheval étoit hors d'haleine, je descendis: nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe; ensuite il se mit à brouter, & moi à dormir.

Je déjeûnai avec du pain & une perdrix froide, dans un vallon riant, formé par deux coteaux couronnés d'arbres verds. Une échappée de vue offroit à mes yeux un hameau

bâti sur la pente d'une colline éloignée, dont une vaste plaine, couverte de riches moissons & d'agréables vergers me séparoit.

L'air étoit pur, & le ciel serein ; la terre encore brillante des perles de la rosée ; & le soleil, à peine au tiers de sa course, ne cau-
soit encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphir modéroit par son haleine.

Où sont ces Amateurs de la nature, qui savent si bien jouir d'un beau tems & d'un joli paysage ? C'est pour eux que je parle ; car pour moi, j'étois alors moins occupé de cet objet, que d'une Paysanne en corset & en cotillon blanc, que je voyois venir de loin, avec un pot au lait sur sa tête. Je la vis, avec un secret plaisir, passer sur une planche qui servoit de pont au ruisseau, & suivre un sentier qui devoit conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étois assis. En approchant, elle me parut d'une grande fraîcheur ; &, sans rien concevoir de ce qui se passoit au dedans de moi, je me levai pour aller à sa rencon-
tre. Chaque pas que je faisois l'embellissoit à mes yeux, & bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. La Géorgie & la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma petite Laitiere, & jamais une créature aussi parfaite

n'avoit orné l'univers. Ne sachant quel compliment lui faire pour entrer en conversation avec elle , je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir. Je lui fis ensuite quelques questions sur son village , sur sa famille , sur l'âge qu'elle avoit : elle me répondit à tout avec une naïveté & une grace qui rendoient ses paroles dignes de sortir d'une bouche si jolie.

Je fçus qu'elle étoit du hameau voisin , & qu'elle s'appelloit Aline. Ma chere Aline , lui dis-je , je voudrois bien être votre frere : (ce n'est pas cela que je voulois dire ;) & moi , je voudrois bien être votre sœur , me répondit - elle. Ah ! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez , ajoutai-je en l'embrassant. Aline voulut se défendre de mes caresses ; & dans les efforts qu'elle fit , son pot tomba , & son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer ; & se dégageant brusquement de mes bras , elle ramassa son pot , & voulut se sauver ; son pied glissa sur la voie lactée , elle tomba à la renverse ; je volai à son secours , mais inutilement. Une puissance plus forte que moi m'empêcha de la relever , & m'entraîna dans sa chute..... J'avois quinze ans , & Aline quatorze. C'étoit à cet âge , & dans ce lieu ,

que l'amour nous attendoit, pour nous donner ses premierers leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline ; mais bientôt sa douleur fit place à la volupté ; elle lui fit aussi verser des larmes ; & quelles larmes ! Ce fut alors que je connus vraiment le plaisir, & le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le tems, qui sembloit avoir cessé d'exister pour nous, suivoit sa marche pour le reste de la nature, & le soleil, incliné vers l'horizon, rappelloit les Bergers à leurs cabanes, & les troupeaux à leurs étables. L'air retentissoit du son des cornemuses & des chants des travailleurs, qui retournoient au repos. Il est tems que je m'en aille, dit Aline, car ma mere me battroit. Je respectois encore ma mere dans ce tems-là ; je n'eus pas l'esprit de la désabuser du respect qu'elle avoit pour la sienne. J'ai perdu mon lait & mon honneur, ajouta-t-elle ; mais je vous le pardonne. Allez, lui répondis-je, vous êtes plus blanche que votre lait, & le plaisir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois sur moi, & un anneau d'or que je portois au doigt. Elle me promit de ne jamais le perdre. Nos visages, toujours collés l'un contre l'autre, se séparerent humides de

larmes & de baisers. Je remontai à cheval ; & après avoir suivi, aussi loin que je pus, des yeux, ma chere Aline, je fis mes derniers adieux aux lieux consacrés par mes premiers plaisirs, & je revins au château de mon pere, bien fâché de n'être pas un petit Payfan du hameau d'Aline.



XXVI^{me}. TABLEAU.

JE suis Turc de nation, & galant de profession. Je vins à Paris faire mon cours de galanterie. Manon étoit la pourvoyeuse de mes plaisirs : elle étoit intelligente, & ne me laissoit jamais manquer de filles ; aussi je la payois bien. Un jour, elle vint me dire qu'il venoit de lui arriver, de province, une petite parente fort aimable, qui feroit bien mon affaire. Sa mere, qui est ma cousine, me l'a recommandée, & veut que je la mette chez une Marchande du Palais ; mais c'est dommage : je prétends la pousser dans le monde ; elle fera son chemin : il faut bien avancer sa famille. Thérèse (c'est le nom de ma parente) ne me paroît pas encore bien aguérie avec les hommes ; je ferois charmée de lui faire faire son apprentissage avec un Turc ; après cela, elle ira tête levée, & ne rougira plus de rien. J'ai envie de vous l'envoyer ce foir ; Achmet, qu'en dites-vous ? Il faut que je sois bien de vos amies. Ah, Manon ! que je t'aurai d'obligation : compte que je ferai le plus reconnoissant des hommes. Ne pourrois-je pas voir ici cette charmante fille ? Je m'en

garderai bien, me dit-elle : un Turc l'effrayeroit. Je ne lui dirai pas même à qui je l'envoie, & pour quoi je l'envoie : c'est à vous à faire, quand vous l'aurez, vos affaires avec elle de votre mieux.

Une fille si neuve me promettoit un plaisir délicat. Je partis plein d'impatience pour l'aller attendre. Mon esprit se repaissait, avec plaisir de mille idées charmantes. Combien ce jour ne me dura-t-il pas ? Mes désirs étoient d'autant plus ardents, que je n'avois pas encore vu celle qui les avoit fait naître. Je répétrois seul le personnage que je devois jouer avec Thérèse. Par où commencer, me disoient-je quelquefois ? Ne me rebutera-t-elle pas ? Enfin, un fiacre arrêté devant ma porte, me fit penser que c'étoit la Belle que j'attendais. Je ne me trompois pas. On vient bientôt me l'annoncer. J'ordonnai qu'on la fit entrer. Son air de simplicité & sa douceur me frapperent. Elle me remit une lettre, en me faisant une profonde révérence, les yeux baissés. C'étoit Manon qui m'écrivoit. Cette fille me marquoit qu'elle avoit dit à sa parente qu'elle l'envoyoit servir une Dame qui l'avoit demandée ; que je n'avois qu'à me tirer de ce pas comme je voudrois ; qu'elle ne vouloit rien avoir à se reprocher. Quel scrupule !

Celle que vous venez servir, dis-je à Thérefse, vient de partir pour la campagne ; elle doit revenir demain. Ma cousine Manon, reprit cette fille avec naïveté, m'avoit dit cependant que je trouverois sûrement Madame ; mais puisqu'elle est absente, je reviendrai demain. Je lui dis qu'il étoit inutile de s'en retourner pour si peu de tems, qu'elle pouvoit demeurer : elle n'osa me contredire.

M'appercevant de son trouble, & qu'elle étoit comme effrayée de se trouver seule avec moi : Que craignez-vous, lui dis-je ; je suis un homme comme un autre. Cette barbe, qui vous paroît si extraordinaire, étoit à la mode en France il n'y a pas encore bien des années ; mais votre Nation est si changeante, qu'à moins de l'imiter dans ses caprices, il est difficile de lui ressembler long-tems. Est-ce qu'un Turc qui vous aimeroit, qui auroit de la douceur, de la complaisance, ne pourroit pas vous plaire ? Il n'en est pas de ce caractere, me répondit-elle. Mais enfin, s'il en étoit quelqu'un, lui dis-je, ne pourriez-vous pas faire pour lui ce que vous feriez en faveur d'un François que vous aimeriez ? Hélas ! à qui se fier, me dit Thérefse ? Les François ne sont pas plus constans que les autres. Cette réponse, accompagnée d'un

soupir, me fit penser que cette fille n'étoit point si novice qu'on me l'avoit vantée. Je lui demandai, avec surprise, si elle avoit à se plaindre de quelque volage. Je l'assurai qu'elle pouvoit me parler avec confiance; que je ne lui ferois pas un crime d'une foiblesse, la plus pardonnable de toutes, ajoutant qu'elle étoit trop charmante, pour n'avoir jamais été aimée. J'eus beau la questionner, elle ne voulut pas m'en dire davantage. Il est vrai que les François sont si légers, lui dis-je, que l'on risque de s'y fier. La Dame que vous venez servir me l'a dit tant de fois, qu'il ne m'est pas permis d'en douter: elle en est si dégoûtée, qu'elle les a tous abandonnés pour me suivre ici, où je lui fais le sort le plus heureux: rien ne lui manque; je préviens jusqu'à ses désirs, & n'ai de plaisir que celui de lui en procurer. Ma vue l'a révoltée d'abord, je vous l'avouerai; mais bientôt gagnée par mes bienfaits, séduite par mes caresses, & connoissant mon bon cœur, elle s'est accoutumée à me voir; elle m'aime enfin, & n'a pas de plus grand bonheur que de vivre avec moi.

C'est ainsi que je tâchois de chasser peu à peu de l'esprit de l'aimable Thérèse, les idées barbares que la prévention lui avoit données

données des Turcs. Je la conduisis moi-même par tout mon petit palais, qu'elle trouva fort à son gré. Je ne voulus rien précipiter, de crainte de reculer mes affaires, persuadé qu'avec le temps je serois heureux. Je formai même un projet d'amour tout nouveau. J'entrepris non-seulement de vaincre la répugnance de cette fille, en l'accoutumant à mon caractère, mais je voulus encore m'en faire aimer.

Ce plan une fois formé, voici comme je m'y pris pour le mettre à exécution. Le lendemain, je feignis avoir reçu une lettre de cette Maîtresse imaginaire, par laquelle j'apprenois qu'elle ne pouvoit revenir si-tôt. J'en parus fort affligé, & j'en témoignai mon chagrin à Thérèse, qui, peu à peu, s'enhardissoit avec moi. Elle prit la chose le mieux du monde, & mit tout en usage pour me consoler. Il faut prendre patience, me disoit-elle avec douceur; Madame veut peut-être vous surprendre agréablement. Plus je me désespérois, plus cette aimable fille s'efforçoit de dissiper ma mélancolie, dont cependant elle étoit le tendre objet. Qu'on est à plaindre, lui dis-je, quand on aime! Oui, je lui préparois les plus doux transports. L'ingrate.... Oh! faut-il.... Pourquoi l'appeller ingrate,

me dit cette fille ? Peut-être souffre-t-elle autant que vous de votre absence. Ne soyez pas injuste. Le plus tendre de tous les hommes, comment pourroit-elle ne pas vous aimer ? Qui pourroit résister à tant d'amour ? Non, nos François ne sont pas capables d'une si belle flamme. Un Turc, qui me l'eut dit ! je ne l'aurois jamais cru.

J'étois enchanté d'entendre Thérèse : chacune de ces paroles faisoit une nouvelle blessure à mon cœur. Si vous en trouviez un qui me ressemblât, lui dis-je, auriez-vous de la répugnance à l'aimer ? La question étoit embarrassante. Thérèse changea adroitemment le sujet de la conversation, & ne me répondit rien.

Le surlendemain, j'affectai un air plus rêveur qu'à l'ordinaire : je levois les yeux au ciel ; je frappois dans mes mains, en disant à haute voix : C'en est donc fait, je ne la reverrai plus ; l'infidelle m'abandonne ! Qui l'auroit dit ? Volage Françoise, est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

Thérèse, attentive à tout ce que je disois, sembloit s'intéresser à mon sort. Hélas ! lui dis-je, je vous avois fait venir pour servir celle que j'aimois ; mais la personne a passé dans les bras d'un autre, je n'en puis douter.

Méritois-je ce traitement ? Elle ignore sans doute , me dit cette fille , avec combien d'ardeur vous l'aimez. Il n'est pas possible qu'une femme puisse refuser son cœur à tant d'amour. En êtes-vous bien persuadée , lui dis-je , & votre cœur vous inspire-t-il ces généreux sentiments ?

Thérèse se troubla , & baissant les yeux avec la timidité qui accompagne l'innocence , elle jeta un profond soupir. Heureux moment pour un cœur aussi passionné que le mien ! Je ne voyois , dans Thérèse , que l'amour le plus tendre. Je ne fus pas long-tems à me convaincre que j'en étois l'objet. Son silence m'apprit ce que sa voix embarrassée commença vingt fois & ne put achever. Quelle douce situation ! S'il est vrai , chère Thérèse , lui dis-je , en serrant ses mains dans les miennes , "s'il est vrai que j'aie allumé dans votre cœur quelque tendre sentiment , pourquoi tardez-vous de me l'apprendre ? Craignez-vous de me rendre le plus heureux des hommes ? Vous êtes venue ici pour servir : commandez-y ; tout vous obéira. Prenez la place de mon ingrate. Venez , que je vous mene dans un endroit plus digne de vous , que celui que vous avez habité jusqu'à présent. Je l'y conduisis par la main. Je vous

Bbij

donné, lui dis-je, tout ce que vous voyez. Elle accepta mes dons avec joie. Je la laissai un moment seule, pour pouvoir réfléchir à son nouvel état. Misérable dans sa province, n'ayant jamais eu les choses les plus nécessaires, que devoit-elle penser d'un homme qui lui faisoit une espèce de fortune? J'espérai qu'en acceptant mes bienfaits, elle réfléchirait à quelle reconnaissance l'engageoient les présens que je lui faisois. Elle y pensa sans doute. Je me livrai, étant seul, aux plus douces idées: je me peignois un plaisir si vif, j'allumois mes désirs, j'enflammois mon cœur des plus tendres feux, près de les éteindre dans les bras de l'objet aimé. Le moment qui précède la jouissance de celle que l'on aime, égale, s'il ne surpasse, le plaisir qu'on a d'en triompher.

Je ne fus pas long-tems à retourner à Thérèse. Je trouvai cette Belle couchée sur une chaise longue, vis-à-vis sa toilette, & qui se regardoit dans un miroir par complaisance. Elle s'étoit mise quelques mouches; elle en rougit en me voyant, & voulut les ôter. Ah! laissez-les, de grace, lui dis-je en l'embrassant. Elle fit un effort pour me repousser de ses bras; mais elle tomba sans force dans les miens:

Je portai cette charmante fille sur le sopha qui étoit dans le fallon voisin , sans qu'elle fit de résistance. Une douce langueur s'étoit emparée de tous ses membres ; mais elle n'y fut pas plutôt , que , revenue à elle , & effrayée du désordre dans lequel je l'avois mise , elle voulut recouvrir sa gorge. C'étoit peut-être la premiere fois que le jour avoit porté ses rayons dans ces lieux enchantés , séjour ordinaire des amours , & où les desirs prennent naissance. Arrêtez , lui dis-je ; de grace , ne cachez pas ce que la nature a orné de tous ses dons. Thérese détourna les yeux , mais eut la complaisance de souffrir ma main un moment , que ma bouche , jalouse de son bonheur , suivit bientôt. On ne fit de résistance qu'autant qu'il en falloit pour augmenter mes desirs. Une faveur accordée met en droit d'en exiger une seconde. Je la pressai : elle fit un cri qui réveilla ma vertu assoupie. Je ne voulus pas lui faire violence ; je voulois devoir tout à l'amour. Cédez , lui dis-je , cédez au plus généreux de tous les hommes. Ah , Dieu ! s'écria Thérese , quel moment ! J'haïssois tous les Turcs ; pourquoi faut-il que je vous aime ? Qu'ai-je dit ?

Vous m'aimez , lui dis-je ; mon bonheur est certain. Ah ! tenez-vous , dit-elle ; non , je

390 LE TEMPLE DE VENUS.

ne le souffrirai jamais. Souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point me faire violence. Il est vrai, lui répondis-je, en modérant ma vive ardeur; mais vous m'aimez. Qu'est-ce donc que l'amour, selon vous, si ce n'est un sentiment vif qui fait souhaiter de se livrer tout entier à ce qu'on aime? Je commence à le sentir, me dit Thérèse, que je tenois toujours entre mes bras. Mes forces m'abandonnent, poursuivit-elle languissamment. Où suis-je, grands Dieux? Ah ciel! À ces mots, sa voix expira sur ses levres: elle détourna ses yeux de dessus moi, & laissa les miens libres de parcourir tous ses charmes; je devins le plus heureux des hommes. La belle, immobile, sembloit n'avoir plus de sentiment; mais des soupirs qu'elle vouloit étouffer, & qui se succédoient sans cesse, m'assuroient du contraire.

Revenu de cette douce ivresse, dans laquelle l'amour plonge tous nos sens, au moment qu'il nous fait part de ses plus grandes faveurs, elle se mit à répandre des larmes. Que je les trouvai précieuses! Je voulus les essuyer. Retirez-vous, me dit-elle, en me frottant, sans oser me regarder. Cruel, falloit-il abuser d'un moment de foiblesse? Que les hommes sont dangereux! Vous m'al-

iez mépriser à présent , poursuivit-elle ; vous le pouvez. Je mérite tous vos mépris , de m'être oubliée si fort. Pourriez-vous , lui dis-je , vous repentir d'une faute commise par l'amour? Ah ! si je m'en repens , poursuivit Thérèse , en doutez-vous ? Reprenez vos présens , je vous les abandonne. C'en est fait ; je suis pour jamais un lieu qui m'a été si funeste. En vain je voulus fixer sur moi les regards de cette tendre affligée , en prenant une de ses mains qui les couvroit. Elle se leva & courut s'enfermer dans un cabinet voisin , en me priant de ne pas l'y suivre. Je n'osai lui désobéir. Je demeurai donc seul , & la tristesse succéda à ma joie dans mon cœur. Un plaisir qui coûtoit des larmes à celle qui me l'avoit procuré , cessoit d'être plaisir pour moi. Ce n'en est un qu'autant qu'on le partage avec l'objet aimé.

Je voulus entrer dans le cabinet où Thérèse s'étoit retirée. Elle s'y étoit enfermée. Je priai en vain , on ne me répondit rien. Craignant qu'elle ne se trouvât mal , je volai à une petite porte secrète qu'elle ignoroit. Elle ne l'entendit pas plutôt ouvrir , qu'elle courut s'y opposer ; il n'étoit plus temps. La nuit étoit entièrement tombée , & nous n'avions point de lumiere , de sorte que Thérèse

se trouva tout d'un coup entre mes bras ; elle voulut s'en arracher ; mais je la retins en lui promettant de conserver pour elle tout le respect qu'elle pouvoit desirer. Peut-on compter sur vous , me dit-elle , d'un ton de voix plein de douceur ? Oui , lui dis-je. Je voulus sonner pour qu'on apportât de la lumiere ; Thérese s'y opposa de toutes ses forces. Je ne pourrois , me dit-elle , soutenir vos regards. Je pris sa main tremblante , que je portai à ma bouche pour la baiser. Ah ! laissez-moi , de grace , s'écria cette belle ; c'est par ce chemin que vous m'avez conduite où je n'aurois jamais cru arriver : n'allez pas recommencer ; j'en mourrois de douleur. J'ai une grace à vous demander , ajouta-t-elle ; me la refuserez-vous ? Parlez , lui dis-je : cesser de vous aimer est la seule chose que je n'aurois pas la force de vous accorder. C'est cependant la seule que j'exige de vous , me répondit Thérese. Permettez que je vous quitte pour toujours. Qui a pu être foible une fois , pourroit l'être une seconde. Vous ne m'aimez donc plus , repris-je avec vivacité ? Vous craindrois-je , ajouta cette tendre fille en pleurant ?

Un Domestique , qui apporta des bougies , interrompit un entretien si doux. Quel trou-

ble ne ressentit pas la trop chaste Thérese ! Je vais mourir de honte , me dit-elle , si vous ne vous retirez. Je lui demandai si elle n'avoit pas envie de souper : elle me répondit qu'elle ne vouloit rien prendre. Je la portai , entre mes bras , dans le fallon où la table étoit mise , & la plaçai dans un fauteuil. A force de prières , j'obtins qu'elle boiroit un coup , & qu'elle prendroit un morceau.

Thérese se remit peu à peu , & laissa enfin tomber un regard sur moi ; mais mes yeux toujours fixés sur elle , l'ayant surprise , elle retira aussitôt les siens , pour les fixer ailleurs. Cessoient-ils de regarder un objet pour passer à un autre , j'avois un coup d'œil dans le trajet qu'ils faisoient. A quoi ne s'accoutumet-on pas ? D'abord elle rougit un peu moins. Le vin l'enhardt. Au dessert , elle commença à me regarder pour me faire des reproches. Falloit-il , me dit-elle avec douceur , falloit-il profiter d'un moment defoibleffe ? Que je suis malheureuse ! Que deviendrai-je à présent ? Ah , grands Dieux ! un Turc ! Non , je ne vous verrai plus. Quoi ! vous pourriez vous résoudre à ne plus voir le tendre Achmet ? Vous le haïriez ? Non , charmante Thérese , je ne puis le croire. La nature , qui a pris tant de soin d'embellir votre visage , n'a pas refusé

la sensibilité à votre cœur. Aurois-je été foible, me dit-elle, si je n'eusse pas été sensible? Faut-il que j'en aie fait en ce jour la fatale expérience?

A ces mots, elle se mit encore à pleurer, en me regardant tendrement. Ses larmes me toucherent; je voulus les essuyer. Quelle fut ma surprise, lorsque Thérèse, saisissant ma main tout d'un coup, au lieu de la rejeter, elle l'approcha doucement de ses levres, & la baïsa avec transport, en me jettant un regard animé de la passion la plus vive? Pénétré de reconnaissance, je l'embrassai, en lui jurant de ne l'oublier jamais. Ah Dieu! s'écria-t-elle, j'ai honte de moi-même; je me trahis. En achevant ces mots, elle se leva; mais elle voulut en vain s'échapper de mes bras. Je la conduisis dans l'appartement où nous avions déjà fait nos premiers exploits. Thérèse refusa d'abord d'y passer la nuit; enfin elle céda à mes prières. Je voulus l'aider à se déshabiller: elle s'y opposa fortement, & me dit qu'elle ne le feroit pas même en ma présence. Je lui promis de ne la gêner. Elle parut satisfaite de ma soumission. Comme je prévis qu'elle alloit encore me demander une grace, je sortis sans lui laisser le tems de parler, ne voulant pas lui pro-

mettre plus que je n'avois la force de tenir.

A peine fut-elle couchée , que je parus devant son lit. Cette fille fut d'abord surprise de me voir. Que voulez-vous encore ; me dit-elle ? Passer la nuit dans un fauteuil , lui dis-je , si vous êtes assez cruelle pour refuser de me recevoir auprès de vous. Auprès de moi , s'écria Thérese , ah ciel ! coucher avec un homme ; mais , Achmet , y pensez-vous ? Ne vous alarmez point , repris-je ; je suis incapable d'user de violence avec vous. Vous n'en êtes que plus redoutable , ajouta Thérese : retirez-vous , de grace ; laissez-moi. Vous baisez mes mains : sont-elles trop fortes ? Vos levres leur impriment une certaine pesanteur qui les rend incapables de me défendre. Céderai-je encore ? Ah , Dieu ! qu'on est foible , quand on aime ! Sa voix s'éteignoit peu à peu en prononçant ces dernières paroles ; de tendres soupirs leur succéderent. Je profitai du moment pour prendre place dans le lit. Je la consolai , le mieux que je pus , du sacrifice qu'elle me faisoit. Je crois qu'elle n'eut pas lieu de s'en repentir ; car une bonne partie de la nuit fut employée à nos plaisirs.

Le lendemain , je ne fus pas plutôt éveillé ; que je me mis à considérer Thérese , qui dor-

moit encore. Que je la trouvai belle ! Sa tête négligemment penchée de mon côté, ses cheveux & sa coiffure dans un aimable désordre, ses mains sans défense, sa situation semblable à celle qu'elle avoit au moment qu'elle me rendit heureux, sa gorge découverte, dont la blancheur m'éblouissoit, tout servit à renouveler des feux qui n'étoient pas encore bien éteints. Je me précipitai dans ses bras avec transport : elle ne se réveilla qu'à demi, pour me dire, laissez-moi, en se prêtant cependant à mes désirs.

Depuis cette aimable nuit, Thérèse, accoutumée à mon visage, ne fait plus que baisser les yeux, par pudeur, quand l'amour me conduit à ses pieds. Nous vivons ensemble dans l'union la plus parfaite. Elle m'a avoué mille fois depuis, qu'elle seroit fâchée de n'avoir pas cédé à mes transports, & que son cœur, toujours d'intelligence avec moi, m'avoit aidé à la séduire.

F I N.

E R R A T A.

Page 256, ligne 17, les sens se sont, &c. effacez sc.



